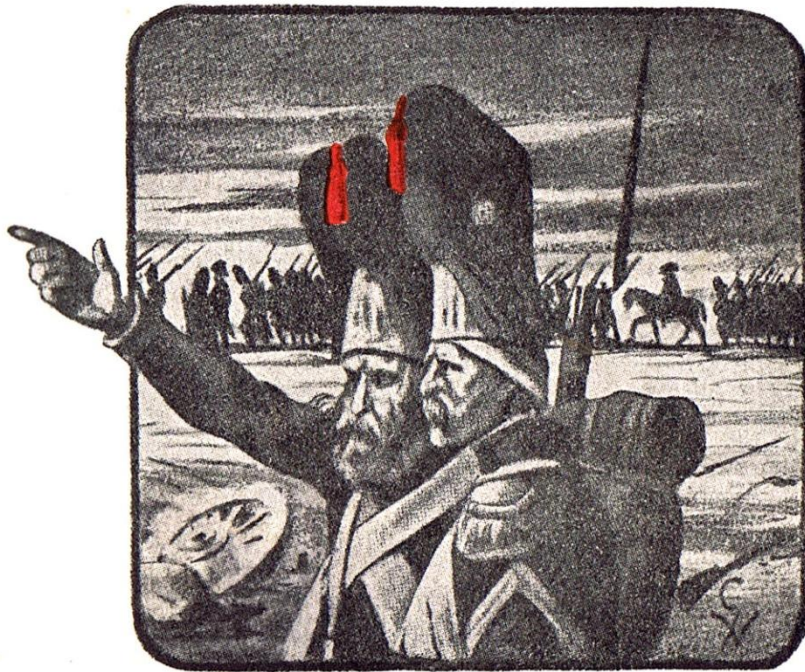


Georges VALLOTTON

Le GRENADIER de la BÉRÉZINA

Préface du Colonel C^{dt} de Corps H. GUISAN



**BIBLIOTHÈQUE
LE SENTIER**



**BIBLIOTHÈQUE
LE SENTIER**

Editions de la Baconnière

LE GRENADIER DE LA BÉRÉZINA

SOUVENIRS

Il pleut ce matin. Le brouillard monte depuis la plaine en masses épaisses, remplissant le fond de la gorge jusqu'à la Tour des Clées. Dans une déchirure du ciel gris, je vois les pentes du Suchet déjà couvertes de neige fraîche... C'est l'hiver qui s'approche... Ce sera peut-être le dernier pour moi. Mais je suis prêt et quand viendra le moment de la grande revue, je répondrai « présent » comme autrefois au régiment ! — Que de camarades ont déjà été appelés... Après tout, si j'ai eu ma large part de tristesses, j'ai eu aussi ma part de joies, comme chacun...

Je ne sais pourquoi j'ai le cœur si lourd que j'en suis tout angoissé...

Ah, j'oubliais que c'est aujourd'hui le vingt huit novembre... C'est le jour où tant d'autres sont restés là-bas, sous les sapins givrés au-dessus desquels tournoyaient des nuées de corbeaux... J'en suis réchappé avec quelques-uns et me voici finissant mes jours au pays. Tout est si paisible dans notre Jura... Depuis ma

fenêtre, entre les grappes rouges du grand sorbier, j'aperçois le vallon avec dans la brume, le Montagnat où j'ai souvent joué comme enfant et qui d'ici, paraît minuscule au pied de la Dent rocheuse.

...Mais pourquoi donc ces papillons noirs qui m'assaillent et me poursuivent chaque année davantage lorsque se défeuillent les arbres et que l'hiver est à la porte?

J'essaie de relire mes cahiers, c'est à peine si j'y vois avec cette maudite buée qui se dépose sur mes lunettes... Comme le vent est lugubre ce matin! Là-haut la girouette grince en une plainte qui ne finit pas tandis que la pluie gicle sur la croisée... Et « Cosaque » qui aboie devant la maison. On dirait qu'il hurle à la mort... Allons, allons, pas de faiblesse. La mort et moi, on s'est déjà regardé souvent face à face et je n'ai jamais bronché !... Que la camarade vienne me chercher maintenant au lieu de m'avoir pris là-bas, c'est tout comme, l'essentiel est d'avoir fait son devoir, comme disait notre pauvre capitaine... Il s'est endormi si tranquille sous l'immense linceul blanc qui couvrait la plaine jusqu'à la Bérézina. Je puis le rejoindre à mon tour... Au moins moi, je suis revenu dans mon village et j'ai vieilli doucement tout près de l'endroit où je suis né. Pourtant malgré mes quatre vingts bien sonnés, me voilà encore solide au poste. L'autre jour j'ai pu descendre jusqu'à Champvent, voir le sergent Rouiller, qui a fait aussi la retraite de Russie, dans un autre régiment et nous avons partagé un demi-pot à la Croix Fédérale.

Ce que c'est que les souvenirs !

Sans sa femme, une vaillante malgré son âge, menant

son homme tambour battant et qui est venue le chercher, rapport au bois qu'il avait laissé en plan pour me tenir compagnie, nous serions restés longtemps encore à causer ensemble du passé. Mais ainsi, j'ai pu rentrer de jour et cela valait mieux.

Je n'ai pas grand'chose à ajouter à ce que j'ai écrit. Ayant pris part à des événements qui appartiennent à l'histoire, je raconte simplement, pour ceux qui viendront après, ce que j'ai vu et enduré. Bien des années se sont écoulées depuis. A part la campagne du Sonderbund, que je n'ai pas faite, étant trop vieux pour rejoindre les drapeaux, il n'y a plus eu de guerres et le pays est prospère. On dirait que la Providence le protège. Il y a bien de temps à autre des menaces d'orage, mais le soleil finit toujours par percer. Qu'il y ait des citoyens qui veulent aller trop vite et d'autres qui ne peuvent pas les suivre, c'est dans l'ordre des choses et cela s'est toujours vu. L'essentiel est de ne pas renverser l'attelage et d'arriver à bon port. Si, avec cela, on n'a fait tort à personne, on peut aller avec confiance de l'avant. Les autres continueront la tâche après nous et pour le reste « à la grâce » comme dit Monsieur le Ministre.

BIBLIOTHÈQUE LE SENTIER

Le village où je suis né en mai 1785 occupe le fond d'un petit vallon. Des maisons grises au milieu de prés, de vergers et de jardinets enclos de minuscules palissades au-dessus desquels montent les forêts bleues jusqu'aux sommets des côtes. Des rues irrégulières qui suivent à peu près les deux rives de la rivière pour se rejoindre comme les deux parties d'un croissant, sous l'église, vers le pont. C'est tout petit, mais c'est bien le plus joli endroit que je connaisse. Tout d'abord, il y a l'Orbe. Comme cela arrive souvent dans le Jura, cette rivière jaillit en une source puissante au pied d'une haute paroi de rochers, tout au fond d'une gorge boisée et sauvage. Ses eaux bondissent et se brisent avec fracas sur un lit semé de blocs épars puis s'étalent plus bas, là où le vallon s'élargit, en méandres formant des îles bordées de saules aux troncs vétustes et bizarrement contournés qui ombragent des trous profonds bien connus des pêcheurs. Or, pêcheur, on l'est de père en fils dans le vallon, depuis le temps des moines où chaque habitant avait le droit de pêcher « à la ligne et à la trouble » disent les vieux actes, le curé seul ayant l'autorisation

de posséder une « nanse » sur la rivière. Nos Seigneurs de Berne avaient bien songé d'introduire des restrictions à ces habitudes fâcheuses à leurs yeux et le bailli avait même fait publier une défense de vendre du poisson à des étrangers sous peine d'amende, mais allez donc déraciner une passion aussi invétérée ! Pour y arriver, il aurait fallu adjoindre à chaque habitant un guet. Encore celui-ci eut-il fini par jeter lui-même le hameçon, tant la tentation est forte à voir les truitelles agiles et souples filer comme un trait lorsqu'elles sont dérangées ou simplement par caprice, pour reprendre plus loin leur stationnement dans l'eau claire avec une ondulation à peine perceptible de la queue qui les maintient à la même place, presque immobiles, malgré la force du courant.

Enfant, je les ai observées bien souvent, perché des heures durant sur la balustrade du vieux pont de pierre aux arches surbaissées. Bien plus tard, au gré des marches et des campagnes qui m'ont conduit à travers la France, l'Allemagne jusqu'en Russie même, ce souvenir m'a poussé, tellement que la vue des rivières était comme une obsession et que parfois, lorsque j'apercevais dans le courant une truite avec ses jolis points rouges, cette vision suffisait pour évoquer en moi l'image du village natal. J'en avais soudain le cœur serré. Les camarades se moquaient de cette manie qu'ils ne comprenaient pas. Moi, je gardais ces choses en dedans. Roulé dans ma grosse capote, tandis que les feux du bivouac s'éteignaient lentement dans la nuit après la longue journée de marche et de bataille, je revoyais en

pensée mon vallon si paisible, la Dent qui le domine au fond comme une sentinelle de roc et le village endormi, avec ses maisons couvertes de « tavillons ». Parfois un murmure lointain me rappelait le bruissement de l'eau claire et limpide glissant sous les arches du pont pour heurter un peu plus loin contre la digue qui en brisait l'élan. Le sommeil me fuyait alors. Malgré la fatigue, je restais des heures à poursuivre cette vision jusqu'à ce que la diane et les rumeurs du camp qui s'éveillait, viennent la chasser brusquement avec l'aurore naissante.

C'est près de cette digue que s'amorce le canal amenant l'eau à notre forge, car mes parents étaient « cloutiers » comme l'avaient été avant eux leurs ancêtres aussi loin qu'on peut remonter en arrière, jusqu'au temps de la Révocation de l'Edit de Nantes. Mon aïeul, chassé alors de la terre de France, était venu se réfugier dans cet endroit encore désert, emportant pour toute fortune, une énorme Bible que j'ai souvent feuilletée étant enfant, et que je possède encore. J'aimais ce gros livre à cause des images dont il est orné ; l'une surtout représentant le Temple de Salomon avec deux beaux anges aux ailes étendues sur l'arche sainte, une autre encore, la fuite d'Egypte à travers les eaux de la Mer Rouge qu'on voyait dressées comme des murailles à gauche et à droite des Israélites passant entre elles à pied sec. Bien que je n'aie pas su lire encore, ces images naïves m'émerveillaient et ma grand-mère me les expliquait inlassablement de telle sorte que je ne les ai jamais oubliées depuis.

C'est chez cette grand'mère que j'ai passé mon enfance. Je n'ai connu ni père, ni mère. La bonne femme m'a élevé, m'entourant d'une affection qui ne s'est jamais démentie. J'ai vécu auprès d'elle, au temps de Leurs Excellences, dans la vieille demeure, des années qui ne m'ont laissé que de joyeux souvenirs même si, étant fort et vif de caractère, j'ai probablement dû recevoir maintes fessées que j'ai oubliées d'ailleurs pour ne me rappeler que les choses agréables.

Il me semble voir encore mon aïeule, avec son fichu croisé sur la poitrine et son petit bonnet à barbes, avec ses yeux noisette, vifs comme toute sa personne, ses cheveux bien lissés sur les tempes, sa figure menue à peine ridée, ses gestes décidés et rapides. Si petite de taille qu'elle fût, c'était une maîtresse femme, sachant tenir sa maison avec un ordre méticuleux tout en gardant bien vivant au fond d'elle-même, ce grain de poésie et d'esprit si répandu chez nous avant la Révolution.

Lorsqu'arrivait l'automne, que le fond du vallon était comme ouaté de brume, elle me montrait par la petite fenêtre, au delà de la rivière coulant au pied des grands peupliers, les côtes raides de Prailloud. Elle me disait alors :

Vois-tu l'hiver qui descend ?

Moi, j'écarquillais mes yeux d'enfant et je ne voyais rien. En avril, lorsque bourgeonnaient les arbres de notre petit jardin, elle me disait, depuis la même fenêtre :

« Tiens, regarde comme le printemps monte. »

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris. Lorsque la mauvaise saison s'approchait, les hêtres de la côte

abrupte, que depuis notre maison on suivait jusqu'au sommet, se doraient, puis rougeoyaient en teintes merveilleuses. Chaque jour cette coloration descendait plus bas dans la vallée comme sous l'effet d'un pinceau magique. Au printemps, au contraire, ces arbres se couvraient de nouvelles feuilles dans le bas et cette verdure naissante grimpait toujours plus haut le long de la pente, disant la venue de la bonne saison.

A côté de ma grand'mère, je vois encore la figure d'Adèle, la domestique savoyarde venue dans notre village à travers les combes du Jura, par le Pays de Gex et la Vallée. C'était une robuste fille aux joues rouges et rebondies dans lesquelles le moindre rire creusait des fossettes. Au matin elle venait me réveiller en m'embrassant. Lorsqu'elle m'avait débarbouillé, elle m'enlevait comme une plume dans ses bras nus et me portait à la grande salle à manger boisée, « la chambre » comme on l'appelait. Je me blotissais contre elle, entourant bien fort son cou, serrant ma joue contre la sienne jusqu'au moment où elle me déposait sur une chaise.

« Allons, va jouer », me disait-elle.

Alors commençait l'enchantement. J'ai dit plus haut que nous étions « cloutiers ». C'était une industrie modeste qui nourrissait son homme moyennant un labeur pénible c'est vrai, mais honnête et sain, non pas comme celles d'aujourd'hui qui ravalent l'ouvrier en faisant de lui le rouage presque inconscient d'une machine broyant toute individualité et donnant en haut de l'or à quelques-uns et semant l'envie et la haine parmi ceux d'en bas.

C'est dans « la chambre » que se faisait l'emballage et l'expédition des clous. On les apportait chaque matin tout brillants et bleuis par le travail du feu et du marteau. La grosse balance aux plateaux de cuivre rouge était installée sur la table à pieds de biche. Adèle prenait un cornet de gros papier gris, préparé à l'avance, versait les clous sur un des plateaux où ils tombaient avec un bruit métallique qu'il me semble entendre encore, les pesait, après quoi, d'un geste rapide, elle repliait les angles du papier et les fixait avec une pointe qu'elle enfonçait de quelques coups vigoureux. Ses mains alertes allaient du tas de clous à la balance puis au cornet et au marteau avec une adresse gaie qui m'éveillait.

Elle chantait en travaillant. Parmi ces chants, il en est un qu'elle répétait souvent et où il était question d'un soldat qui était parti servir le Roi.

...Mais quand venait le soir
Il songeait à sa mie
Celle qu'il aimait d'amour...

Un jour que pour la centième fois elle avait repris ce couplet et que j'écoutais, retenant mon souffle tant je le trouvais beau, je lui demandai avec ma naïveté d'enfant :

Dis-moi, Adèle, qu'est-ce donc « qu'aimer d'amour » ?

Alors elle avait posé brusquement ses clous et, se levant d'un bond, elle m'avait enlevé, me serrant contre elle dans ses bras robustes, me couvrant de baisers fous,

si fort que j'en perdais haleine. Toute rouge, les yeux embués, mais souriant quand même, elle m'avait dit alors :

« Tu le sauras assez plus tard ! »

Pourtant ce matin-là, elle ne reprit plus la chanson du soldat et resta silencieuse, contre son ordinaire.

Bien des années après, j'appris qu'Adèle, retournée depuis longtemps dans son pays de Savoie, avait épousé son soldat rentré de service, qu'elle était heureuse et avait toute une famille. Je compris alors pourquoi elle chantait si souvent ce refrain. Il lui rappelait l'absent dont le souvenir ne la quittait jamais.

Vers la fin de l'après-midi, lorsque c'était le moment de traire les vaches, elle me prenait avec elle à l'écurie et je la suivais bien volontiers, car après qu'il avait été « coulé », je recevais une grosse écuelle de lait écumeux, tiède encore, que je buvais goulûment.

Un soir tandis que, debout à côté d'elle, je regardais le seau qui s'emplissait sous ses doigts agiles avec un bruit doux et rythmé, la joyeuse fille me dit, les yeux pétillants de malice :

« Veux-tu du lait chaud, petit ? »

Et alors que, sans savoir ce qui allait arriver, je faisais signe que oui.

« Eh bien, ouvre la bouche », me dit-elle.

Et la voilà qui dirige sur moi un jet qui m'inonde la figure. Comme je toussais et n'y voyais plus à cause du flot de liquide tiède qui me coulait dans le cou, Adèle avait posé le seau à terre et, tout en m'essuyant la figu-

re, elle me demandait, entre deux baisers et riant aux éclats, si ce n'était pas fameux.

Ah ! la bonne fille, si allègre toujours, autant que dévouée à ses maîtres ! Quand elle est partie, ayant achevé ses années de service et surtout sentant son soldat sur le point de rentrer, il a semblé que la vieille maison était devenue triste et sombre tout à coup, tant cette Adèle que chacun aimait chez nous, l'avait remplie de sa vaillante jeunesse et de sa gaieté.

Mais ce que je préférais, c'était d'aller à la forge. Je n'ai jamais oublié ces moments-là après tant d'années et d'événements tragiques auxquels j'ai assisté.

On traversait le pont, puis, longeant le canal où l'eau coulait rapide et glauque, on arrivait dans un pâté de maisons avec d'étranges recoins, des façades enfumées, percées de fenêtres irrégulières et noires qu'éclairaient par moments de subites lueurs, tandis qu'à l'intérieur, les marteaux faisaient entendre leur grondement sourd qui s'accroissait ou se ralentissait pour reprendre tout à coup avec une ardeur nouvelle.

Notre atelier était là.

Dès l'entrée, une odeur acre et acidulée me prenait à la gorge. Dans la demi-obscurité, je voyais luire le brasier, attisé par saccades grâce au grand soufflet dont l'apprenti faisait mouvoir le flanc énorme au moyen d'une cordelette fixée au plafond. Des tiges de fer rougissaient sous les charbons ardents. Lorsqu'elles étaient à point on les coupait tout d'abord à la cisaille et ces fragments tombaient sur la terre noire. Le maître forgeron en saisissait un au bout de sa pince, le martelait

pour allonger la pointe, puis d'un geste rapide il le plantait dans un trou de l'enclume. Alors de quelques coups définitifs, assénés avec une force singulière, il façonnait la tête, projetant une pluie d'étincelles qui jaillissaient jusqu'à mes pieds. J'étais ébloui et effrayé tout à la fois par le vacarme assourdissant du marteau résonnant comme un tonnerre pour mes oreilles d'enfant, par ce feu qui rougeoyait, cependant que le jeune apprenti, le corps protégé par son grand tablier de cuir, apportait toujours un nouveau morceau de fer chaud, veillant à ce que le travail ne se ralentisse jamais. Les clous façonnés faisaient sous l'enclume un petit tas qui grossissait constamment.

Ce bruit, ces feux, cette agitation énorme et pourtant ordonnée me remplissait de crainte, mais celle-ci disparaissait en entendant Adèle et le forgeron échanger des propos qui couvraient par instants la rumeur de la forge. La grand Adrien, notre maître-forgeron, entre deux coups de marteau répondait à la fille qui lui apportait les commandes. Toc, toc, toc la masse frappait l'enclume, bing... bing... bing, les étincelles volaient le clou tombait et, de sa grosse voix surmontant le bruit, le forgeron lançait en patois une plaisanterie que je ne comprenais pas mais qui faisait rire Adèle aux éclats tandis que les fossettes se creusaient dans ses belles joues rouges, puis on quittait la forge pour rentrer à la maison.

Dehors, après ce vacarme, le silence me paraissait tout d'un coup extraordinaire, tandis qu'on longeait le canal où l'eau noire miroitait sous le grand soleil.

Cela, c'était l'industrie d'alors, pleine de saine gaité,

de bonne humeur. On n'y gagnait peut-être pas beaucoup, mais on était joyeux au travail. On se connaissait entre maître et ouvriers et surtout on était bien loin de ces grands bavards d'aujourd'hui qui prétendent asseoir le bonheur humain sur la jouissance et la paresse. J'ai pu vivre chez nous de cette existence active et heureuse. J'y ai trouvé une vie de bonheur et j'en suis reconnaissant encore maintenant après tant d'années et de traverses de toutes sortes.

Une autre figure de ce temps ancien qui me revient à la mémoire, bien qu'estompée par la fuite des années, est celle de mon oncle Jérémie.

Il me semble encore le voir coiffé de son tricorne noir par dessus sa cadenette bien tirée, son gilet à fleurs, ses culottes courtes et ses souliers à boucles. C'était un vieux garçon original qu'on aimait à rencontrer, tant il avait toujours le mot pour rire avec chacun. Il ne parlait que patois, mais trouvait dans cette langue savoureuse des réflexions souvent pleine de bon sens et de malice.

C'est ainsi qu'il y avait eu un jour réception de Monsieur le Bailli, venu en grande cérémonie honorer le lointain village. Peut-être cette visite était-elle due avant tout aux truites dont la renommée était déjà fort répandue à cette époque. Quoiqu'il en soit, arrivé vers midi sur la place où toute la population endimanchée l'attendait bouche-bée, Son Excellence était solennellement descendue de son carrosse, portant beau avec ses amples habits brodés, agrémentés de dentelles et son tricorne surmontant sa perruque poudrée.

De l'Hôtel de Ville, tout proche du pont, s'échappait

un joyeux cliquetis d'assiettes. On entendait le tintement de l'argenterie, prêtée pour l'occasion par mes parents et quelques autres bons bourgeois. L'hôtesse, Dame Jaquet, aidée de ses filles, la disposait avec goût autour des services, tandis que des bouteilles jalonnaient déjà la grande table couverte d'une nappe bise à gros damiers. Mais surtout, il flottait dans l'air printanier et jusque sur la place, comme un léger parfum de certaine sauce blanche, le triomphe de dame Jaquet, si bien que le héros du jour, après avoir salué gravement le Gouverneur du village puis Monsieur le Ministre, tout de noir habillé ainsi que les autorités respectueusement inclinées, n'avait pas trop allongé les discours. Le nez au vent, les narines dilatées et comme humant d'avance les choses exquisées préparées pour la circonstance, il s'était dirigé avec lenteur, mais non sans impatience, vers l'Hôtel qu'il allait honorer de sa présence.

L'oncle Jérémie perdu dans la foule et à qui aucun détail n'échappait, mais dont ce banquet auquel il n'était pas convié aiguissait encore la verve caustique, fit alors cette remarque, assez haut pour être entendue autour de lui, pas assez cependant pour que le propos parvienne aux oreilles du bailli qu'on savait fort chatouilleux :

« Vouéte-vai çu Monsu de Berne, ye portan dévan cein que d'autré plliacé déra ! » (*)

ce qui provoqua dans l'assistance une douce hilarité que le bailli, tout gonflé de son importance et ne compre-

(*) Vois-tu ces Messieurs de Berne ! Ils portent devant ce que d'autres portent derrière !

nant guère le patois, attribua naturellement à la joie provoquée par sa venue, ce dont il se réjouit fort.

Il faut dire qu'à cette époque on avait l'habitude de la culotte courte. Cette mode faisait d'ailleurs valoir le galbe d'un beau mollet bien rempli. Lorsque la nature n'y avait pas suffisamment pourvu, on remplaçait ce qui manquait par de petits bourrelets d'étoffe. Or la route est longue jusque chez nous. Monsieur le Bailli, songeant à la réception, et bien probablement plus encore au banquet qui se préparait, en avait oublié ses artifices de toilette. Dans son impatience il avait croisé les jambes dans son beau carrosse. Les bourrelets s'étaient déplacés et arrondissaient une ligne qui eut dû rester droite, faisant ressortir d'autant le vide fâcheux d'une jambe trop maigre.

Ma bonne grand'mère me racontait encore cette autre anecdote que j'écris telle que je l'ai entendue. L'oncle Jérémie avait dû descendre à la ville comme chaque année, payer ses redevances. Chacun sait que ce sont là des moments désagréables dans l'existence des citoyens. Or ce paiement périodique ne laissait pas de contrarier vivement le bonhomme. De plus il fallait compter une journée entière de perdue, car il y a bien trois heures pour aller et plus encore pour revenir. Dîner là-bas, il ne fallait pas y songer, les temps étaient durs et l'argent rare. Sans enthousiasme aucun et le plus tard possible, l'oncle Jérémie avait pris sa grosse bourse, son bâton, son courage puis il s'était mis en route, ayant eu soin de mettre dans son bissac de toile, un gros pain de deux

livres et un quartier de lard, ce qui, avec un demi-pot qu'il boirait là-bas, devait faire les frais de son repas.

Tout s'était fort bien passé. Les redevances acquittées, le vin clair et qu'il avait pris en se coupant un large quignon de pain, lui avait rendu toute sa bonne humeur et Dieu sait s'il en avait de reste. Or c'était jour de marché. Les bonnes femmes des environs avaient apporté qui des œufs, qui du « seré » ou de belles mottes de beurre frais aux dessins naïfs et présentées avec soin sur des feuilles de choux. D'autres avaient devant elles des « toupines » de « cougnarde » épaisse, d'une belle couleur grenat, comme on sait encore la préparer dans nos campagnes. Est-ce la vue d'une friandise qu'il affectionnait particulièrement, est-ce son penchant inné qui le poussait à faire une de ces farces dont il était coutumier, mais le fait est que, avisant une toupine plus large que les autres, l'oncle Jérémie y laissa tomber comme par mégarde ce qui restait de sa miche dont il avait préalablement enlevé la mie, puis il éclata en lamentations sur sa mauvaise fortune qui le privait de son pain, tant et si bien que la bonne femme apitoyée le lui rendit en disant :

« Eh ! mon pourou villhou, tenide voutro pan ; l'ein sera bin meillhou. » (*)

L'oncle Jérémie, consolé du coup, remercia sans toutefois montrer trop vivement la joie profonde que lui causait la réussite de son astuce. Mais à peine hors de la ville, il se laissa aller à la douce philosophie qui était le fond de

(*) Eh ! mon pauvre vieux, tenez, voilà votre pain. Il n'en sera que meilleur.

son caractère. Il s'assit sans plus sur l'herbette près de la rivière et, bien à l'ombre, il savoura pleinement son pain au raisiné, reconcilié tout à fait et à peu de frais, avec les dîmes, les redevances et les baillis, trouvant belle la vie qu'il savait prendre du bon côté en se contentant de ce qu'elle pouvait donner.

Pauvre oncle Jérémie ! Il est mort d'une attaque, très âgé, en 1798, lors du départ des Bernois, tant les changements politiques de l'époque l'avaient excité, peut-être bien aussi pour avoir trop fêté l'indépendance de sa petite patrie.

Nul n'ignore les événements qui éclatèrent dans le pays voisin vers cette époque et qu'on a appelés depuis, la Révolution française. Dans notre petit village, quoique situé tout près de la frontière, les échos n'en parvenaient guère que longtemps après et bien affaiblis. Pourtant dès 1789 on avait vu passer, à maintes reprises des émigrés quittant leurs châteaux et venant chercher chez nous un asile momentané.

Les lourdes berlines roulaient alors sur la route de Jougne et, dès que nous entendions le piaffement des chevaux, nous courions de toutes nos forces à la rencontre des voitures, tant c'était pour nous un émerveillement d'apercevoir ces beaux messieurs en habit noir et en jabot de dentelle, le chapeau gansé sur la tête et souvent la petite épée au côté. Parfois de beaux hommes à livrées se tenaient debout, immobiles derrière le carosse, et cette vue nous impressionnait.

Mais ce qui piquait le plus notre curiosité c'était la présence dans ces voitures de jeunes femmes sémillantes

et gaies qui nous paraissaient belles comme des fées et qui nous lançaient des dragées en riant, heureuses qu'elles étaient de se sentir en sûreté de ce côté de la frontière et d'avoir échappé aux dangers de la poursuite. Ces « émigrées » comme on les a appelées depuis, portaient, au début tout au moins, des robes claires avec une infinité de rubans et de colifichets inconnus dans notre pauvre village. Nous ne nous lassions pas de les admirer mais ma grand'mère, après en avoir vu une, trop décolletée à son gré, je pense, m'avait pris par la main pour m'emmener à la maison, en dépit de mes protestations énergiques et de mes cris. Le soir je l'entendis dire à Adèle, en parlant des jolies voyageuses :

Ce sont des « dévergondées », vous veillerez, ma fille, à ce que le petit n'aille plus les voir.

Le petit, c'était moi, mais, malgré la défense de ma bonne grand'mère, restée toujours un peu prude, je me sauvais pour voir les berlines et y ai souvent réussi, car Adèle était encore plus curieuse que moi et fermait les yeux sur mes escapades, quitte à être grondée à ma place.

C'est alors que je remarquais comme peu à peu le noir remplaçait les claires toilettes du début, qu'on ne nous lançait plus de dragées, que le rire avait disparu et qu'au contraire les figures étaient souvent bien tristes. Une fois même, la voiture boueuse et aux vernis égratignés portait la trace de balles. Tandis qu'elle était arrêtée sur la place, on chuchotait tout bas que la dame en deuil qui tenait serrée contre elle une petite fillette aux cheveux bouclés, avait eu son mari tué sous ses yeux

par des paysans révoltés et qu'elle avait échappé à grand'peine avec son enfant.

Mais nous allions éprouver d'une manière bien plus sensible pour nous le contre-coup du drame qui se jouait au delà de nos frontières.

Ce soir-là, c'était je m'en souviens bien en 1792, ma grand'mère avait invité à « goûter » deux petites cousines, de belles jeunes filles, si fraîches, si accortes qu'elles semblaient toujours amener le printemps avec elles et, en leur honneur, la table avait été dressée au salon. Il me semble voir encore l'agitation de mon aïeule et d'Adèle. Entre elles deux, elles avaient confectionné de bonnes choses tout l'après-midi, un rôti, soigné avec amour et dont le parfum remplissait la maison, des pommes de terre en sauce blanche, mais surtout une crème fouettée qui devait être servie à la fin du repas. Bien entendu je n'avait pas quitté les jupons d'Adèle durant ces élaborations culinaires, attrapant toujours ici ou là quelque friandise, autorisé d'ailleurs à relècher casseroles et cuillers, ce dont je m'acquittais avec grande délectation.

Vers cinq heures déjà, grand'mère avait revêtu sa robe de taffetas, avait coiffé son bonnet tuyauté et agrafé à son fichu de linon la grosse broche d'or des jours de fête. Impatiente, elle allait de la cuisine à la table, puis à la fenêtre, d'où elle dominait le jardin et pouvait apercevoir la rue. A la fin, n'y tenant plus, à cause du rôti qui allait être trop cuit, elle m'avait dépêché jusqu'au pont d'où j'étais revenu essoufflé, criant de toutes mes forces « les voilà »... elles viennent... ! de manière à

renseigner tout le quartier. Grand'mère n'eut d'ailleurs pas le temps de me morigéner pour mon zèle excessif car les convives arrivaient sur mes talons et l'on se mit tout de suite à table.

Ce fut le plus joli goûter que l'on puisse imaginer. Le rôti se trouva cuit à point et grand'mère rayonnait de la réussite de ses plats, après tant d'émotions. Avec des précautions infinies elle avait débouché une bouteille poudreuse de Porto. Je m'en souviens encore parce que depuis j'ai vu pendant des années cette bouteille vide sur le manteau de la cheminée, et c'était des invitations à accepter une goutte de ce vin doux, des refus et des remerciements interminables.

« Voyons, ma cousine, une larme, rien qu'un « soupçon ».

Et la cousine répondait par politesse :

« le fond du verre seulement..., vous savez, je n'y suis point habituée... »

Si bien que, le soir venant et Adèle étant allé quérir des bougies, les langues s'étaient peu à peu déliées tandis que la gaité éclatait avec de petits rires à propos des moindres choses, comme c'est la coutume chez les jeunes filles.

Moi-même, j'avais trempé mes lèvres dans le verre de l'aînée et je participais à l'allégresse générale en reléchant sans vergogne mon assiette de cette crème, que chacun trouvait délicieuse.

Tant d'années ont passé depuis et pourtant il me semble revoir encore la nappe damassée, les lourds chandeliers allumés, les couverts d'argent qui brillaient, les

verres minuscules et fins, avec, au fond, le vin étincelant comme du grenat, puis dominant la table ma grand'mère, fière de la bonne ordonnance du goûter, Adèle apportant les poires cuites dans leur jus et les « bricelets » croquants, mais surtout mes deux jolies cousines, toutes roses d'excitation du bon repas, les yeux brillants grâce à ce coquin de Porto qui avait émoustillé chacun et délié les langues de tous. Moi, sagement assis sur une chaise, comme une grande personne, je n'avais d'yeux que pour l'aînée des deux filles qui s'appelait Elisa. Il y avait quelque chose en elle qui m'émerveillait sans que je puisse définir quoi. Ce soir là elle portait des boucles d'oreilles d'or et ces bijoux en forme de poire, fixés au bout du lobe de l'oreille, oscillaient à chaque mouvement entre les frisons portés à la mode du temps. Plus calme que sa sœur, Elisa était parfois comme perdue dans un rêve. Ses yeux bruns semblaient alors fixés sur quelque chose qu'elle était seule à voir. On parlait de tout ce soir-là, de Paris surtout et, à mesure qu'on évoquait ces journées si fameuses depuis, la prise de la Bastille, le retour du Roi à Paris, la jeune fille s'enfonçait davantage dans sa rêverie.

Je ne comprenais rien à ces choses. Je ne voyais qu'Elisa, si belle avec son profil sérieux, ses yeux bruns un peu tristes, son cou délicat. J'aurais voulu lui parler et je n'osais pas. J'avais sept ans alors et à cet âge, on ne sait rien des élans du cœur qui pourtant parle déjà.

A la fin je m'étais laissé glisser à terre, j'avais rampé sous la table jusque vers mon aïeule et je lui avais chuchoté à l'oreille :

« Ecoute, grand'mère, dis lui que je l'aime bien. »

Il faut croire que j'avais parlé assez fort, car ce propos avait bien fait rire, mais Elisa était devenue plus pâle et resta plus silencieuse encore jusqu'à son départ. Seulement le soir, grand'mère croyant que je dormais, avait dit à Adèle :

« Cette pauvre cousine pense toujours à son David. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé dans ce maudit Paris ! »

Peu après arrivait au village le fils Matthey, le « Grand Frisé » comme on l'appelait, rentré du régiment des gardes suisses où il s'était engagé tout jeune. Grâce à lui, on apprit alors les événements qu'on ne connaissait que par la rumeur publique, mais auxquels il avait assisté. Il était un des rares survivants de la tourmente. L'oncle Jérémie, rentrant de la « Croix Blanche » où il était allé boire quartette pour l'écouter, nous raconta tout en soupant, les péripéties de ce drame, la prise de la Bastille où quelques Suisses déjà avaient trouvé la mort, puis les longues factions aux Tuileries et surtout cette journée du 10 Août, la défense héroïque du premier régiment, la prise du Château par le peuple.

J'étais trop jeune pour comprendre, mais j'écoutais de toutes mes oreilles et avec mon imagination d'enfant j'essayais de me représenter ces Suisses luttant bravement contre une multitude. On ne prenait pas garde à moi d'ailleurs. L'oncle Jérémie expliquait comme les survivants du régiment avaient été emprisonnés, comme ils avaient été ensuite lâchement massacrés en Septembre.

Grand'mère écoutait, terrifiée.

Et David, et Jérôme ? dit-elle à voix basse ? C'était ses deux neveux, fils de sa sœur qui s'étaient engagés aussi et allaient finir leur temps.

L'oncle Jérémie répondit :

« Ils sont morts tous deux ».

Ces mots tombaient dans le grand silence de la cuisine sombre où seule la lumière tremblottante du « crésu » jetait sa faible clarté.

« Pauvre Elisa » dit enfin ma grand'mère. Quel chagrin elle va avoir. Je retenais mon souffle pour écouter. « Ce David était un brave garçon... On aurait dû les laisser se marier. Jamais il ne serait parti... Pauvre fille, que va-t-elle devenir, elle qui l'aimait tant et espérait toujours. »

C'est alors que subitement je compris tout et pourquoi Elisa, si touchante dans sa pâleur, partagée qu'elle était entre la joie de son bonheur entrevu et la crainte de le perdre, était restée si pensive lors du goûter comme si elle avait eu déjà un pressentiment de ce qui allait arriver.

Il y a des chagrins qui tuent. Elisa, frappée au cœur par la mort de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, s'étiola lentement, comme une fleur à laquelle le soleil a manqué. L'année d'après, en 1793, par une pâle journée d'automne on l'accompagna au champ du repos. Les jeunes filles du village avaient couvert le cercueil de fleurs blanches. Moi, caché derrière le rideau de la fe-

nêtre, je voyais passer le cortège qui s'avavançait lentement et il me semblait impossible que ce fut elle qu'on emportait pour la déposer dans la terre froide du cimetière.

Je connus alors une de mes plus grandes douleurs d'enfant.

LA CHASSE AU LOUP

Les années qui suivirent me laissent un souvenir moins vif, moins précis également, qui s'évoque à ma mémoire comme en grisaille. C'était l'âge où je devais commencer l'école et c'était la fin de la liberté. Apprendre le catéchisme par questions et réponses comme on le faisait à cette époque était beaucoup moins amusant que d'aller avec Adèle à la forge ou à l'écurie. Assis sur de longs bancs rugueux, nous anonnions tous ensemble l'A. B. C. conduits et guidés par le régent qui scandait les lettres en frappant le sol de sa longue fêrule, ce qui ne l'empêchait nullement de surveiller la classe et malheur à celui qui se laissait aller à une coupable distraction. La baguette quittait alors le sol, s'abaissait vivement sur les épaules du fautif, dont les cris aigus se mêlaient un instant aux lettres et aux syllabes pour se fondre peu à peu dans l'interminable mélodie.

Les filles, déjà taquines, riaient en sourdine. Nous, les garçons, habitués à ces incidents journaliers, nous vociférions plus fort encore b.a. ba, b.e. be, puis la classe reprenait son cours ordinaire.

Grâce à cette maudite baguette, je vous promets que l'ortographe est entrée dans la mémoire, sans parler du

catéchisme d'Osterwald et de la fameuse règle de trois, couronnement de notre instruction et triomphe de notre régent, dont la science s'arrêtait là.

C'est pourtant à l'école que j'ai gagné mon premier argent, une belle pièce d'un « batz » distribuée en guise de récompense aux élèves appliqués.

Il me semble voir encore la vieille salle d'école ce jour-là, le maître qui avait endossé son grand habit marron et tenait à la main sa longue baguette dont il faisait toutefois un usage beaucoup plus modéré que d'habitude car, au fond de la salle, avaient pris place Monsieur le Ministre, en perruque, et quelques autres, tous en costumes foncés et en cadenette, ce qui ne laissait pas de nous impressionner.

Terminée la « visite » comme on appelait alors cette cérémonie, on nous remit à chacun la fameuse pièce. A peine l'avais-je reçue que je filai comme une flèche à la maison pour la faire admirer à ma grand'mère et à Adèle. Comment cela se fit-il, je ne sais, mais le fait est que je mis le batz dans ma bouche et que je l'avalai. Ce fut alors une scène terrible. Adèle était allé quérir du lait qu'elle essayait de me faire boire. Les voisines accourues discutaient et conseillaient tous les moyens imaginables cependant que je risquais d'étouffer. Je ne pouvais plus ni avaler, ni respirer. J'étais entrain de défaillir lorsque je vis passer devant mes yeux agrandis par la terreur, les doigts osseux de ma grand'mère. Je sentis comme elle les plongeait au fond de ma gorge puis je l'entendis s'écrier en triomphe : « le voilà » ! En même temps elle me montrait le batz qu'elle venait de

retirer. Les sensations changent vite à cet âge et du coup j'oubliai mon angoisse d'autant plus qu'Adèle, riant et pleurant tout à la fois me couvrait de baisers et de caresses pour me consoler.

C'est le souvenir le plus net que j'ai conservé de ma première « visite » et j'ai souvent pensé depuis qu'il était heureux que les pièces d'alors aient été plus grandes que celles d'aujourd'hui, sans cela j'y serais sûrement resté.

C'est durant ce temps d'école que je fus parfois surpris d'être toujours appelé par mon nom de baptême alors que mes camarades l'étaient par leur nom de famille. J'en ignorais la raison, mais certains sourires à mon sujet, dont je ne comprenais pas la cause, me piquaient au vif et me faisaient rougir sans que j'eusse pu préciser pourquoi.

Plus tard seulement j'ai compris, alors que j'allais quitter le pays, brisé par un de ces chocs qui vous meurtrissent le cœur pour la vie entière.

Après l'école j'appris le métier et ce fut alors à mon tour de manœuvrer la cordelette du gros soufflet pour attiser le feu, de préparer les tiges, de les faire rougir, de les présenter à point pour être coupées et forgées. Comme j'aimais ce travail, il ne me parut nullement pénible et Adrien, le maître forgeron, voyant mon application, entreprit de m'enseigner le façonnage des chaînes, ce qui est beaucoup plus compliqué et demande autant de coup d'œil que d'habileté. Aussi, avec ces travaux, les années passaient-elles vite et, à vingt ans, j'étais déjà un forgeron connaissant son métier.

Je n'aurais pas pu en choisir un plus beau !

Prendre le fer brut, l'amollir au feu, le tordre tandis qu'il est rouge pour lui donner la forme voulue, souder les maillons à grands coups, voir la chaîne qui s'allonge, égale partout, considérer ensuite le travail bien fait, se dire que l'œuvre sortie de ses mains sera utile, qu'elle vous fera honneur, je ne voyais rien de plus admirable.

Le samedi soir, après avoir éteint les feux, on fermait l'atelier et on y revenait que le lundi matin à 6 heures, été comme hiver.

Le dimanche c'était le repos complet. Il y avait culte le matin et, de mon temps, personne n'aurait manqué d'y aller, sauf en cas de maladie. J'y assistais donc comme les autres. Toutefois, affirmer que j'ai toujours prêté une attention très soutenue aux sermons de notre digne pasteur, serait exagéré. Fatigué comme je l'étais de ma dure semaine de travail, je me laissais aller à une somnolence condamnable, certes, mais après tout assez compréhensible. Par contre ce qui me causait un plaisir extraordinaire et me réveillait du coup, c'était d'entendre les trompettes qui accompagnaient alors dans notre village le chant des psaumes et des cantiques. C'était si doux et fort tout à la fois, que j'écoutais au contraire avec ravissement d'autant plus que depuis ma place, tout en me tournant vers les trompettes, mon regard glissait jusqu'aux bancs réservés aux femmes et cette vision avait, pour le jeune homme de vingt ans passés que j'étais, un bien autre attrait que les sermons.

Les jeunes filles se groupaient volontiers, comme c'était la coutume à la campagne et parmi elles, je voyais

dimanche après dimanche, une ancienne camarade d'école avec laquelle j'avais souvent joué lorsque sa mère venait faire visite chez nous et qu'on nous envoyait au jardin pour être débarrassé des enfants. Plus tard je l'avais retrouvée au catéchisme puis elle était devenue une grande jeune fille et depuis, sans savoir bien pourquoi j'éprouvais une sorte de gêne qui me faisait rougir lorsque je la rencontrais, restant tout interdit lorsqu'elle essayait de me causer comme autrefois. Je connaissais sa place à l'église. Je la regardais à la dérobée et tout en elle, sa figure encadrée de cheveux noirs dont les boucles lui caressaient les joues, ses grands yeux bruns, son maintien si naturel me causait un tel ravissement que je craignais de me trahir. Je me détournais alors mais pour la regarder de nouveau l'instant d'après.

Elle était assise au premier banc. Parfois un rayon de soleil, glissant par la haute fenêtre, s'allongeait sur le sol jusqu'à elle, l'enveloppant toute entière comme d'une sorte de nimbe. Elle me semblait alors si belle que j'en oubliais totalement le sermon, espérant seulement que Monsieur le Ministre serait plus long encore que de coutume afin de ne pas dissiper la radieuse vision qui me brûlait le cœur. Jamais je n'aurais osé dire à personne ce que j'éprouvais, à elle moins qu'à tout autre. Même à la forge, tandis que mon marteau faisait voler les étincelles, la pensée de la jeune fille m'accompagnait et je me réjouissais toute la semaine du dimanche à venir parce qu'alors je la reverrais de nouveau.

Il me semblait que ce temps ne devait jamais finir.

Pourtant les événements se succédaient autour de

nous, mais l'isolement même de notre petit vallon lui valut de vivre sans en ressentir beaucoup les contre-coups. Toutefois je me souviens qu'en 1802 quelques jeunes gens du village descendirent à la plaine pour prendre part à cette sorte de mouvement occulte qu'on a désigné depuis sous le nom de révolution des « Bourla-Papeys ». Elle ne fit d'ailleurs guère couler de sang et ne coûta la vie qu'à une foule de documents féodaux. Par contre l'incendie de tant d'actes et de parchemins donnait terriblement soif et, si les esprits furent un instant échauffés, le résultat pratique se fit sentir surtout dans les auberges, soit à l'Ours, soit à l'Hôtel de Ville où l'on se réjouit bruyamment de victoires peu coûteuses remportées sans combats sur un ennemi imaginaire. Puis, comme toujours dans notre heureux pays, le calme revint et l'on se remit au travail.

On chantait :

« Vaudois, un nouveau jour se lève
Il porte la joie en nos cœurs ! »

Pour moi, je chantais cet air avec d'autant plus d'entrain que jamais je n'avais vu le monde plus en beau. J'étais jeune, j'étais fort. L'enclume résonnait du matin au soir sous les coups redoublés de mon lourd marteau et j'avais le cœur en fête.

Les scènes tragiques dont Paris et la France étaient le théâtre se suivaient et parfois l'écho en parvenait jusque chez nous. A la Révolution avec toutes ces horreurs avait succédé un temps rempli de rumeurs de

guerre. Un nom surtout s'imposait, parmi tant d'autres qui surgissaient un instant pour rentrer bientôt après dans le néant, celui du général Bonaparte, devenu Premier Consul. Plusieurs l'avaient aperçu en 1798 déjà, puis lorsqu'il avait passé par Lausanne pour franchir le St-Bernard, dans cette campagne de 1800 qui s'était terminée par le coup de tonnerre de Marengo. Le Premier Consul était devenu l'Empereur Napoléon et le retentissement qui s'attachait à ses victoires, la gloire de son génie en imposait à tous. On ne parlait que de lui à la veillée et cette renommée grandit encore après la campagne d'Austerlitz. Plusieurs jeunes gens de chez nous, tentés par la soif d'aventures avaient passé la frontière et s'étaient engagés. Ces engagements devinrent plus nombreux encore lorsqu'on créa les régiments suisses que notre pays devait fournir à la France après l'Acte de Médiation. Mais si beaucoup partaient pleins de vie et de santé, bien peu revenaient au pays et encore ceux qui rentraient avaient-ils souvent laissé un bras ou une jambe sur les champs de bataille, ce qui ne les empêchait pas de raconter leurs aventures et leurs prouesses à l'Hôtel de Ville et à l'Ours, causant d'autant plus volontiers lorsqu'on leur payait à boire.

Peu à peu pourtant, l'enthousiasme du début s'était ralenti. On s'apercevait que la gloire coûte cher et que vivre en paix chez soi avait du bon. Aussi, lorsque commencèrent les guerres d'Espagne où nos régiments suisses furent dirigés, que les échos arrivèrent des luttes atroces auxquelles nos soldats devaient prendre part, parfois même contre d'autres Suisses restés fidèles au

gouvernement royal, le recrutement devint-il plus difficile. On finit par enrôler les têtes brûlées, les mauvais garnements dont on ne pouvait faire façon et que la discipline du service étranger calmerait peut-être un peu. Pour moi, si j'admirais Napoléon comme les autres, l'idée de m'enrôler ne m'était jamais venue. J'aimais trop mon village, mon aïeule, ma forge et surtout un immense espoir me gonflait le cœur sans que j'eusse osé l'avouer à personne. Je ne pensais certes pas qu'un jour, tout proche, des événements imprévus me feraient quitter le pays, que je deviendrais soldat à mon tour, que je verrais l'Empereur et que je serais, avec des milliers d'autres, l'humble acteur du drame dont personne n'avait encore la moindre idée à ce moment-là.

Comment n'aurais-je pas été heureux ? Ma grand-mère, toujours alerte malgré son âge, me gâtait comme si j'eusse été encore le petit garçon de jadis. Parfois, avec son air malicieux, elle me disait :

« Alors tu n'as rien à me raconter ? Voyons, grand et fort comme tu es, tu n'as jamais regardé les filles ?... Tu ne veux pourtant pas passer ta vie entière dans ta forge et moi je ne vivrai pas toujours. »

Je ne disais rien tant il me semblait que si je parlais ce serait la fin de mon rêve. C'était si beau que pour le moment, je ne désirais rien de plus.

Or, un dimanche, à la sortie de l'église, comme la jeune fille sortait, accompagnée de sa mère et qu'elle passait tout près de moi, je lui dis gauchement bonjour. Elle leva les yeux pour me répondre. Ce que je crus y lire me bouleversa d'un tel émoi que je restai là, osant

à peine prendre la main qu'elle me tendait et que je m'enfuis, marchant à grandes enjambées le long de la rivière pour calmer mes esprits.

Les premier amour est timide autant qu'il est puissant et doux. La joie dont il nous remplit est tellement profonde, elle touche à des fibres si secrètes qu'il semble que le cœur soit trop petit pour le contenir en entier et que tout, autour de vous, doit participer à votre allégresse. J'aurais voulu chanter et jamais la rivière ne m'avait paru si jolie avec les grands peupliers qui se reflétaient dans ses eaux limpides.

Or, ce jour-là, pendant le dîner, ma bonne grand'mère avait, une fois de plus, repris son thème favori. Elle m'énumérait toutes les filles du village, s'étendant complaisamment sur leurs qualités, n'oubliant pourtant pas leurs défauts car, dans un petit endroit, tout se sait, même ce que l'on croit avoir caché jalousement aux yeux d'autrui. Sur ce chapitre mon aïeule était intarissable et ses réflexions toujours judicieuses, si ce n'est toujours charitables, me faisaient rire aux éclats, ce qui fâchait la bonne femme. Brusquement elle me dit :

« Tu seras toujours le même ! Tu ne vois plus que tes clous et tes chaînes ! Ah ce n'est pas comme Auguste, le fils du conseiller ! En voilà un qui voit clair ! On vient de me dire que ses parents vont demander pour lui, Alice, la fille de Matthey du Faubourg. Il a su choisir... C'est la plus gentille fille que l'on puisse imaginer. Avec ça, les parents ont du bien... cela fera un joli couple. »

Le tonnerre tombant sur la table n'aurait pas produit un autre effet sur moi que ces mots.

Alice, celle que j'aimais, promise à Auguste ! Et moi, l'imbécile, qui n'avait jamais osé lui dire ce qui me brûlait le cœur ! Je crois que j'étais devenu pâle, car ma grand'mère reprit, soudain inquiète : « Eh, mais qu'as-tu ? Tu as l'air tout défait... Tu n'es pas bien ces temps, je l'ai bien remarqué... tu te tues de travail... mais tu sais, « quand l'é bon l'é prao » ! Tu ferais mieux de sortir un peu avec tes camarades que de rester ainsi tout seul... »

Puis, toujours pratique, elle ajouta :

« C'est ce gâteau au « raisiné » qui ne t'a pas convenu. J'ai pourtant bien recommandé à la tante Jenny de faire la pâte plus légère et d'y mettre moins de cannelle. Cela lui donne un goût trop fort. Tiens, prends un petit verre d'élixir. Tu sais comme cela fait du bien. »

Pauvre chère grand'mère ! Ce n'est pas l'élixir qu'elle administrait dans toutes les occasions aux autres et à elle aussi, qui allait me soulager. Je ne pouvais me contenir après ce que je venais d'entendre. J'étais comme brisé de mon rêve brusquement anéanti et furieux tout à la fois de ma timidité. Je pris le parti de sortir. La marche me remettrait les idées en place et m'aiderait à voir clair en moi-même.

Instinctivement je m'étais dirigé vers la Source, sûr de trouver là-bas la solitude dont j'avais besoin. J'allais à grands pas, repassant dans ma pauvre tête ce que je venais d'apprendre. C'était bien peu, assez pour me désespérer. J'avais bien entendu. Les parents d'Auguste allaient demander Alice pour leur fils et moi, pauvre naïf, je n'avais rien su, rien vu. Celle que j'aimais

d'amour, j'en étais sûr maintenant, celle dont l'image me suivait partout, tellement que je ne pouvais plus la bannir de ma vie, allait s'unir à un autre, à cet Auguste, beau parleur autant que j'étais réservé, toujours le premier aux fêtes, riche bien plus que moi qui n'avais que la forge grevée d'une dette que j'éteignais lentement à force de travail mais qui pesait lourdement sur mes épaules. Surtout j'en revenais à Alice. Comme elle m'avait regardé lorsque je l'avais rencontrée devant l'église ! Il m'avait semblé que ses yeux avaient répondu à l'interrogation des miens et voici que tout était fini avant même d'avoir commencé. La vie m'apparaissait soudain vide et terne après le radieux soleil du matin.

J'en étais là de mes pensées, lorsque levant la tête, je restai tout à coup comme pétrifié. Alice, elle-même sortait du petit bois longeant la rivière et venait à ma rencontre. Je ne pouvais l'éviter.

Malgré la saison avancée, elle portait ce jour-là une robe claire et un grand chapeau comme c'était la mode alors et n'avait pas dû s'apercevoir de mon trouble car c'est d'une voix toute naturelle qu'elle me salua d'un « Bonjour Abram ». En même temps elle me tendait la main en souriant avec un peu de malice aux coins des yeux. J'avais à peine répondu tout d'abord, puis une sorte de colère irraisonnée me prit et me donna enfin le courage de parler. Je lui dis alors ce que ma grand'mère m'avait raconté et la démarche imminente des parents d'Auguste. J'essayai même de la féliciter pour ce beau mariage mais je bredouillais. Quant à elle, elle avait un peu détourné la tête. Elle me regardait parfois et son

sourire se faisait plus malicieux si bien que je restai court dans mes explications.

Mutine et rougissante tout à la fois, elle me dit :

« Comme vous êtes bien renseigné... Ainsi me voilà mariée sans que j'en aie rien su... Seulement, pour cela il faudrait encore mon consentement et je suis sûre que mes parents ne feront rien sans ma volonté ».

Elle me regardait tout en causant. Je n'osais plonger mes yeux dans les siens tant je craignais de me trahir, désirant de tout mon être retrouver ce que je croyais y avoir lu le matin et craignant tout à la fois de m'être trompé.

A la fin je dis tout bas : « Je suis seul, Alice, je suis pauvre, je n'ai rien que ma forge et mes deux bras... J'avais cru... » Je ne pouvais continuer tant le cœur me battait...

— « Et bien, répondit-elle, que croyais-tu ? »

— J'avais cru que ce serait si beau de travailler pour deux... Je t'ai vue à l'église ce matin comme les autres dimanches... Je suis rentré avec un rêve fou au cœur et maintenant... maintenant... »

Elle avait glissé sa petite main dans la mienne. Elle me regardait toujours et alors je vis dans ses yeux cet amour qui a été la joie de toute ma vie. Nous étions seuls, dans la paix de cet après-midi d'automne. J'avais pris dans mes bras la douce créature, sa tête s'appuyait sur mon épaule et, après l'angoisse qui m'avait étreint le moment avant, j'éprouvais un tel ravissement qu'il me semblait rêver tout éveillé.

Je répétais : « Alors c'est vrai... tu veux être à moi ? »

La mignonne souriait tandis que deux larmes perlaient à ses longs cils et, tout bas si bas que je l'entendis à peine, elle me répondit :

« Tu le sais depuis longtemps »
puis nos lèvres se cherchèrent et ce fut notre premier baiser, notre baiser de fiançailles.

Autour de nous c'était le grand calme de la nature. La rivière bruissait sur les cailloux et depuis, ce murmure m'a accompagné partout.

Plus tard, j'ai cent fois évoqué cette scène dont chaque détail se précisait à mon esprit. Je revoyais surtout le regard de celle qui se donnait ainsi à moi pour la vie, ce regard si profond exprimant ce que les lèvres ne pouvaient dire tout haut. Elle « savait », elle, ce que j'ignorais encore et c'est peut-être par là que l'amour était entré dans mon cœur. C'était comme si elle avait voulu me rendre avec son amour de femme, l'amour maternel qui avait manqué à ma jeunesse, sans que je m'en sois rendu compte.

Si j'ai traversé sans faiblesse les pires détresses qu'un homme peut supporter, c'est que j'avais ce regard en moi, tout au fond du cœur, me réchauffant comme une flamme alors que tout était glacé dans la plaine sans fin et que la mort fauchant sans relâche, récoltait son horrible moisson.

Comme elle me quittait pour rentrer au village, toute rose d'émoi, elle me dit, et la joie la rendait cent fois plus belle encore :

« Tu sais demain il y a « la battue ». Je vous verrai rentrer. Tâche d'être roi... »

Puis elle partit en souriant et longtemps encore, je suivis cette forme blanche, si fine dans sa souple jeunesse qu'elle semblait à elle seule, être le printemps.

C'était en effet jour de « battue » le lendemain et tout à mes préoccupations je l'avais complètement oublié. Je me hâtais donc de rentrer pour préparer mon fusil et couler mes balles. Il faut dire qu'à cette époque, les loups n'étaient pas rares dans notre Jura et qu'on organisait une chasse dès qu'un de ces carnassiers se signalait par les chèvres, voire même les veaux dévorés au pâturage. Rien de plus pittoresque que ces jours-là. Sous les ordres d'un « capitaine » expérimenté, aidé de « dizainiers » qui étaient en quelque sorte ses lieutenants, toute la population valide y prenait part. Les rabatteurs formaient dans le plus grand silence une sorte d'immense chaîne en demi cercle autour du gîte présumé tandis que les chasseurs attendaient à l'affût le passage de la bête traquée. J'aimais passionnément le tir alors. Bien souvent, emportant mon fusil dans les bois je m'étais exercé par plaisir à couper une branche d'une balle et je ne manquais jamais mon but. Mais pour tuer le loup débouchant à l'improviste il faut encore autre chose que de l'adresse, il faut du calme et, comme on dit, n'avoir pas froid aux yeux.

Ce matin là, avant de partir pour la place qui nous était assignée, nous nous étions arrêtés, causant entre chasseurs, vérifiant nos armes. C'était l'arrière automne. Les dernières feuilles tombaient laissant les ramures toutes dépouillées. Il faisait un froid vif malgré le ciel encore bleu et la neige saupoudrait déjà le sol sur le haut

des côtes. Tout au souvenir de la journée précédente, le cœur gonflé d'espoir en songeant à la promesse d'Alice, j'étais resté un peu à l'écart lorsque je fus tiré de ma songerie par une sorte d'altercation qui s'élevait derrière moi. En général on désignait les meilleurs tireurs pour le poste le plus exposé. C'était à la fois un honneur et un danger. Mon nom venait d'être prononcé lorsque j'entendis grommeler :

« Oh, naturellement, toujours Abram. Il n'y en a que pour lui ici. On sait pourtant d'où il sort. »

Je m'approchais ; les voix se turent et le « capitaine » qui avait peine à reprendre son calme, me dit :

« Toi, Abram, tu seras vers l'étang, au bas de la combe ! J'ai idée que le loup cherchera à passer là... Ouvre l'œil... Tu seras avec Auguste. Les autres seront au-dessus jusqu'aux premiers rochers. Les traqueurs seront au haut des bois vers neuf heures. Pas de bruit. Pas de feu... et maintenant bonne chance. »

Les rabatteurs s'enfonçaient déjà dans le bois à gauche et à droite, tandis que nous prenions possession de nos postes.

Sans trop savoir pourquoi, ou peut-être le sachant trop bien, cela me chicanait d'être à côté d'Auguste. Mais qu'avait-il voulu dire tout à l'heure ? Je n'avais connu que ma grand'mère ; ce n'était pourtant pas à elle qu'il avait voulu faire allusion ? Heureusement nous étions à quelques pas de distance l'un de l'autre. D'ailleurs, parler même pouvait faire manquer la chasse. Je préparai donc mon arme en silence, m'établis commodément entre deux rochers et j'attendis, fixant toute mon

attention sur le terrain qui s'étendait en face de nous. Cela dura longtemps, des heures peut-être lorsque tout à coup, la forêt retentit d'un vacarme inimaginable qui allait en grandissant à mesure qu'il se rapprochait de nos postes. Les traqueurs étaient à l'œuvre ; à nous d'ouvrir l'œil ; comme avait dit le capitaine. J'avais armé mon fusil, lorsqu'une détonation éclata sur ma droite, puis d'autres encore. Je ne voyais toujours rien, mais soudain une sorte de boule brune bondit derrière un buisson, arrivant droit sur nous. C'était le loup. Effrayé par les coups de feu qui ne l'avaient pas atteint, il courait, la gueule ouverte et la langue pendante, pour atteindre le point où nous étions embusqués. Je le suivais au bout de mon guidon et, lorsqu'il fut à moins de dix pas, je lâchai mon coup, bien sûr de lui avoir logé mes deux balles dans le corps. La bête fit un bon énorme et resta inerte, couchée dans son sang. Au même moment Auguste tirait, mais trop tard. Les autres chasseurs accouraient déjà, entourant mais à une prudente distance, le corps sanguinolant.

« Bravo, Abram, fit le capitaine qui survenait, je pensais bien que tu ne le manquerais pas !

— J'ai tiré en même temps ! fit alors Auguste, rouge de colère.

— Et d'autres aussi, reprit le capitaine... les balles sont marquées, on verra bien tout à l'heure. »

Les traqueurs accouraient maintenant de tous côtés. Tous se penchaient, regardaient la bête qui n'avait pas bougé, morte du coup.

Selon le vieil usage, le capitaine avait déjà tiré son

couteau de chasse et ouvrait le corps encore chaud. Un instant après il se dressait tenant dans la main les deux balles qu'il élevait aux yeux de tous. C'étaient bien les miennes, reconnaissables à mon initiale gravée en les fondant.

« Te voilà roi de la chasse, mon ami... Cela va faire plaisir à ta grand'mère, comme à nous tous. »

Mais un à qui cela en faisait beaucoup moins, c'était Auguste qui avait peine à cacher son violent dépit.

Alors s'organisa la rentrée triomphale. Le capitaine marchait en tête puis deux hommes portant le loup lié par les pattes à une longue perche. Je suivais, entouré des autres chasseurs. Derrière nous, c'était la foule des traqueurs, riant, chantant, dans un tintamare qui augmenta encore lorsque le cortège approcha du village. Devant l'auberge de l'Ours on nous offrit le vin d'honneur puis, le cortège cette fois bien en ordre et précédé de quatre musiciens, je fus porté jusqu'à l'Hôtel de Ville sur les épaules de deux robustes compagnons.

Comme nous passions dans la rue, j'aperçus à une fenêtre, Alice qui attendait le cortège et qui, rouge de plaisir, cachait son émotion en lançant à pleines mains des roses en papier fixées sur des rameaux de sapin, telles qu'on les fait au village la veille des jours de fête, qui tombaient en pluie autour de moi. Je fus assez adroit pour en saisir une au passage et la fixai au bout de mon fusil. A ce moment, les vivats redoublaient, mais en me retournant, je saisis par hasard le coup d'œil venimeux d'Auguste, ulcéré que j'aie la première place.

Surtout il ne me pardonnait pas le regard que m'avait adressé Alice et qu'il venait de surprendre.

Le soir il y eut banquet. Le Conseil, suivant l'usage, donnait aux chasseurs une somme rondelette pour chaque loup abattu. Puis il y avait l'argent des « passe-raux » c'est-à-dire la cotisation des jeunes désirant entrer dans la louable Confrérie des chasseurs et ils étaient nombreux.

Ces largesses permettaient joyeuse liesse et abondante buvaille. La salle bruissait du choc des verres, des récits de chasse, des incidents d'anciennes battues restées fameuses. Tout cela grisait les cerveaux et contre mon habitude, je m'étais peu à peu laissé aller à boire avec excès. Auguste, assis non loin de moi, rongé de jalousie, me fixait, riant insolemment en me regardant. Lui aussi, avait beaucoup bu ce soir-là. On discutait de mon coup de fusil, de la charge que j'avais calculée pour mes deux balles lorsqu'Auguste ajouta assez fort pour être entendu de tous :

« Il y en a qui ont de la chance... Ils font coup double et chassent sur la terre des autres... »

Ce propos me fit bondir. Il s'était levé aussi.

« Que veux-tu dire ? Il y a assez longtemps que tu parles par énigmes. Maintenant explique-toi.

— T'expliquer ?... Il y a des choses qui s'expliquent toute seules... bâtard ! »

J'avais bondi sous l'insulte. De ma main gauche j'avais saisi l'homme à la gorge et je serrai comme si j'avais voulu effacer le mot odieux qui me flétrissait

devant tous. Mon adversaire se tordait, essayant de se dégager de mon étreinte, mais la colère m'aveuglant et m'ôtant toute réflexion, je frappai alors comme si j'avais tenu le lourd marteau.

Il faut croire que le coup avait été terrible car Auguste s'était effondré et gisait à mes pieds, inerte. Sa tête avait frappé l'angle de la table et le sang coulait d'une large blessure. Dans la salle, la stupeur avait succédé à la joyeuse animation de tout à l'heure, puis des cris n'élevèrent...

« Séparez-les... arrêtez-le arrêtez-le... »

C'est alors que le capitaine, un brave et digne homme qui m'aimait bien, me glissa à l'oreille :

« La frontière n'est pas loin, seulement va vite... J'arrangerai tout ça ici. Auguste a reçu un rude coup, mais on a la tête dure chez eux : tu verras qu'il n'y a pas grand mal... »

Dans mon trouble je ne discernai que le grand corps étalé tout de son long, le sang qui coulait toujours, faisant une large flaque sur le plancher. Le capitaine m'avait pris par le bras et me conduisit dehors.

C'est ainsi que je rentrai chez moi. J'appris ce soir-là en questionnant ma grand'mère pourquoi j'avais toujours été sans frères ni sœurs, pourquoi je n'avais pas connu mon père, celui-ci étant parti à l'étranger après avoir déshonoré notre foyer, comment ma mère était morte à ma naissance, peut-être de chagrin. Ma pauvre aïeule me disait ces choses qui vous brisent le cœur, tout en préparant mon sac de ses mains ridées qui tremblaient.

Quelle nuit succédant à une journée si radieuse... Comme j'apprenais à connaître la vie !

J'allais partir. Dans la chambre que le « crésu » éclairait à peine, la vieille femme allait et venait, pensant à tout malgré son chagrin. Elle venait de poser mon sac sur la table à côté de mon bâton lorsque la porte s'ouvrit et qu'Alice entra. Avant que je fusse remis de ma surprise, elle s'était jetée à mon cou, elle se serrait en pleurant contre moi. Je l'entendis me dire à travers ses sanglots :

« Oh Abram, c'est à cause de moi que tout cela est arrivé. Mon Dieu, mon Dieu... c'était trop beau... Et maintenant tu vas partir ! »

J'étais bouleversé. Pourtant je lui répondis :

« Il le faut bien... Demain, si l'on me trouvait ici, j'irais en prison... Cela vaut mieux ainsi. »

Elle pleurait toujours silencieusement. Tout à coup elle me regarda et d'une voix tellement changée dans laquelle elle mettait toute sa volonté de femme, tout son jeune amour aussi, elle reprit :

« Tu sais Abram, quoi qu'il arrive, je ne serai jamais qu'à toi... Dis, tu ne m'oublieras pas... tu reviendras, nous serons heureux... »

Elle s'efforçait de sourire malgré sa douleur et les larmes coulaient sans qu'elle puisse les arrêter. Grand-mère me fit signe qu'il était temps. J'eus la force de détacher les bras qui s'accrochaient à moi et essayaient de me retenir ; je bouclai le sac et ouvris la porte. Comme je me retournai, je vis comme dans un rêve, la chambre où toute mon heureuse jeunesse s'était écou-

léc, mon aïeule tentant de consoler celle qui était venue dans ma détresse me montrer que je n'étais plus seul. Puis je m'enfonçai dans la nuit.

Moi non plus je n'ai pas oublié et cette image m'a accompagné partout.

AU SERVICE ETRANGER

C'est ainsi que par suite d'un mouvement irréfléchi d'indignation, on n'est pas toujours maître de soi devant certaines injures, je suis devenu soldat au deuxième régiment suisse caserné alors à Marseille (*).

Beaucoup aujourd'hui, n'ont que des paroles de blâme pour le service étranger. Si parmi eux il en est de sincères, il y en a bien plus encore qui oublient volontairement les circonstances de cette époque. Les régiments suisses étaient levés sous l'Empire en suite d'une capitulation régulièrement conclue. C'était en quelque sorte la rançon donnée par notre pays pour l'Acte de Médiation qui avait mis fin à de longues querelles entre Confédérés, tout en garantissant l'intégrité de notre territoire. Je puis dire à ces détracteurs que, cette rançon, c'est nous qui l'avons payée en Espagne, en Italie, en

(*) Au début de 1912, les quatre régiments suisses étaient répartis comme suit :

1^{er} régiment venant de Naples, en marche vers le Nord de l'Italie.

2^e régiment à Marseille.

3^e régiment à Berg-op-Zoom.

4^e régiment à Cherbourg.

Russie, partout où les vicissitudes des campagnes nous ont conduits et partout où l'on avait besoin de nous. Nous avons largement versé notre sang et donné nos vies pour faire honneur à la signature de notre gouvernement et à nos drapeaux. Partout nous avons accompli notre devoir, mérité l'estime de nos chefs et parmi eux, des maréchaux tels que Ney, Oudinot et plus encore l'Empereur, s'y connaissaient en valeur militaire.

Nous avons donc la conscience à l'aise autant et plus que ceux qui sont restés tranquilles, à l'abri chez eux alors que nous endurions nos misères. C'est pour notre pays que nous avons combattu à Polotzk, à la Bérézina et ailleurs, même si nous défendions alors une cause qui n'était pas directement la nôtre. C'est pour lui conserver ce patrimoine de probité tel que nous l'ont laissé nos aïeux. Ce patrimoine nous paraissait, et il est plus précieux encore que des biens et des richesses, car ceux-ci, pour un peuple, comme pour un individu, ne sont rien sans l'honneur.

Ces réflexions me sont venues plus tard, longtemps après mon retour au pays, lorsque j'entendais autour de moi ou que je lisais des jugements qui dénaturaient les faits dont nous avons été les témoins, cherchant à rabaisser le génie d'un homme que sa fortune extraordinaire a entraîné à commettre certes de lourdes erreurs, mais qui, au moins, a su rester grand jusque dans ses fautes.

Mais j'anticipe. Je reprends donc mes notes au moment où une nouvelle vie va commencer pour moi.

Voici à peu près un mois que je suis arrivé et j'ai encore quelque peine à mettre un peu d'ordre dans mes

idées. Que cette existence est différente de celle que je menais là-haut, dans notre paisible Jura !

Tout d'abord la vie de la caserne. Avec sa régularité si monotone parfois, mais si minutieusement ordonnée, on finit par ne plus penser, par se laisser diriger uniquement selon les signaux qui règlent l'emploi du temps et cela même est heureux. On s'oublie soi-même pour devenir un simple rouage de l'immense machine et on en arrive à ne plus penser à ses propres chagrins.

Grand et robuste comme je l'étais, je n'ai eu d'ailleurs aucune peine à m'adapter à cette nouvelle existence et cela d'autant moins que là-bas j'ai trouvé tout de suite des Vaudois avec lesquels je me suis facilement lié. C'est un des bons côtés de la vie militaire que cette camaraderie qui naît tout naturellement des fatigues, des peines mais aussi des joies, partagées en commun. Au service il n'y a pas moyen de s'isoler et pour moi, après ce qui s'était passé, cela valait mieux.

Et puis, il faut bien le dire, notre corps était formé d'hommes vigoureux pour la plupart, portant un uniforme rouge et les grenadiers dont je faisais partie, coiffaient le haut bonnet à poils, ce qui leur donnait un air martial.

Je n'étais pas insensible non plus à cette sorte de beauté qu'offrait le spectacle des bataillons en masses compactes, s'étirant, s'allongeant en lignes minces pour se grouper de nouveau suivant l'ordre donné. Aussi ne m'a-t-il pas fallu longtemps pour considérer le deuxième régiment suisse comme une vaste famille et notre

commandant, le vieux colonel Segesser, de Lucerne, comme un père que nous adorions en dépit de sa sévérité apparente. Il donnait bien ses ordres en français, suivant le nouveau règlement qui venait d'entrer en vigueur, mais par contre, quand il sacrait, ce qui lui arrivait souvent, le bon allemand suisse revenait immédiatement et ce mélange de deux langues si disparates était d'un imprévu extraordinaire sous le gai soleil de Marseille.

Lorsqu'une manœuvre n'avait pas réussi aussi impeccablement qu'il l'eut désiré, nous l'entendions depuis le fond de la place, accourir au galop de son gros cheval blanc, jurant et tempêtant derrière nous pour finir par son éternel « nous allons répéter » qu'il prononçait nous « s'allons rré-pé-té » avec un accent si particulier qu'il faisait naître le sourire dans les rangs et nous remplissait d'une douce gaîté, malgré la fatigue !

Oh, bien sûr que la charge en douze temps, l'escrime à la bayonnette, l'école de soldat ne m'enchantèrent guère. Mais quand on en arriva au tir ce fut une autre affaire. Là je ne craignais personne et mon habileté me valut maintes exemptions de corvée, voire même quelques sorties supplémentaires.

Le soir, dès la déconsignation, nous flâmons de préférence du côté du port et je ne me lassais pas de voir arriver ou repartir les vaisseaux glissant sur les flots, toutes voiles dehors sous le mistral, avec une aisance majestueuse et souple qui m'émerveillait toujours. Ici, encore, la diversité du spectacle toujours changeant, me distrayait.

Mais c'est les nuits qui étaient terribles.

Après l'extinction des feux, avec l'obscurité qui tombait, dans la chambrée où tout bruit se taisait peu à peu, se réveillaient en moi les images du petit vallon paisible, de mon aïeule si seule maintenant, de la forge abandonnée, d'Alice surtout qui devait penser à moi comme je pensais à elle. Tout cela me tenait éveillé longtemps après que nos tambours avaient battu la retraite. Que de fois ai-je rêvé que j'étais de nouveau là-bas. Je marchais dans la petite forêt de hêtres, longeant le sentier de la Source, et une forme blanche venait à ma rencontre. Le cœur me battait. Je me réveillais alors en sursaut pour entendre autour de moi les ronflements bruyants des camarades qui, plus endurcis au service, profitaient sagement de la nuit pour dormir, car la diane était terriblement matinale.

Un matin, c'était en mars 1811, nous fûmes réveillés par la voix du canon. Nos musiques donnaient une aubade dans la cour. Les sergents couraient affairés dans la caserne bruissante comme une ruche, pour apporter dans les chambrées l'ordre de nous réunir en grande tenue sur la place d'armes. En rade, les navires avaient arboré le grand pavois. Toute la garnison était sur pied, infanterie, artillerie, marine, mais je puis dire sans vanité qu'aucun corps ne pouvait rivaliser avec notre régiment dont les lignes rouges, immobiles derrière le colonel et son état-major, rutilaient sous le soleil printanier. La cause de tout ce branle-bas, c'était que l'empire avait un héritier : le Roi de Rome était né.

A Marseille il faut peu de chose pour enflammer les

imaginations. Avec la naissance du petit enfant on croyait à la paix imminente, après ces guerres qui n'en finissaient pas et il y avait de la joie sur les figures comme dans les cœurs, d'autant plus que sur les quais et à tous les carrefours le vin coulait à flot de fontaines improvisées. Le soir une farandole monstre unit la population tout entière, soldats, bourgeois, hommes et femmes. Je fis comme les autres et me laissais entraîner car, moi aussi, j'avais le cœur en fête mais pour une raison bien différente. J'avais reçu le jour même une lettre de ma fiancée, toute débordante d'amour.

De son écriture fine et serrée elle me narrait l'émotion causée au village par la rixe, puis par mon départ, comment Auguste, alité une bonne quinzaine, en avait finalement été quitte pour un profonde estafilade qui ne le rendait pas beaucoup plus beau, mais sa guérison marchait de pair avec le bruit de son prochain mariage. Il épousait le plus riche parti du village de B. ce qui le consolait de ses déboires.

Ma chère Alice allait tous les jours chez mon aïeule et elle ajoutait :

« De quoi crois-tu que nous parlons tant que la soirée dure ? On dit que la paix va se faire partout, maintenant que l'Empereur a un fils. Alors tu pourras bientôt revenir ! Est-ce vrai que les Marseillaises sont si jolies ? Tu sais, n'oublie pas les deux pauvres femmes qui t'attendent ici et trouvent le temps si long depuis ton départ... »

Non, non, je n'oubliais pas et durant les événements qui se préparaient déjà mais dont nous n'avions aucune

idée alors, c'est le souvenir des chères absentes qui m'a soutenu dans les pires moments de la terrible campagne.

Vers la fin de septembre, le bruit courut soudain que nous allions partir pour Paris. Certes, nous ne gardions que d'agréables impressions de Marseille, mais au service, un changement de garnison est toujours le bienvenu par le fait même qu'il apporte avec lui une variété dans la monotonie quotidienne. Et puis cette idée d'aller à Paris et surtout de voir l'Empereur nous exaltait tous.

Donc le 7 octobre, nous défilons une dernière fois dans ces rues étroites mais grouillantes de vie, qui nous étaient devenues rapidement familières. Des gars du régiment échangeaient un coup d'œil attendri avec les jolies filles aux yeux noirs qui les voyaient partir sans verser quelques larmes, accompagnées de sonores adieux, d'exclamations et de mots d'amour lancés à toute volée, car là-bas, dans ce pays béni de la nature, on a le cœur tendre et l'émotion facile.

Bientôt même, comme le régiment ralentissait son allure à un contour où la route dominait la mer bleue pailletée de courtes lames à l'infini, on vit une belle brune, quitter brusquement ses compagnes pour embrasser un joli tambour, crâne sous son bonnet de police penché sur l'oreille et lui appliquer sans vergogne deux baisers retentissants qui claquèrent sur ses joues rebondies, comme des coups de castagnettes.

Il y avait dans ce geste imprévu tant de bonne humeur, tant de naïve spontanéité qu'un loustic imitant l'accent impayable de notre colonel, ne put s'empêcher

de s'écrier comme à l'exercice « rré-pé-té », ce qui mit tout le monde en joie et fit fuser des éclats de rire le long de la colonne.

Oh cette Provence, pleine de gaité et de soleil ! Nous la quitions pourtant sans regret avec cette insouciance du soldat qui ne réalise que le moment présent, sans songer à l'avenir. Tout était si beau ce matin de départ. Les rochers rouges plongeaient dans la mer glauque qui les ourlait d'écume. Bien que nous fussions en automne déjà, la chaude lumière du midi nous accompagnait, piquant de flammes écarlates nos uniformes, faisant scintiller les armes au-dessus de la colonne qui s'allongeait dans la poussière blonde sur la route bordée d'oliviers.

On nous fit passer par Avignon et Lyon. Partout les vendanges étaient terminées. Villages et hameaux fleurissaient bon ce parfum sucré du marc qu'on se prépare à distiller. Quel joli trajet à travers un pays ami, où le gîte était bon, l'accueil généreux. La marche, à cette saison d'arrière automne n'était pas pénible. Nous faisions facilement nos sept à huit lieues, sac au dos, trompant la longueur de la route en chantant et en plaisantant à travers cette riche campagne, si nouvelle pour nous.

A Paris, nous avons été casernés au faubourg Poissonnières, dans les vastes casernes de la « Nouvelle France ». Décembre était venu et nous étions loin du soleil de la Provence, mais ce qui nous préoccupait tous bien davantage, c'est l'annonce que le lendemain même, nous allions être passés en revue par l'Empereur. Or ce n'était pas une petite affaire. Les vieux parmi nous

le savaient bien et nous disaient combien ces inspections étaient sévères.

Mais si l'émoi était grand, si les ordres, les consignes, les corvées pleuvaient dans la vaste caserne résonnant sous les pas lourds martelant les planchers, des commandements, des roulements de tambours, tandis que brochant sur le tout les fanfares répétaient leurs marches les plus entraînantes, tout cela n'était rien à côté de cette idée qui nous remplissait tous d'une sorte de fièvre.

Nous allions voir l'Empereur !

UNE REVUE SOUS L'EMPIRE

La revue eut lieu le lendemain, 12 Décembre, et je me rappelle cette journée comme si c'était hier. Nous avions fourni une rude étape la veille, ayant marché sans arrêt dès l'aurore à la nuit, mais personne, sur la Place du Carrousel ne s'en serait douté à nous voir ce matin là, tant nous étions impeccables des pieds à la tête, avec nos buffleteries blanches croisées sur les tuniques rouges, les armes reluisantes et bien graissées. Nos musiques avaient allègrement joué en traversant Paris et, de tous côtés, affluaient d'autres troupes longeant la Seine avant de passer les ponts. Il y avait là un régiment croate et un de Portugais, mais surtout des régiments de la garde impériale et c'était pour nous comme un honneur d'être inspectés en même temps que ces glorieux vétérans de la République et de l'Empire. Aussi, depuis le dernier de nos petits tambours jusqu'à notre compagnie de grenadiers, chacun rivalisait-il pour faire honneur à notre drapeau et à nos chefs.

Le temps était clair malgré le froid déjà vif. Vers neuf heures un gai soleil perça la brume qui ouatait les arbres

le long des quais et dans cette fine lumière d'hiver, le spectacle de toutes ces troupes se groupant avec un ordre parfait, avait quelque chose de grandiose. Sur la coupole des Tuileries le drapeau tricolore claquait au vent. Nous attendions, l'arme au pied ; nos officiers se retournaient pour vérifier une fois de plus l'état de leurs détachements, lorsque, bien loin à notre droite, les tambours battirent aux champs et immobilisèrent soudain ces masses profondes. On aurait entendu voler une mouche. Un commandement retentit et, comme dans un éclair, les armes s'élevèrent. Des milliers de bayonnettes brillèrent tout à coup, puis on perçut le bruit de chevaux martelant les pavés. Pas un homme ne détournait la tête, mais nous éprouvions comme un frisson nous courir sur la peau en sentant le groupe de cavaliers se rapprocher lentement. Tous, nous devinions sans que personne ne nous l'eût dit, que c'était « lui » qui allait passer devant nos rangs. Le cœur nous battait sous l'habit bien que pas un muscle ne tressaillât sur nos figures.

Depuis le front de ma compagnie de grenadiers, je l'ai vu à quelques pas de moi. Monté sur un petit cheval blanc, il portait l'uniforme vert, barré du large cordon de la Légion d'Honneur, la culotte blanche et le petit chapeau noir. Il allait lentement. Son œil fouillait les rangs, détaillait l'équipement de l'homme, vérifiant son armement et l'acuité de ce regard était telle qu'instinctivement chacun se demandait avec angoisse si un grain de poussière n'était pas resté sur ses chaussures, cirées au petit jour, sur ses habits rouges brossés encore au sortir de la caserne. L'Empereur était petit de taille,

assez gros. Il avait le teint mat. Derrière lui, à quelques pas de distance, chevauchaient ses maréchaux, Bessiè-
res, commandant de la Garde, Berthier, prince de Neu-
châtel, qui portait ce jour là notre uniforme rouge,
comme Colonel Général des Suisses, d'autres encore
que je voyais ici pour la première fois, mais dont les
noms devaient bien souvent revenir au cours de la cam-
pagne.

Après la revue, nous défilâmes dans la vaste cour.
Napoléon était au bas de l'escalier du palais, avec ses
officiers groupés derrière lui. Nos musiques jouaient
tandis que les régiments passaient sous le petit arc de
triomphe du Carrousel pour rentrer ensuite dans les
casernes.

Il faut croire que l'Empereur était satisfait de notre
tenue, car tandis que nous défilions, il s'écria assez fort
pour être entendu de tous :

« Voici une belle compagnie » (*).

Nous avions alors pour chef le capitaine Füssli, de
Zürich, un officier qui revenait d'Espagne et n'avait pas
froid aux yeux. Sans hésiter il répondit :

« Sire, elle est aussi bonne que belle ; je vous en ré-
ponds. »

« A-t-elle déjà fait la campagne ? »

« Je n'ai pas un grenadier qui n'ait fait preuve de
fidélité et de bravoure. »

(*) Hist.

« Vos grenadiers ont-ils tous deux paires de chaussures dans leur sac ? »

C'était une des questions préférées de l'Empereur et il ne s'agissait pas de biaiser car souvent il y avait inspection des sacs séance tenante. Aussi Füssli répondit-il sans hésitation :

« Non, Sire, une paire dans le sac, l'autre aux pieds. Ces soldats viennent de faire près de deux cents lieues. Il y avait de quoi user bien des semelles ! »

Ce qui fit rire Napoléon, mis de bonne humeur par l'inspection de ces superbes régiments.

Ce bref dialogue m'est resté gravé à la mémoire. C'était la première fois que j'écoutais parler l'Empereur avec sa manière sèche, martelée et si rapide qu'on avait à peine le temps de répondre. — Je ne devais plus entendre cette voix que bien des mois après et dans des circonstances autrement plus tragiques, alors que le sort de l'armée se jouait sur les berges de la Bérézina.

Mais cette marque de satisfaction de l'Empereur, cet intérêt qu'il avait porté à notre régiment, tout cela nous fit plaisir et nous récompensa amplement de nos fatigues comme de le peine que nous avions prise pour faire honneur à notre drapeau.

Le soir de ce même jour, nos officiers furent invités par leurs camarades de la garde impériale tandis que nous prenions place avec les soldats dans un grand banquet qu'ils nous offraient. C'est alors que je fis connaissance avec ces hommes, vieux soldats pour la plupart, non pas tant par l'âge mais par les campagnes qu'ils

avaient déjà faites. Ce repas joyeux autant que bien arrosé, venait à point pour nous remettre de nos fatigues et des émotions de la journée.

Nous fraternisions entre grenadiers de divers corps et nous, les jeunes, nous écoutions non sans admiration, les récits de ces vétérans qui se retrouvaient là, parlant avec attendrissement des campagnes où ils s'étaient connus, évoquant les noms glorieux de batailles auxquelles ils avaient pris part.

Quelques-uns d'entre eux avaient vu Austerlitz, d'autres Inéa, Friedland et ces noms, rappelés ici, nous pénétraient de respect. Ces hommes avaient déjà oublié ce que coûtent les batailles. Quelques vieux chevronnés pourtant parlaient du foyer dans lequel ils se réjouissaient de rentrer. Toutefois ils étaient rares. La plupart de ces soldats avaient été pris par la vie des camps et le régiment était devenu en quelque sorte, leur seconde famille.

Les jours suivants nous eûmes le temps de parcourir la ville à loisir. Les monuments, les places, le nom de certaines rues piquaient notre curiosité. C'était donc là que s'étaient déroulées les scènes tragiques dont, si souvent, l'écho était parvenu jusque dans nos villages. Ce même palais des Tuileries devant lequel nous avions défilé, avait été défendu par les Suisses dans la journée du 10 août et c'était là qu'avaient combattu mes deux grands-oncles accomplissant jusqu'au bout leur devoir pour aller mourir, lâchement assassinés, lors des massacres de septembre.

Tout cela semblait déjà lointain. Maintenant Paris

était si calme qu'il nous paraissait triste. Et puis, malgré les troupes concentrées ou de passage dans la capitale, malgré les uniformes chamarrés que nous rencontrions à chaque pas dans les rues, une sorte de mélancolie semblait planer sur les esprits. Il y avait, parmi les bourgeois surtout, tant d'hommes âgés et de femmes en deuil que cela nous rendait parfois songeurs.

LE NIEMEN

Nous sommes restés à Paris jusqu'au milieu de janvier de cette année 1812 puis, sous les ordres du colonel Castella, de Fribourg, qui remplaçait le vieux Segesser, resté au dépôt, la marche reprit vers le nord, par Liège, Düsseldorf, Hanovre sur Magdebourg où nos quatre régiments devaient se réunir. L'hiver était venu entre temps et cette longue marche par le froid très vif, était pénible. A Magdebourg, où nous arrivâmes vers le milieu de mars, il y avait encore — 10°. Certes nous étions bien loin du soleil de Marseille. Pourtant, jusqu'ici, les dispositions prises, le fait que nous traversions un pays peuplé et riche, l'attrait de la nouveauté, tout cela nous aidait à passer sur bien des inconvénients. Les troupes étaient pleines d'entrain. On marchait sans se préoccuper du but qui nous était assigné, sans même se douter quel ennemi nous aurions à combattre.

Mais, depuis Magdebourg, et à mesure que nous nous enfoncions vers l'est, le temps et les circonstances se modifiaient, la contrée devenait plus pauvre, les habitants moins accueillants, hostiles parfois. Au froid avait succédé, presque sans transition, une chaleur accablante.

Partout des troupes et des convois sillonnaient le pays. On eût dit une migration. Des bœufs étaient attelés aux fourgons qu'ils devaient traîner aussi loin que possible. Ils devaient ensuite être abattus et approvisionner ainsi la troupe en viande fraîche. Mais les pauvres bêtes faisaient pitié. Maigres, efflanquées, n'ayant que la peau sur les os, elles se traînaient, le museau baveux et tombaient par centaines, épuisées avant d'avoir accompli le quart du chemin qu'elles devaient parcourir.

D'étape en étape, nous étions arrivés à Stettin, pas très loin de la Baltique. Un moment même nous longeâmes la mer, heureux de la retrouver. Mais quelle différence avec celle de Marseille ! Alors que là-bas le mistral tachait d'écume les flots bleu sombre sous l'ardent soleil, que les rochers de la rade jusqu'à l'Île d'If rougeoyaient le matin ou se teintaient de mauve vers le soir, que la gaîté et la joie de cette heureuse Provence éclataient autour de nous dans les couleurs vives du port, dans le langage savoureux des gens du sud, dans le sourire des femmes, ici tout nous paraissait gris et terne avec ces landes sablonneuses où les villages étaient rares et où nous étions accueillis sans plaisir, presque comme des intrus.

Mais si loin que nous fussions arrivés, nous n'étions pas au bout de notre marche. Je consulte mes notes : je ne trouve dès lors que des noms qui ne me rappellent rien, tant ils ont laissé peu de traces dans ma mémoire, Stargard, Könitz, Junkersdorf, d'autres encore, avant de déboucher dans l'immense plaine de Moever sur la Vistule. — Là, le 22 mai, nous avons été passés en revue

par le Maréchal Oudinot qui commandera dès lors notre Corps d'Armée.

Je me souviens de cette date à propos d'un de ces incidents qui occupent la monotonie d'une marche tout en déridant les plus moroses.

Ordre avait été donné de se mettre en grande tenue pour l'inspection. Le régiment venait de faire halte dans un petit village et toute la population, les femmes surtout, était dans la rue pour voir ces soldats étrangers.

Changer nos pantalons de toile contre d'autres en drap épais, grossier, par cette chaleur encore, ne nous enchantait guère et provoquait de vigoureuses protestations. Mais l'ordre étant péremptoire, voici bientôt grenadiers et voltigeurs en train de se dévêtir au milieu des plaisanteries et des quolibets.

Il fallut voir alors la surprise d'abord, puis la fuite éperdue de toutes ces bonnes villageoises se sauvant, les mains sur les yeux, jacassant dans leur langue et riant encore plus fort que nous !

Il y a parfois de bons moments au service !

A cette époque-là encore, nous ignorions la destination de tous ces détachements rassemblés si loin à l'Est. Mais, malgré la tristesse de ces vastes étendues presque désertes dans lesquelles nous nous enfoncions, ces troupes magnifiques roulant comme un torrent sans fin nous remplissaient de confiance et nous étions fiers d'appartenir à la Grande Armée.

Sur ces entrefaites, l'Empereur arriva à Varsovie. La guerre allait être déclarée à la Russie. Dès lors nous étions fixés sur l'avenir qui nous attendait.

Deux souvenirs seulement me reviennent à la mémoire. Nous avions comme caporal de notre escouade un Ormonan, engagé depuis plusieurs années déjà et qui avait fait la guerre d'Espagne. Tant que nous avions été à Marseille et même après, lors de notre marche sur Paris, il était resté tel que je l'avais connu à mon arrivée, gai luron ayant conservé l'accent chantant de ses montagnes et aimant boire un coup à l'occasion. Mais depuis que nous avions quitté la France et à mesure que notre marche nous entraînait vers l'est, son humeur s'était modifiée. Il me disait parfois : « Vois-tu Abram, cette bière qu'ils se tiennent par ici, rend triste. » Il ne retrouvait sa gaieté que lorsque nous évoquions les heureux temps de Marseille. Depuis que nous parcourions les landes et les plaines sous un ciel de plomb, il devenait plus sombre encore, comme si quelque chose le rongerait, mais nous ne savions pas la cause de ses peines.

Un matin que nous partions d'un pauvre village, nous le trouvâmes inanimé derrière une hutte : il s'était tué avec son fusil d'une balle dans la tête. Parmi les pauvres effets que nous avions tirés de son sac pour les faire parvenir à ses parents, se trouvait une lettre d'une femme de Marseille. Elle lui rendait sa parole, l'absence durant trop longtemps. C'était cela la cause de sa tristesse. Le pauvre en avait eu trop de chagrin et n'avait pu le supporter. Nous l'avons enterré là-bas, dans cet endroit étranger, si loin de ses montagnes dont il nous parlait toujours !

Cette mort si misérable d'un camarade que nous aimions nous fit une impression pénible d'autant plus que

les fatigues et les privations de ce trajet démesuré avaient déjà terriblement éclairci nos rangs.

Comme j'avais une instruction passable, que j'étais bon tireur et surtout parce que je savais rédiger un rapport, je fus proposé comme caporal pour remplacer notre pauvre Ormonan. C'est ainsi que j'eus mon premier grade.

Nous traversions alors une contrée semée de lacs minuscules et parcourue de petites rivières. Était-ce la vue de cette eau coulant entre les berges plantées de saules et de bouleaux, était-ce le sort de notre compatriote, je ne sais, mais parfois je sentais une telle tristesse me gagner que je n'arrivais pas à la surmonter. Je n'avais reçu qu'une lettre depuis notre départ de Paris. Je la portais sur moi et ces mots d'amour de ma chère fiancée que je lisais et relisais me brûlaient le cœur à mesure que s'accroissait la distance. — Mon aïeule déclinait depuis mon départ et c'était pour moi un chagrin de plus. La rivière aux eaux si pures, la forge où je travaillais dans la joie de mon rêve, les silhouettes familières de mes chères montagnes, comme tout cela était loin maintenant !

C'est sur ces entrefaites que m'arriva une étrange aventure. Nous avions dépassé en Prusse Orientale la petite ville de Marienwerder et, avec mon escouade, j'avais été chargé de réquisitionner quelques bœufs dans un château voisin, un peu en dehors de la route suivie par l'armée. Il faut dire que, jusqu'ici, suivant les ordres reçus, nos régiments suisses avaient observé la plus stricte discipline au cours de cette traversée d'un pays

allié et nous nous en étions bien trouvés. La population nous accueillait mieux que d'autres corps de troupes et ce n'est qu'après nos malheurs que les Prussiens nous ont tourné le dos. Mais peu à peu, malgré les efforts des chefs, les désertions étaient devenues nombreuses dans certains corps et une foule sans cesse grandissante de maraudeurs vivait au dépens des paysans, pillant les fermes isolées, se laissant parfois aller à des sévices graves qu'il était toujours plus difficile de réprimer. Lorsque donc j'arrivai au château avec mon petit détachement, je fus tout d'abord reçu avec une sorte de méfiance assez naturelle. Pourtant, ayant fait voir mon ordre de réquisition bien en règle, on nous fit entrer dans la cour. C'était une de ces demeures seigneuriales avec des bâtiments de ferme cossus, groupés autour d'un corps de logis solide, moitié demeure, moitié château-fort, le tout entouré de larges douves où coassaient les grenouilles.

Nous devions passer la nuit dans cet endroit et cette halte d'un jour dans ce lieu tranquille n'était pas pour nous déplaire. — Nos hommes furent rapidement installés. Comme plusieurs d'entre eux parlaient allemand, ils se familiarisèrent vite avec les ouvriers de ferme allant, la fourche et le rateau à l'épaule, aider à rentrer les foin. D'autres, plus délurés, s'occupaient déjà dans la vaste cuisine à éplucher les légumes, à peler les pommes de terre avec les filles accortes, bientôt rassurées de cette invasion pacifique et riant aux éclats en entendant le français qu'elles ne comprenaient pas mais qui ne leur paraissait pas le moins du monde barbare

chez ces jeunes soldats qui ne demandaient qu'à plaisanter.

Quant à moi, j'avais machinalement longé les fossés et étais parvenu ainsi dans une sorte de parc, planté de beaux arbres au milieu duquel la petite rivière coulait, claire, limpide, et cette vue dans cette nature si paisible me transportait malgré moi dans mon vallon comme si je n'avais pas été à des centaines de lieues de chez nous. Lorsque je me retournai pour rentrer au château, je restai stupéfait, saisi d'une émotion telle que pendant un instant je me demandais si je ne rêvais pas tout éveillé. Devant moi, dans l'allée, une forme blanche s'avavançait et c'était la même taille, la même démarche que celle d'Alice, lorsque je l'avais rencontrée avant mon départ. — Mon Dieu... était-ce possible ? J'étais resté figé sur place... Lorsque la jeune fille fut à quelques pas, je la saluai et tel était mon trouble que je le fis en français. A ma grande surprise, elle me répondit dans la même langue sans le moindre effort et comme elle se rendait compte de mon étonnement, sans en deviner la cause profonde, elle me dit :

« Alors, Monsieur, vous voici en garnison ici ? »

Elle avait une voix chantante comme celle d'une Française du sud. Elle ajouta :

« Je devine votre étonnement de m'entendre parler votre langue. Mais je suis Française. Mes parents ont émigré lorsque j'étais toute petite encore. Nous avons trouvé asile ici. Mon père est devenu intendant du domaine. Ma mère est morte sans avoir revu son pays.

Nous ne pouvons rentrer en France, car la révolution nous a ruinés, paraît-il. »

Tandis qu'elle parlait avec un léger accent étranger, je la regardais et voyais combien la ressemblance avec Alice avait pu me tromper de loin, parce que j'avais le cœur plein de l'absente et qu'au bord de cette paisible rivière mon imagination m'avait transporté pour un instant jusque chez moi. Comme on peut être parfois le jouet de ses pensées !

Alors que nous rentrions au château, nous rencontrâmes le père de la jeune fille. C'était un bel homme aux cheveux déjà argentés. Il avait fait préparer les bœufs que nous devions emmener le lendemain matin et était heureux, je crois, de pouvoir parler une langue qui était la sienne. Après avoir signé ma feuille de réquisition, il ajouta, tandis qu'une émotion singulière faisait trembler sa voix :

« Vous appartenez à une armée dans laquelle j'ai servi autrefois. Mais tant de choses ont passé depuis... J'ai revu nos soldats il y a cinq ans. Ils ont passé tout près d'ici avant les batailles d'Eylau et de Friedland, mais ils combattaient sous le drapeau tricolore... »

Puis je l'entendis murmurer, comme pour lui :

« C'est trop tard pour rentrer maintenant... je n'ai plus de patrie... »

Je restai ému devant cette douleur. Ainsi c'était un de ces émigrés comme, tout enfant, j'en avais tant vus traverser notre village pour quitter la France, lors de la Révolution. Les années avaient passé depuis. Beaucoup étaient revenus. D'autres s'étaient créés une nouvelle

existence à l'étranger, et, déracinés, ils restaient là où le sort les avait fixés, comme la feuille chassée puis abandonnée par le vent. Quelle étrange destinée pour cet ex-noble, qui avait cru rester fidèle à son devoir et à son roi en quittant son pays, de retrouver si loin, et pour la seconde fois, l'ancienne armée républicaine, devenue l'armée impériale, en marche pour une campagne que tout faisait prévoir extraordinaire.

Le soir je fus l'hôte de cet homme et de sa fille, tandis que mes soldats avaient le vivre et le couvert dans la vaste cuisine. Il était au courant, bien mieux que nous, des événements qui se préparaient et se montrait soucieux et inquiet. Il me disait son appréhension au sujet de la campagne de Russie qui allait s'ouvrir, le climat excessif de ce pays, sa population clairsemée, pauvre et plongée dans l'ignorance. Il avait vu les soldats russes en 1807 et connaissait bien leur courage fanatique au feu, la solidité de leur infanterie, la mobilité de leur cavalerie.

J'écoutais sans pouvoir répondre. Comme soldat on obéit ; le reste concerne les chefs. Et puis la présence de cette jeune fille, ces yeux fixés sur moi et qui m'en rappelaient d'autres si lointains, hélas ! la douceur de ce foyer, de cette soirée si imprévue, après les fatigues de la longue marche, tout cela me troublait étrangement. A la fin mon hôte, remarquant ma fatigue, me fit conduire dans une chambre petite, mais propre et, tel est le ressort de la jeunesse, que je m'endormis immédiatement d'un sommeil de plomb. Il y avait des mois que je n'avais eu une chambre à moi, un lit, un toit ami,

l'atmosphère de la famille. Cette halte de quelques heures me faisait chaud au cœur.

Le soleil passait depuis longtemps à travers les carreaux lorsque je m'éveillais. Cette nuit m'avait reposé, comme rafraîchi. J'entendais mes hommes, insouciant, rire dans la cour avec les filles qu'ils lutinaient, tout en attachant les bœufs avec des licols. Je pris congé de mes hôtes et ne les ai jamais revus. Sans s'en douter ils m'ont apporté un rayon de joie, le dernier que j'ai eu avant les misères de cette campagne qui nous en réservait tant.

Notre retour et surtout la vue du beau bétail que nous ramenions furent salués avec joie au bivouac. Le pays, sillonné de troupes qui se suivaient sans interruption, pillé par les maraudeurs contre lesquels on n'osait plus sévir parce qu'ils devenaient trop nombreux, était épuisé par les prestations de tout genre. Les paysans préféraient abandonner leurs maisons et fuyaient avec leur bétail dans les bois. Seuls ou à peu près, nos régiments conservaient une discipline de fer. C'est ainsi que trois soldats de notre régiment ayant volé un cheval à un villageois, furent passés par les armes (*). De tels exemples étaient durs, mais ils étaient nécessaires, car les maraudeurs, le désordre, la désertion sont des plaies qui rongent une troupe et anéantissent sa force en peu de temps.

Les ordres se succédaient maintenant sans relâche. Exercer les hommes contre les attaques de cavalerie, vérifier l'armement, l'équipement, les rations de cam-

(*) Hist.

pagne ; huit jours de vivres dans le sac et 80 cartouches. On devinait l'arrivée de l'Empereur à l'impulsion donnée à tout et à tous. En effet, le 18 juin, au matin, les quarante mille hommes du 2^e corps d'armée étaient rassemblés sur les bords de l'Inster. Le maréchal Oudinot nous commandait et le général Merle était à la tête de notre division. Cette fois il ne s'agissait plus d'une simple parade comme celle des Tuileries. On sentait la guerre tout proche et ce n'était pas le souverain seulement qui nous inspectait, mais le chef et un chef dont le génie avait jusqu'ici toujours conduit ses troupes à la victoire. D'ailleurs ce deuxième corps auquel appartenait notre division était superbe et l'Empereur, quoiqu'ayant l'air soucieux, dut être satisfait. Selon son habitude il posait brièvement quelques questions aux officiers et il fallait lui répondre sans hésiter... Votre nom ?... D'où êtes-vous ?... Votre âge ?... Combien d'années de campagne ?... C'est bien... Puis il passait à un autre. Malheur à qui se laissait intimider. Mais nos officiers, habitués comme ils étaient, ne se laissaient pas démonter et répondaient du tac au tac, ce qui nous faisait plaisir.

Le même soir nous partions par Gumbinnen sur Ponien et, quelques jours après, bivouaquions dans la forêt de Nogarski qui nous séparait du fleuve.

Le 24 juin au matin nous étions sous les armes avant le lever du soleil, c'est-à-dire avant trois heures, car sous cette latitude et à cette saison le jour commence à ce moment-là pour durer jusque près de minuit. Le spectacle qui s'offrait à nous au sortir du bois était extraordinaire. Le Nièmen coule ici dans une petite plaine do-

minée partout par la forêt. Trois ponts avaient été jetés sur le fleuve pendant la nuit. Sur un petit mamelon, auprès d'une tente, brillaient les armes et éclataient en taches multicolores les uniformes chamarés d'un nombreux état-major. A quelques pas en avant de ses officiers, l'Empereur, coiffé de son petit chapeau noir, une lunette à la main, regardait les colonnes qui coulaient sans interruption, descendaient vers le fleuve, s'engageaient sur les ponts pour se former au delà en masses compactes. A mesure que les régiments passaient les cris de « Vive l'Empereur ! » retentissaient et ces exclamations se répercutaient comme un grondement continu jusqu'au moment où ce fut notre tour de défilé, vers une heure de l'après-midi. Nous aussi, devant ce spectacle saisissant, nous avons salué le chef dont le génie avait rassemblé ici cette immense armée, sans nous douter, pas plus que d'autres, combien peu d'entre nous repasseraient le même fleuve. Sur l'autre rive les quelques cavaliers que nous avions vus immobiles, assister à ce passage, avaient disparu. C'était les Cosaques et cette campagne de 1812 commençait par une sorte de grandiose manifestation militaire, sous un soleil éclatant, et sans même qu'un coup de feu ait été tiré de part et d'autre.

Les jours suivants se chargèrent de nous donner la mesure des surprises que cette guerre nous réservait. Nous venions de traverser sous un soleil de plomb, une plaine de sable coupée de boqueteaux lorsque, brusquement, un orage épouvantable éclata. Nous avions tellement souffert de la chaleur que nous éprouvions tout

d'abord une sorte de bien-être à sentir la pluie traverser nos uniformes, nous rafraîchissant jusqu'à la peau. Mais les averses ne s'arrêtaient pas et durant quatre jours le déluge se déversa, transformant les mauvais chemins en pistes boueuses, nous obligeant à bivouaquer dans de véritables fondrières.

Les nuits devenant subitement froides, les chevaux, sans litière, nourris de seigle verts qu'on fauchait sur place, mouraient par centaines. Leurs cadavres ballonnés, gisant sur le sol détrempé, répandaient une odeur pestilentielle. Les convois étaient arrêtés. Pas d'autres vivres que les rations de réserve que nous portions sur nous. Les hommes tombaient malades par quantités effrayantes, atteints d'une fièvre que l'on n'arrivait pas à guérir. Au loin nous entendions tonner le canon, mais nous n'apercevions jamais l'ennemi.

Parfois nous rencontrions de pauvres habitations, peuplées de Lithuaniens et composées d'une seule pièce avec au milieu le four servant à faire le pain, les murs en bois à peine équarris, aux joints calfeutrés de mousse, le sol de terre battue. Cette pièce servait indistinctement aux bêtes comme aux gens et il y régnait une telle saleté que, malgré l'humidité, nous préférions encore bivouaquer dehors.

Après ces quatre jours de pluie torrentielle, la chaleur reprit, étouffante. Nous marchions toujours vers le nord, et toujours sans rencontrer l'ennemi. Pourtant on se battait, mais trop loin de nous pour que nous puissions prendre part aux combats tantôt heureux, tantôt désastreux que l'armée livrait dans sa marche. Le 21

juillet, après une courte canonnade, l'horizon s'embrasa d'une immense lueur qui dura toute la nuit. C'étaient les Russes qui avaient mis le feu à leur camp retranché de Drissa et détruisaient en même temps les approvisionnements considérables rassemblés par eux à cet endroit.

Enfin le 2 août nous entrions à Polotzk, où le maréchal Oudinot concentrait son corps d'armée et où nous devions séjourner plus de deux mois.

Tant en malades qu'en éclopés nous avons perdu le tiers de notre effectif.

Nous n'avions pas encore tiré un coup de fusil.

POLOTZK

L'arrivée dans une ville éveille toujours de la curiosité parmi la troupe. L'idée que nous allions nous arrêter ici, peut-être même y séjourner, nous faisait ouvrir les yeux tout grands sur nos nouveaux quartiers. Pour le moment nous longions des ruelles étroites et sales où les colonnes soulevaient des nuages de poussière. Sur la place où se groupaient nos régiments nous constatons les vides creusés dans nos rangs depuis notre départ de Paris et surtout depuis le passage du Nièmen. Mais telle est l'insouciance du soldat qu'il oublie vite les fatigues et que même le souvenir des camarades disparus s'efface, quitte à revenir beaucoup plus tard avec une singulière netteté.

Polotzk était alors une petite localité de 3.000 habitants environ, bâtie tout en bois, sauf les quelques églises et le vaste couvent des Jésuites qui fut de suite converti en hôpital pour les soldats blessés ou malades. La population est lithuanienne, catholique romaine en grande majorité, mais ce qui nous frappa de prime abord, c'est la quantité invraisemblable de Juifs qu'elle contenait. Ils avaient naturellement en mains tout le commerce

local. On les voyait, avec leurs longues papillottes, leurs lévites noires et leurs bonnets crasseux, se terrer dans leurs masures closes d'où ils nous épiaient craintivement à travers les petites fenêtres. Ils se rassurèrent en constatant la discipline des troupes et le besoin inné de lucre est tellement fort chez cette race qu'ils ouvrirent boutique dès qu'ils purent se rendre compte qu'il y avait pour eux quelque profit à vendre cher ce qui nous était indispensable.

Au début, les subsistances faisaient défaut, le ravitaillement d'une pareille armée étant presque impossible dans ce pays pauvre. Nous n'avions même que peu de farine et surtout nous ne disposions pas de fours pour faire cuire le pain. C'était bien là depuis notre entrée en campagne, une de nos plus grandes privations. Le sel manquait aussi totalement. Pour y remédier, nous avons pris l'habitude de saler notre maigre bouillie de farine avec une pincée de poudre. Pourtant le sel existait à Polotzk et je ris encore en me rappelant comment il fut découvert :

Les gens à papillottes connaissaient notre dénuement de cette denrée. En commerçants subtils et retors, ils attendaient seulement que nous y mettions le prix. Ils devaient trouver plus malins qu'eux. En effet la cantinière de notre régiment, car elle nous avait suivis jusqu'ici et j'aurai l'occasion de reparler d'elle, avait été intriguée par les ruses de sauvage dont s'entourait un de ces honnêtes trafiquants pour se faufiler dans certaine remise dissimulée derrière son magasin. Curieuse comme le sont les femmes, elle le suivit un jour tout dou-

ement et pénétra avec lui dans le sanctuaire. Les fameuses cavernes d'Ali Baba, avec toutes leurs richesses, ne contenaient rien de plus précieux !

Le local était plein jusqu'au toit de sacs de sel ! Le digne fils d'Abraham, surpris et consterné, levait au ciel des yeux, implorant le secours du Dieu d'Israël, poussait des soupirs à fendre l'âme, maudissant dans son cœur la curiosité féminine en général et celle de notre cantinière en particulier, qui le frustrait ainsi d'un honnête bénéfice longuement caressé. Mais ses lamentations ne servirent à rien. Il lui fallut mettre son sel à la disposition de l'intendance pour la plus grande joie des soldats.

Ce que c'est pourtant que les femmes ! Là où nos recherches, nos réquisitions, les ordres mêmes de nos généraux étaient restés sans effet, il avait suffi de la sagacité souriante et tranquille d'une brave jeunesse pour nous procurer une denrée de première nécessité dont l'absence s'était fait cruellement sentir.

Peu à peu, en réparant et utilisant les moulins et les fours établis sur la Polata, on put cuire un peu de pain, mais toujours en quantité à peine suffisante.

Le 6 août arriva le corps du général Gouvion Saint-Cyr, composé en majeure partie de Bavarois. Je les vis défiler. Les pauvres gens étaient dans un état pitoyable. Habités chez eux à la vie paisible de leurs petites garnisons, à un ravitaillement régulier, à leur bonne bière, ils avaient été terriblement éprouvés par les longues marches, sous la chaleur torride, dans une contrée déjà ravagée. Se nourrissant surtout de viande, tourmentés

par la soif, ils se jetaient sur l'eau, souvent malsaine, et avaient contracté ainsi une dysenterie mortelle qui les fauchait par centaines. Partis au nombre de trente mille il restait à peine la moitié de ce beau corps d'armée et encore, parmi les hommes présents, bien peu étaient-ils capables de rendre le moindre service. Faible renfort en face d'un ennemi qui devenait sans cesse plus nombreux et plus entreprenant.

Polotzk est située sur la rive droite de la Dwina, dans l'angle que forme cette rivière avec son confluent la Polota. La ville même occupe l'angle formé par ces deux rivières qui lui servent sur deux côtés de défenses naturelles, la Dwina au sud, à cause de sa largeur, la Polota, à l'ouest, parce qu'elle coule dans un ravin assez encaissé et profond. Cette position était naturellement importante pour nous puisqu'elle protégeait le flanc gauche de la Grande Armée s'avancant plus au sud sur Smolensk et Moscou. Elle avait une valeur égale pour les Russes qui auraient pu de là menacer la Grande Armée et la couper de sa base. Voilà pourquoi les deux adversaires se disputèrent la ville avec tant d'acharnement.

Pour le moment c'est nous qui l'occupions. Witgenstein et ses Russes étaient plus au nord vers Sebej, sur la route de Saint-Petersburg, dans un terrain coupé de petites rivières, de lacs, de forêts où nous les laissions bien tranquilles. Nos troupes formaient autour de la ville un vaste demi-cercle dont les deux ailes s'appuyaient à la Dwina. Le centre, dont faisait partie notre division, était posté sur les hauteurs aux abords de la forêt de Ganzelowo qui domine la vallée un peu comme

la forêt de Sauvabelin domine Lausanne. Les premiers jours d'août furent employés à édifier de solides retranchements de campagne fermant le triangle ouvert entre la Dwina et la Polota, puis, comme le maréchal Oudinot prévoyait une occupation d'une assez longue durée, on nous ordonna la construction de baraques pour abriter les troupes trop nombreuses pour cantonner dans la ville.

Quelle aubaine que ce relâche ! Voilà qui nous changea des éternelles marches de ces derniers mois. Nous avions posé le sac et le fusil pour prendre la hache et le marteau. Le marteau, cela me connaît ! Avec quelle ardeur je l'ai repris en mains. Il me semble, en fermant les yeux, que je revois encore toutes ces figures des camarades d'alors, si jeunes, si alertes et dont la joyeuse activité allait créer, pour quelques semaines tout au moins, comme une diversion à nos misères avant de disparaître pour jamais dans la tourmente.

Mayor, un des soldats de mon escouade, avait été quelque peu charpentier chez lui, à Cully, avant de s'engager. Entre nous deux on a vite établi le plan de notre future « maison ». Domenjoz, de Pully, son inséparable, le suit comme son ombre et lui obéit au doigt et à l'œil. Mais le plus malin de tous, le plus judicieux dans ses conseils, si ce n'est le plus zélé dans leur exécution qu'il laisse volontiers à d'autres, c'est Rochat, dit « Rochat-Pipe », à cause de son éternel brûle-gueule, en action du matin au soir, au moins tant qu'il y a du tabac, et il trouve toujours moyen d'en trouver alors que partout ailleurs on en manque depuis longtemps. Rochat a été quelque peu charbonnier dans le Risoux ; je le soup-

comme d'avoir même pratiqué assez souvent la contrebande par dessus le Mont d'Or, portant des charges invraisemblables d'articles de provenance anglaise de l'autre côté du Jura, à Jougne, aux Hôpitaux, tandis que les gabelous montaient la garde ailleurs. Il a gagné à ces divers métiers un flair extraordinaire pour trouver à coup sûr ce qui justement fait défaut. Pour l'astuce il en remontrait même aux Juifs de Polotzk. Aussi ceux-ci ont-ils fini par le prendre en singulière estime, comme digne d'être des leurs. Avec sa figure bonasse, ses petits yeux qui brillaient toujours, il obtenait d'eux tout ce qu'il voulait alors que tant d'autres rentraient bredouilles. Avec cela excellent soldat et surtout tireur hors ligne.

Nous avions encore dans l'escouade deux Bernois placides et lents, mais forts comme des bœufs et que Rochat s'entendait à faire travailler ferme trouvant comme un malin plaisir aux corvées imposées à ces combourgeois de nos anciens maîtres. La construction de cette baraque était d'ailleurs pour tous un événement et chacun rivalisait de zèle et d'ingéniosité pour la rendre non seulement pratique mais encore accueillante et confortable. Sans avoir l'air d'y toucher, ce malin de Rochat avait su trouver l'emplacement le meilleur, un peu sur la pente, de manière à avoir un écoulement assuré en cas d'averse, laissant à d'autres des terrains plus faciles à travailler, mais qui restèrent toujours humides. La question de l'emplacement résolue, il s'agissait d'aller au bois pour construire. Pas un comme Rochat pour choisir les arbres, pour désigner aux Bernois, entre deux bouffées de

pipe, avec des ja... ja... so... ceux qu'ils devaient abattre à grands coups de hache, pour leur faire transporter ensuite les gros troncs tandis qu'il suivait modestement par derrière, portant les ramures légères qui le tenaient bien à l'ombre ! En rentrant au camp avec sa charge qui ne lui pesait guère, ses yeux se plissaient de contentement du bon travail accompli ainsi par les autres et surtout sans fatigue pour lui.

Aussi, grâce à la collaboration de tous, la construction avançait-elle rapidement. Une fois les troncs mis en place, j'enfonçais avec une sorte d'ivresse joyeuse les grands clous qui devaient les assembler, tant j'étais heureux de retrouver, pour un instant, la besogne qu'il me semblait avoir quittée depuis si longtemps. Devant la baraque, sous l'avant-toit formant auvent, nous avions établi un banc où nous nous installions après la manœuvre. Nous avons passé là de longues heures les moins tristes de notre séjour en Russie.

Adossés à la cloison de gros troncs, nous regardions descendre lentement le crépuscule, tout en causant du pays. A nos pieds nous avions le ravin encaissé de la Polota, noyé dans l'ombre bleue, les maisons de bois de la petite ville avec, au centre, le gros carré blanc du couvent des Jésuites. Plus loin la Dwina, large et profonde, semblait au cours de ces interminables soirées du nord qui duraient jusqu'à près de minuit, rouler comme des flots de sang. Au fond moutonnait jusqu'à l'infini l'immense plaine mélancolique coupée de forêts sombres et de boqueteaux épars.

Rochat, habitué aux calmes horizons de sa haute Vallée, trouvait le pays vu ainsi, assez à son goût et ne manquait pas de dire :

« Voilà le service comme je le comprends... Une jolie maison pas chère... des amis... une bonne pipe et pas de soucis... »

Mayor et Domenjoz approuvaient, mais trouvaient pourtant que la Russie manquait de vignoble. Ils évoquaient avec un respectueux attendrissement les caves profondes et fraîches de Lavaux où il fait si bon prendre un verre après la rude journée de labeur. Ici, l'eau même était tiède. Aussi la coupait-on d'un peu de vodka qui est l'eau-de-vie de là-bas lorsqu'on pouvait s'en procurer chez les Juifs en la payant, il est vrai, à un prix exorbitant.

Quant à nos deux Bernois, de bons camarades que nous aimions bien, malgré la différence de langues, il leur arrivait souvent d'entonner, le soir, une de leurs chansons. Leurs voix claires montaient dans le crépuscule, auxquelles parfois d'autres se joignaient, venant des baraques voisines.

Moi, devant cette vue qui n'était pas sans beauté malgré sa mélancolie et surtout en entendant ces chants un peu tristes comme le sont volontiers les mélodies de nos Confédérés Suisses allemands, je songeais à mon vallon, à la distance qui m'en séparait, aux chères absentes. Je sentais alors le désespoir m'envahir, mais la jeunesse a un ressort incroyable. Je me disais qu'après tout, puisqu'on était venu jusqu'ici, on saurait bien trouver le chemin du retour.

Rochat, je l'ai dit, était braconnier dans l'âme. Je crois, ma parole, qu'il flairait le gibier tout comme un chien, et s'était dit que probablement en Russie, comme dans le Jura, les forêts sont faites pour les lièvres. Aussi souvent, malgré les cosaques qui infestaient le pays, disparaissait-il brusquement et ne rentrait-il que le soir. Il avait son idée et ne s'en ouvrait à personne. Quant à moi je fermais un œil et l'annonçais présent à l'appel sans trop de scrupule. — Un soir qu'il revenait après une longue absence, sa bonne figure riait à travers les bouffées de sa pipe. Il marchait sans se presser, son fusil en bandoulière, mais lorsqu'il fut tout près, je vis que les basques de son habit rouge étaient gonflées d'une façon insolite :

« Caporal », me dit-il, « regardez-moi ça ».

En même temps il posait devant moi un lièvre magnifique. Ce soir-là, il y eut grande joie dans notre hutte et cette chasse fournit une variation appréciable à l'éternelle viande de bœuf maigre ou de mouton qui était notre ordinaire, quand nous en avions. Les deux Bernois n'en revenaient pas. Leurs « Herrgott » ponctués de claques retentissantes et d'éclats de rire remplissaient la baraque, tandis qu'en cuisiniers pleins de zèle, ils s'affairaient autour du feu sous l'œil expert de Rochat. Le soir, bien des camarades du camp, moins bien partagés que nous, vinrent avec envie et les joues creuses, humer le fumet qui s'échappait de notre marmite, mais voilà il n'y avait qu'un Rochat et c'est nous qui l'avions. Nous avons trouvé ce jour-là, à l'escouade, que la vie avait du bon.

Mais nous étions en guerre et les Russes se chargeaient de nous le rappeler.

Le 6 août déjà, avant même que nos constructions fussent commencées, il y avait eu une alerte suivie d'une escarmouche à la suite de laquelle deux de nos officiers, Dortu de Nyon et Thomann avaient été faits prisonniers.

Dix jours après, nouvelle affaire, autrement plus sérieuse cette fois. Le maréchal Oudinot, toujours présent au feu et qui ne ménageait pas sa personne dans le danger, y avait été grièvement blessé et avait dû être évacué sur Vilna. Il ne put reprendre son commandement que deux mois plus tard.

Le général Saint-Cyr prit sa place à la tête de l'armée. Il sentait bien qu'il fallait se donner de l'air. Il n'était pas fâché non plus d'administrer une bonne volée à Witgenstein et à ses Russes qui devenaient toujours plus insolents. Aussi le 18, au matin, le général fait-il filer ses trains et sa cavalerie sur la route d'Oula et de Witebsk, comme si l'armée entière battait en retraite.

Ce jour-là il faisait une chaleur étouffante. Les troupes et les charrois soulevaient des nuages de poussière qui les rendaient visibles de loin. En même temps il avait ordonné une concentration autour de Polotzk, dissimulant toute son infanterie dans le ravin de la Polota, attirant ainsi les Russes pour se jeter sur eux au moment propice. Nous étions sur les remparts avec le 1^{er} régiment, si bien que de là nous pouvions voir toute l'action. Nous apercevions les colonnes russes sortir des bois, se déployer ensuite pour fondre sur un ennemi apparemment en pleine retraite. Mais à ce moment même, notre

artillerie subitement démasquée, les couvre de mitraille, tandis que notre infanterie sortant à l'improviste de son abri, baïonnette en avant, refoulait au pas de charge les Russes surpris et décontenancés par cette manœuvre imprévue.

Le soir venait. La bataille s'éloignait peu à peu vers le nord. Nous savions seulement que les Bava-rois, conduits par leur vieux général Deroy, qui fut tué ce jour-là, avaient repoussé les Russes jusque dans les bois, que la clef de la position, le château de Prismenitza, était entre nos mains, que la victoire était à nous. Notre seul regret était de n'y avoir eu aucune part. Mais nous ne perdions rien pour attendre.

J'avais été envoyé avec un petit détachement un peu en avant dans cette sorte de terrain vague qui s'étendait au delà des remparts. Nous devions observer de là ce qui se passait de ce côté lorsque tout à coup un tumulte épouvantable se fit entendre à quelques centaines de pas. Au même instant un nuage de poussière s'élevait et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, des soldats débandés et saisis de panique roulent vers nous, jetant les armes pour courir plus vite. Au-dessus d'eux on voyait étinceler les sabres des dragons russes qui frappaient dans la masse des fuyards. Des hommes tombaient et restaient étendus sur le sol. C'était une mêlée affreuse. Nous n'osions pas tirer de peur d'atteindre quelqu'un des nôtres. Cependant l'officier qui nous commandait, un vieux qui en avait vu d'autres, ne perdit pas la tête. Il nous avait groupés autour de lui, front contre l'ennemi, comme à la manœuvre. Malheureuse-

ment il fut atteint d'une balle juste comme il commandait le feu. Nous restions seuls. Mais telle est la force de l'exemple que l'énergie de cet homme avait suffi pour nous montrer notre devoir. J'étais en serre-file à l'extrémité de notre ligne et voyais arriver les dragons comme une trombe. Un d'entre eux, un peu en avant, pointait droit sur moi. Mon fusil était heureusement chargé. Quand il fut à vingt pas, je lâchai mon coup, comme autrefois sur le loup, lors de la battue. Cheval et cavalier s'écroulèrent devant notre ligne. A mes côtés les hommes tiraient maintenant. Dans le tas, chaque coup portait. Jusqu'ici jamais encore je n'avais assisté de près à une bataille. Je faisais en quelque sorte mon apprentissage, mais l'instinct de la conservation est tel chez l'homme que tout naturellement j'avais croisé la baïonnette et que je frappai, parant les coups de sabre et défendant ma peau avec une ardeur extraordinaire. A côté de moi, les deux Bernois, solides comme des rocs, ne reculaient pas d'une semelle. Rochat ne faisait qu'ajuster et tirer les fusils que Mayor et Domenjoz chargeaient derrière lui, si bien que les chevaux abattus formaient, en s'amoncelant, comme une sorte de rempart devant nous. Grâce à notre contenance, les fuyards avaient fini par s'arrêter. Ils s'étaient ressaisis, se sentant soutenus, et ouvraient le feu à leur tour. Néanmoins, je ne sais trop comment tout cela aurait fini lorsque, dans le bruit du combat, nous entendîmes derrière nous, les tambours de notre régiment battre la charge et que, comme dans un éclair, nous vîmes le régiment de Doumerc qui chargeait. Ce ne fut pas long et

maintenant, c'était aux Russes de fuir, avec les grandes lattes de nos cuirassiers dans le dos. En quelques instants, le champ de bataille était nettoyé d'ennemis. J'avais reçu le baptême du feu et je ne m'en étais pas trop mal tiré. De mon escouade, seul Domenjoz avait reçu une estafilade qui lui avait fendu le shako en lui entamant quelque peu le cuir chevelu, mais on a la tête dure à Pully et malgré le sang qui coulait, la blessure n'était pas grave. Après quelques jours d'hôpital, il put rentrer à notre baraque, tout heureux de se retrouver avec les camarades.

Ce qui nous fut sensible, c'est que le lendemain, notre capitaine, qui nous avait bien cru perdus un moment, nous dit la satisfaction que lui avait causé notre conduite. Quelques jours après, je recevais mes galons de sergent et vous pensez avec quel plaisir je les fis coudre par notre jolie cantinière, tandis que mes camarades buvaient une tournée de vodka à ma santé.

Nous avons su plus tard la cause de cette échauffourée. L'armée russe, battue ce jour-là, reculait partout, mais Witgenstein, depuis la hauteur où il était posté, s'était aperçu d'un vide à la droite de notre ligne. Il avait ordonné alors cette charge qui avait failli si mal tourner pour nous. Au cours de la mêlée, le général Saint-Cyr, blessé lui-même au début de l'action et qui, dès lors, suivait les opérations en voiture, avait été renversé et foulé aux pieds. Heureusement cette ruée était venue se briser sur les baïonnettes de nos régiments et les cuirassiers avaient fait le reste. C'est tout ce que j'ai vu de la bataille du 18 août, mais c'était suf-

fisant pour nous faire comprendre que la guerre n'est pas une plaisanterie, qu'il faut toujours rester maître de soi et être constamment prêt à tout.

Cette journée, quoique n'ayant pas donné tous les résultats qu'on attendait, ramena pour longtemps les Russes dans leurs anciennes positions et surtout nous procura deux mois de repos. Nous pouvions dès lors nous installer, nous refaire et, pour ce travail de rétablissement, le général Saint-Cyr, auquel cette victoire avait valu le bâton de maréchal, était passé maître. Dès le lendemain, malgré sa blessure, il prit en mains cette organisation. Les réquisitions se firent plus régulièrement. La maraude cessa peu à peu, les distributions eurent lieu. Les paysans des environs, rassurés par la discipline de fer que faisait régner le Maréchal, rentrèrent dans leurs villages et se hasardèrent même à venir en ville offrir leurs denrées. Aussi, sauf la chaleur suffocante et le manque d'eau saine, le séjour avait-il fini par devenir peu à peu supportable. Chaque jour un bataillon montait en première ligne et relevait les postes placés au loin. C'était une diversion, quoique le service ne fût pas sans danger. Les sentinelles russes étaient tout près des nôtres, ce qui provoquait de fréquentes escarmouches. De petits détachements étaient parfois envoyés fort loin en arrière à la recherche du bétail et du blé. Quand c'était notre tour, il était bien rare que mes hommes rentrassent les mains vides. Un jour même, Rochat ramena, ficelés sur son sac, deux petits cochons de lait dont les grognements aigus nous réjouissaient et provoquaient des rires sans fin. L'un fut

porté au colonel Castella, dont le cuisinier avait la réputation d'être un maître-queux ; l'autre fut, ma foi, rôti à la broche pour l'escouade.

C'est au mois de septembre que je reçus la dernière lettre de ma fiancée. Mon aïeule, qui déclinait depuis longtemps, s'était éteinte doucement et ma pauvre Alice m'écrivait de revenir bientôt, qu'elle était seule maintenant à penser à moi. Retourner ? Hélas ! comment l'aurais-je pu ? Nous étions si loin, perdus dans ce pays immense, à des centaines de lieues de chez nous. C'est à peine si quelques nouvelles filtraient jusqu'à nous. L'Empereur avait poursuivi sa marche. Il était entré à Moscou après une terrible bataille. On disait même que la ville avait été brûlée, puis plus rien qu'un silence lourd de menace. Depuis bientôt deux mois nous étions là loin de tout et de tous, passant nos journées aux remparts que nous rendions toujours plus redoutables, allant aux réquisitions ou aux avant-postes.

On eût pu croire la campagne terminée. Le réveil ne devait pas tarder. Il allait être terrible.

LA BATAILLE DU 17 OCTOBRE

L'automne était venu, un automne aux nuits froides et humides succédant brusquement aux chaleurs torrides de l'été. Les brumes montaient de la plaine, masquant la Dwina et la ville, si bien que, le matin, on ne voyait souvent pas à cinquante pas devant soi. Dès le commencement d'octobre, nos reconnaissances avaient signalé une activité extraordinaire chez l'ennemi. Des renforts lui parvenaient continuellement. Le bruit avait couru que la Grande Armée était en retraite. Des Cosaques, montés sur leurs petits chevaux, surgissaient à l'improviste, la lance en arrêt, souvent tout près de nos camps. Tout cela nous inquiétait. Il fallait redoubler de vigilance. Le 16, déjà, un de nos petits postes avancés avait été brusquement attaqué près de Rostna. Il s'était réfugié dans le cimetière et avait résisté là aux plus furieux assauts, puis, les munitions étant épuisées, il s'était fait jour à la baïonnette, ramenant avec lui ses blessés et le corps de son chef, le capitaine Gilly, du 1^{er} régiment.

Le lendemain 17, nous quitions nos baraques de Ganzelowo. Nous ne nous doutions guère que nous ne

les reverrions jamais, mais, aujourd'hui encore, le souvenir des quelques moments heureux passés là-haut avec les camarades disparus, les longues causeries, le soir avec la Dwina paresseuse, rougeoyant à nos pieds, me reste comme un bref rayon de soleil au milieu des jours sombres de cette campagne. On sentait la bataille imminente et, à vrai dire, nous n'en étions pas fâchés. Des recrues arrivées des dépôts avaient comblé en partie les vides de nos effectifs et nos régiments, bien reposés par ces deux mois de tranquillité relative et animés du meilleur esprit, avaient bonne allure.

Tandis que près des remparts nous attendions, l'arme au pied, dans le léger brouillard du matin, je vis passer le bataillon valaisan appartenant à la division Verdier, qui se rendait à son poste de combat et la fière attitude de cette troupe me fit plaisir. Ce même bataillon devait, quelques heures plus tard, se signaler par sa bravoure en défendant la redoute de la Tuilerie, prise et reprise sept fois de suite. Mais à l'aube de cette journée du 18, nous ne pouvions encore prévoir ce qui allait se passer. Chacun se préparait à faire son devoir, à faire honneur à son drapeau. Nous formions, ainsi que le 1^{er} régiment suisse et le 3^e croate, excellente troupe avec laquelle nous avons fait toute la campagne, une brigade commandée par le général Candras sous les ordres du général de division Merle.

Vers 6 heures déjà une violente canonnade annonça le début de la bataille. Les Russes attaquaient avec fureur au nord et à l'est, mais ils étaient reçus avec une égale fermeté. On entendait crépiter la fusillade et l'in-

tensité même des charges nous faisait comprendre l'importance des combats livrés pour nous acculer à la retraite et nous précipiter dans la Dwina.

De notre côté la matinée fut au contraire d'un calme absolu. Nos chefs avaient mis pied à terre et de leurs lunettes braquées fouillaient le terrain en face. Les soldats se demandaient pourquoi on les laissait dans une inaction qui nous paraissait être un manque de confiance, presque une honte. Nous avions pris position en avant des retranchements élevés ici au cours de l'été. Parfois un boulet égaré ronflait au-dessus de nos têtes ou faisait jaillir la terre devant les palissades. Cette attente nous énervait. Tout à coup, vers trois heures, nos vedettes se replient en courant. Une colonne russe débouchait des bois en face de nous. D'autres troupes s'avançaient en longeant la Dwina. En même temps l'artillerie, soudain démasquée, ouvre le feu et nous couvre de projectiles. Je me souviens qu'un des premiers boulets atteignit en plein poitrail le cheval du capitaine-adjutant Bégos et tua également la monture d'un autre officier. C'était à notre tour d'entrer en danse maintenant. Il paraît que l'ordre avait été donné de laisser les Russes avancer de ce côté-là jusqu'à nos retranchements où ils eussent été facilement contenus, mais une sorte d'excitation irraisonnée, due à la longue attente, au fait aussi que nous brûlions de nous mesurer avec l'ennemi, nous porta presque instinctivement en avant. Nos régiments se déploient et bientôt le feu devient intense sur notre front. En vain des ordres nous parvenaient-ils de reculer, nous étions comme enragés.

D'ailleurs le combat avait pris un tel développement qu'il eût été bien difficile de le rompre sans danger.

Grâce à la disposition du terrain, nous souffrions moins en première ligne que nos réserves massées en arrière. Etendus sur le sol, bien dissimulés dans les broussailles, nous dirigions un feu continu sur les tireurs russes en face de nous. Rochat et les deux Bernois tiraient lentement, comme à la cible, et jusqu'à la fin de l'après-midi notre détachement ne perdit pas un homme. Mais à ce moment le feu des Russes redoubla. Les balles bourdonnaient au-dessus de nous ou frappaient la terre avec un bruit net. J'étais en ligne, faisant le coup de feu avec les autres. A côté de moi j'avais Domenjoz, indemne lui aussi. Mais au moment où il se soulevait un peu pour charger, je le vis tomber en avant puis rester immobile. Une balle venait de lui traverser la tête. Au même instant la charge battait. Il fallait suivre, laisser là notre camarade avec bien d'autres, hélas ! pour foncer sur les Russes qui reculaient en désordre, car, chose étonnante que j'ai bien souvent observée depuis, ils ne supportaient pas le combat à l'arme blanche et battaient en retraite avant que nous les ayons rejoints. Au bout de quelques centaines de pas, il fallut s'arrêter. C'est alors que je vis tomber, percé de balles, le porte-drapeau de notre régiment, le capitaine Müller, un officier de taille athlétique qui avait conduit cette attaque avec une folle bravoure. Sans hésitation, le capitaine-adjutant Bégos, rampant sous les balles, alla chercher l'aigle qu'il remit au lieutenant Monney. Au même instant la plaine se couvrait

de cavalerie. C'est à peine si nous avons eu le temps de former le carré que la charge était sur nous. C'était une autre affaire que le 16 août ! Le sol tremblait sous les pieds des chevaux au-dessus desquels les sabres brillaient dans un nuage de poussière. Nous sentions bien qu'à la moindre défaillance nous étions perdus ; aussi nous tenions-nous coude à coude, les deux premiers rangs à genoux, la baïonnette croisée, tandis que les deux autres se dépêchaient de charger leurs armes. Nous avions si souvent exécuté cette manœuvre au cours de notre marche en Allemagne qu'elle nous semblait toute naturelle. Et puis derrière nous, nous entendions le vieux colonel Raguetly, du 1^{er} régiment, nous dire de sa voix calme : Soldats, à vos rangs... ne cédez pas... Soldats, tenez ferme... Cela donnait du courage à nos conscrits qui venaient de nous arriver des dépôts et qui voyaient aujourd'hui le feu pour la première fois. Les dragons russes n'étaient plus qu'à cinquante pas, leurs « hourras » nous assourdissaient, mais à ce moment le tambour retentit et une épouvantable décharge part de nos rangs. Dans la fumée on voyait tourbillonner les cavaliers qui cherchaient le point faible de notre front, enlevant leurs chevaux par dessus les baïonnettes pour essayer de faire brèche. Mais le carré tenait bon, les salves se succédaient, amoncelant devant nos rangs les cadavres de chevaux. La charge se brisait devant notre résistance et bientôt les Russes, tournant bride, se hâtèrent de fuir. Nous profitons de cet instant de répit pour nous replier, mais lentement, toujours face à l'ennemi. Ce qui nous bouleversait, c'était de laisser nos

blessés en arrière. Beaucoup de ces pauvres gens se soulevaient en nous voyant passer et essayaient de nous suivre, appuyés sur leurs fusils. Mais les Russes arrivaient de nouveau. Il fallait faire front, recommencer la manœuvre pour nous replier ensuite dès que l'ennemi était contenu. C'est ainsi que, toujours serrés de près, ne cédant le terrain que pas à pas pour ainsi dire, nous étions arrivés à notre point de départ au pied même des remparts. Mais alors le caractère de la lutte change. Le 3^e régiment, placé au début de la journée à l'extrême droite de l'armée, venait d'arriver après une marche forcée. Il avait traversé la ville, ralliant en passant le 4^e sous le commandement du colonel d'Af-fry, les deux régiments couronnent maintenant les bastions au moment même où, épuisés par la lutte et nos effectifs diminués de plus de la moitié, nous étions à bout de forces. Du haut des remparts les feux de peloton se succèdent sans interruption, criblant les Russes par dessus nos têtes. Des batteries françaises, placées sur la rive gauche de la Dwina, qui n'avaient pu jusqu'alors ouvrir le feu, de crainte de nous atteindre, les couvrent de mitraille et les arrêtent net. Le soir était venu durant cette affreuse mêlée et, à travers la fumée qui formait sous les détonations comme une ardente brume, on voyait refluer les masses d'infanterie dans lesquelles les boulets faisaient de sanglantes trouées. Grâce à la fermeté de nos régiments, l'ennemi bien supérieur en nombre avait été contenu et repoussé. Chacun avait fait son devoir. Ce qui nous attristait c'étaient nos blessés, restés là-bas sans secours et dont on

entendait les appels déchirants maintenant que les bruits de la bataille avaient cessé. Aussi, dans la nuit, des volontaires s'offrirent-ils pour les ramener. Je partis avec eux. Je savais la place où Domenjoz était tombé et le retrouvai facilement. Il était déjà froid. Tout près de lui, comme si la mort avait voulu réunir encore les deux camarades inséparables dans la vie, je retrouvai Mayor, tué à coups de sabre lors de la charge. Autour de nous ce n'était qu'un amoncellement de cadavres de chevaux et d'hommes. On entendait le râle des mourants, le gémissement des blessés qu'on se hâtait de relever pour les emporter, laissant là nos morts.

Comme nous rentrions, une lune toute rouge émergeait au-dessus des brouillards d'automne qui noyaient les bords de la rivière. Une rumeur immense faite du bruit de colonnes en marche, du piétinement des chevaux, du roulement de l'artillerie, remplissait la vallée.

Le maréchal Saint-Cyr venait de donner l'ordre d'évacuer Polotzk.

L'INCENDIE DE POLOTZK

Cette nuit du 18 au 19 octobre m'est restée, entre tant d'autres, comme un souvenir d'horrible cauchemar. Nous venions de nous battre le 17 contre les Russes de Witgenstein, bien plus nombreux que nous. Le 18 nous avions contenu l'ennemi assez pour arrêter et briser son élan. Connaissant les bords de la rivière que j'avais parcourus si souvent, j'avais ramené ma petite escouade, bien diminuée hélas ! Outre Mayor et Domenjoz restés là-bas, les deux Bernois, excellents soldats mais maraudeurs enragés, s'étaient dirigés pendant la retraite vers les maisons au delà du ravin, espérant y trouver quelques vivres et n'avaient pas rejoint. Je ne les ai jamais revus.

Vers le pont de la Dwina, c'était un roulement sourd et continu qui ne s'arrêtait pas. On allait profiter de la nuit pour évacuer la ville à la faveur des ténèbres et ordre avait été donné de commencer par le train de l'armée, par les petits blessés et les convalescents capables de marcher.

Comme j'avais rejoint le régiment massé à la tête même du pont, j'assistai de là à ce défilé. On eût dit

une armée d'estropiés et de mendiants. Quelques-uns de ces pauvres bougres haletaient déjà, épuisés par la courte marche du couvent qui leur avait servi d'hôpital, jusqu'à la rivière. D'autres, courbés comme de petits vieux et appuyés sur des bâtons, défilaient sans lever la tête, marchant comme des somnambules, s'arrêtant aux remous de la cohue, n'ayant plus d'armes, rien qui rappelle le soldat, pas même l'uniforme, couverts plus qu'habillés des plus invraisemblables défroques. J'avais le cœur serré à la vue de toute cette misère. Tout au plus éprouvais-je cette consolation, si c'en est une, de ne voir que peu de Suisses parmi la foule. Je les eusse reconnus à leurs habits rouges. Nous avions perdu beaucoup d'hommes par le feu dans nos régiments, mais plus robustes, plus sobres peut-être que les Bava-rois, nous avions eu infiniment moins de malades. Sur-tout nous avions été moins atteints qu'eux par la dysenterie qui, au début, avait fait tant de ravages dans leurs rangs et avait transformé Polotzk en un véritable charnier. Le cortège défilait dans la nuit et le piétinement continu de la multitude qui s'écoulait sans arrêt, finissait par nous assoupir. Plusieurs soldats, exténués de ces deux journées de bataille durant lesquelles nous n'avions pas eu un instant de repos, s'étaient étendus sur le sol et dormaient déjà profondément.

Tout à coup, la scène si tragique déjà dans la pénombre, s'illumina d'une grande lueur. Un ordre exécuté prématurément, venait de mettre le feu au camp de Ganzelowo et nos jolies huttes, construites avec tant de soin et où nous avions passé, insouciant de l'avenir,

les plus heureux moments de cette triste campagne, brûlaient maintenant dans la nuit. On voyait les flammes immenses incendier l'horizon et ce feu qui se reflétait en taches rouges dans les eaux de la rivière, éclairait maintenant le défilé de la multitude passant inlassablement devant nous.

Mais cet incendie intempestif avait malheureusement aussi donné l'éveil à l'ennemi. Au crépitement des flammes répondent des coups de fusils isolés, puis des feux de salve. Bientôt la voix du canon se fait entendre et les boulets éclaboussent l'eau autour du pont soulevant comme d'énormes jets de sang. Les pauvres diables qui défilaient, frissonnaient de peur, pressent alors le pas, rassemblant leurs dernières forces pour fuir plus vite cet enfer. Je les voyais tourner la tête du côté de la ville, tout en poussant dans leur détresse ceux qui les précédaient, dans leur hâte de sauver le peu de vie qui leur restait.

Mais je n'eus pas le temps de m'attarder à ce spectacle. L'ordre venait de nous parvenir d'occuper les remparts de la ville, face à l'ennemi et de tenir jusqu'à ce que l'armée tout entière se soit retirée au sud de la Dwina. Les remparts ! Heureusement que nous les connaissions à fond, les ayant construits presque entièrement de nos mains. Que de fois y étions nous venus jouer des parties de bouchon ou simplement flâner, assistant de là-haut à ces interminables couchers de soleil sur la rivière. L'incendie du camp nous guidait à travers les ruelles et, en bien peu de temps, nous étions à nos postes sur les bastions.

Derrière nous la rumeur continuait. Après les blessés et le train d'armée on entendait maintenant rouler les lourdes pièces d'artillerie. Les chevaux se cabraient parfois, hennissant de frayeur devant les flammes puis leur voix se taisait, se fondant dans l'énorme bruit qui remplissait la nuit.

La fusillade augmentait au-dessus de nous. L'incendie du camp avait au moins ralenti quelque peu l'infanterie ennemie qui grouillait dans les bois au-dessus de Ganzelowo mais maintenant que les baraques s'écroulaient en brasiers rougeoyants, les Russes, s'infiltraient de partout, se rendaient mieux compte de ce qui se passait. Disposant d'un nombre de soldats triple de notre effectif, avec des réserves qui comblaient à mesure les vides creusés dans leurs rangs par notre feu, ils se ruaient avec de sauvages clameurs contre les palissades de bois protégeant les bastions, se flattant de prendre facilement une ville abandonnée par ses défenseurs pour anéantir ensuite la petite armée française en pleine retraite.

Tout cela même le plus petit soldat d'entre nous le sentait et cette idée nous enrageait.

Mais nous nous contenions. Cachés derrière le parapet comme à l'affût, nous restions immobiles. L'ordre était d'attendre que l'ennemi fût tout près et de ne tirer qu'à coup sûr. Les hourras se rapprochaient toujours. On distinguait maintenant des groupes dévalant la pente et les hautes coiffures des grenadiers russes oscillaient, se découpant comme des tiaras noires sur la lueur du camp qui achevait de brûler. De notre côté tout était

tranquille. On eût dit que ces bastions, couronnés de soldats, étaient morts.

Les Russes étaient arrivés près du fossé, où nos tambours étaient si souvent venus s'exercer sous l'œil paternel du gros tambour-major, mort à Vilna quelques semaines plus tard. Arrêté là par la barricade bordant le fossé, on les entendait parler leur jargon barbare. D'autres les escaladaient tendant ensuite la main en arrière pour aider leurs camarades. Derrière eux la foule se massait toujours plus dense. C'est à ce moment que retentit de notre côté le signal et une décharge terrible éclata couronnant les bastions comme d'une ligne de feu, tant le pétilllement des fusils était continu.

Je tirais comme les autres et cette odeur de poudre me grisait. L'effet de notre feu, exécuté pour ainsi dire à bout portant, était épouvantable. Au pied des palissades on entendait les cris des Russes que les officiers, l'épée haute, poussaient en avant et qui tombaient par grappes. Les premiers ne pouvaient reculer, pressés par les autres qui arrivaient toujours, sortant en masses profondes des bois. Nous aurions pu rester encore longtemps à les fusiller, mais maintenant la canonnade était redevenue terrible. Les boulets ronflaient par-dessus nos têtes. Les Russes faisaient pleuvoir les bombes et bientôt des incendies éclatèrent ça et là dans la ville construite presque entièrement en bois.

La lueur de notre camp qui achève de brûler là-haut est remplacée alors par celle des maisons qui flambent, formant un immense brasier dont les flammèches viennent jusqu'à nous. Pourtant il faut tenir encore, mal-

gré le feu de l'ennemi, malgré l'incendie, pour donner aux dernières troupes le temps d'évacuer Polotzk.

Vers trois heures du matin cependant, l'ordre nous parvient de battre en retraite à notre tour. Nous nous glissons à travers les pâtés de maisons encore indemnes pour gagner le lieu de rassemblement de notre régiment devant le couvent. Cet espace, assez vaste, avait heureusement causé, par son vide même, une sorte d'arrêt dans l'embrasement général, le quartier sud bordant la Dwina n'avait pas encore été atteint par le feu. Le colonel d'Affry, commandant de place, était à cheval, si calme au milieu du danger que sa tranquillité se communiquait autour de lui et nous en imposait. Pourtant, en face de nous, les maisons de bois à gauche et à droite du couvent commencent à flamber à leur tour et c'est bientôt comme un mur de feu avec les pignons qui s'embrasent tout d'un coup, les poutrelles qui se dessinent en noir, se tordant puis s'effondrant dans un jaillissement d'étincelles, tandis que les malheureux habitants, à peine vêtus, se glissaient le long des murs pour gagner la rivière.

Mais ces flammes qui montent dans la nuit, surmontées de tourbillons de fumée âcre rabattus par le vent, forment pour nous comme un rempart mouvant. Elles empêchent les Russes d'avancer et il s'écoule longtemps avant que nous entendions de nouveau leurs hourras dans les rues convergeant de notre côté.

Profitant de l'accalmie nous rétrogadons lentement pour gagner, à notre tour, le pont de la Dwina. Sauf nos morts, nous ne laissons personne derrière nous. A ce

moment même, les clameurs des Russes qui sentaient leur proie leur échapper, deviennent épouvantables. Comme des démons ils se ruent à travers les brasiers et traversent en groupes compacts la place que nous venions de quitter. Mais le bataillon Bleuler, qui forme l'extrême arrière garde, abrité par l'obscurité même alors que les Russes avancent en pleine lumière, dirige sur ces masses des feux de peloton tellement meurtriers que la poursuite en fut arrêtée net pour un instant et que nous pûmes arriver sans pertes jusqu'au pont. Il fallait se hâter et profiter pour la troisième fois de l'incendie dévorant maintenant les maisons bordant la rivière et formant comme un rideau de flammes qui nous permettait de passer sur l'autre rive à l'abri des balles ennemies. Le pont était à moitié détruit. Nous avons dû l'enjamber un à un, à cheval sur les poutrelles subsistant encore, toujours talonnés par les Russes que nous sentions derrière nous, se glissant de partout dans la ville presque anéantie. Leurs masses s'y engouffraient maintenant au milieu de clameurs assourdissantes et les coups de feu recommencèrent à crépiter.

Je vois encore la leçon de tranquille bravoure que nous donna, à ce moment, le commandant Bleuler. Il était resté le dernier sur la rive droite, voulant s'assurer que tous les hommes de son bataillon étaient en sûreté. Lorsqu'il vit défiler les derniers soldats, ne pouvant songer à passer lui-même à cheval, sur ce pont à moitié démoli et sur lequel les Russes concentraient leur feu, il descendit tranquillement jusqu'à la berge et s'élança bravement dans la rivière. Mais il avait

été aperçu. Bientôt les balles font gicler l'eau autour de lui. L'une atteint son cheval qui est entraîné par le courant. Nous étions haletants de ce drame qui se déroulait sous nos yeux, impuissants à sauver le commandant qui nous semblait perdu. Mais lui sans perdre un instant son sang-froid, continua seul à la nage et gagna ainsi la rive (*).

La résistance de pareils hommes aux dangers de tout genre avait quelque chose d'extraordinaire. D'ailleurs il fallait avoir des caractères singulièrement trempés pour supporter ainsi les misères de cette campagne et en sortir la vie sauve.

Derrière nous la ville achevait de brûler. La rivière reflétait ce ciel de flammes et semblait rouler des flots de sang. Bientôt nous tournions le dos à Polotzk nous enfonçant dans la nuit. Quand l'aurore blafarde se leva sur une nature désolée avec de sombres forêts et où tout nous semblait si hostile, on put se rendre compte des vides qui s'étaient creusés dans nos rangs au cours de ces deux jours de bataille. J'ai déjà dit que Mayor, Domenjoz avec lesquels nous formions comme une petite famille, n'étaient plus là. C'en était fini des longues causeries le soir devant la hutte du camp au cours desquelles on évoquait le souvenir du pays lointain, des côtes de Lavaux couvertes de vignes dont ils me parlaient avec amour et que je n'ai connues que très longtemps après, à mon retour, lorsque j'ai été là-bas trouver les vieux parents qui espéraient encore et qui m'ont

(*) Hist.

reçu comme un fils parce que je leur parlai de leurs enfants dont j'avais été le camarade.

Mais la vie militaire est faite de telle sorte qu'on oublie vite les mauvais moments pour se raccrocher à l'espoir de choses plus riantes. On est entre camarades. On partage les mêmes dangers, mais aussi les mêmes espérances. Surtout on est lié par cette fraternité qui ne s'éteindra qu'avec la vie et qu'on ne retrouve nulle part aussi profonde. Si, avec cela, on a confiance dans les chefs, on va de l'avant, insouciant de l'avenir parce qu'on est pas seul, mais qu'au contraire une même volonté nous anime tous.

LA MARCHÉ SUR BORISOW

Nous quitions Polotzk incendiée. Nous y avons souffert sans gloire, loin de tout, perdus pour ainsi dire dans ce petit endroit où tout nous était si étranger, qu'après deux mois de séjour nous n'avions pas trouvé un ami, une connaissance parmi la population, à part les Juifs attirés par leur soif de lucre et les besoins de leur commerce. Et voici que sous le pâle soleil d'octobre se levant au-dessus de maigres bois de bouleaux, le régiment avait déjà repris son allure habituelle, tant est extraordinaire cette faculté d'oubli du soldat.

Nous allions vers le sud, mais surtout nous allions rejoindre la Grande Armée, retrouver nos frères d'arme et l'Empereur.

Nul ne supposait ce qui nous attendait.

Dans la même direction, mais très loin, nous entendions le bruit d'un combat. Cela ne nous impressionnait guère. Nous formions l'extrême arrière garde. La destruction des ponts de Polotzk sur la Dwina nous laissait au moins quelques jours de répit, au cas où les Russes de Witgenstein voulussent nous poursuivre. D'ailleurs ils avaient été tellement maltraités dans la der-

nière rencontre qu'il était bien probable qu'ils ne viendraient pas se frotter à nous de si tôt. Le combat dont nous avions entendu l'écho affaibli avait été livré à un corps détaché essayant de nous couper la retraite et que notre avant-garde avait bousculé en lui passant sur le ventre.

D'ailleurs à mesure que nous descendions vers le sud, le pays, sans cesser d'être infiniment triste, était moins ravagé que la campagne autour de Polotzk, ruinée et pillée durant des mois, par les fourrageurs des deux armées. Ayant réussi à sauver un troupeau de bétail lors de l'évacuation de la ville on arrivait à se nourrir à peu près. Le froid était déjà vif, aussi appréciait-on les sages mesures prises par le maréchal Saint-Cyr qui avait fait venir du dépôt, des mois à l'avance, des habillements chauds dont nous étions maintenant vêtus.

En cours de route nous capturâmes également des convois ennemis avec leurs fourgons remplis de fourrures qui furent les bienvenues, car le froid augmenta brusquement dès le commencement de novembre. Alors l'imprévu et la fantaisie commencèrent à se donner libre cours. Constatant combien les peaux de mouton surtout, protégeaient contre les intempéries, on se mit à les rechercher dans les endroits que nous traversions et plus d'un dut la vie à la précaution de s'en être vêtu. L'ordonnance y perdait bien quelque peu, mais, si dans leur tenue, nos régiments offrirent de plus en plus un aspect bien différent de celui qui avait été le leur, alors que dans l'éclat de leurs uniformes rouges, ils paradaient six mois auparavant sur la Place du Carrousel, la même

discipline réglait les marches, présidait aux distributions et maintenait intact cet esprit de corps qui seul empêche une armée de devenir la proie de la démoralisation.

Pour ma part j'avais soin que mon escouade eût toujours une ou deux rations de réserve et cette mesure nous fut singulièrement utile dans la suite. Avec le froid, le ciel était redevenu clair, aussi cheminions-nous sans trop de peine, mais, le 4 novembre, la neige se mit à tomber abondamment, chassée par un vent glacial qui nous gelait jusqu'aux os. Jusqu'ici on n'avait eu à lutter que contre les hommes au milieu d'une nature désolée. Dès maintenant commençait une autre lutte autrement plus âpre et plus meurtrière.

A l'ennemi, redevenu agressif et qui nous talonnait sans relâche, venait se joindre le froid, ce froid russe que nous ne connaissions pas encore.

Sur la route qui nous conduisait par Lepel sur Orcha, nous trouvions pourtant encore à nous nourrir quoique non sans difficultés. Après la marche à travers la triste plaine coupée de forêts clairsemées, nous pouvions coucher à peu près à l'abri, dans les pauvres villages que nous trouvions, tout au moins tant que les Croates qui formaient l'avant-garde et qui sont les plus habiles maraudeurs que j'aie connu, laissaient quelque chose aux camarades derrière eux. Le moral, aussi nécessaire aux armées que la nourriture et les munitions, se maintenait malgré tout. On plaisantait, parfois même on chantait de vieux refrains.

Il me semble voir encore Rochat, avec son inséparable brûle-gueule, cheminant à côté de moi, la tête envelop-

pée dans un mouchoir serré sous le gros bonnet à poil. Il avait la figure rougie par le froid, sa barbe, couverte de givre par la transpiration, lui montait jusque dans les yeux. De bonne humeur malgré tout tant que le tabac ne lui manquait pas, il me répétait :

« Hein, sergent, c'est pire qu'aux Risoux. Qu'elle cramine de la « metzance » ! Mais on va du côté du pays cette fois ».

Pauvre Rochat ! Il ne devait pas revoir La Vallée dont il me parlait constamment. Mais à ce moment là, il ne se doutait encore de rien, pas plus que nous d'ailleurs.

Ce qui nous donnait le plus de courage dans cette marche, c'était de voir la cantine du régiment nous suivre depuis Polotzk, comme elle nous avait suivi depuis Marseille à Paris, de Paris à Magdebourg et de là sur le Nièmen. Rien que de découvrir à un contour de route la petite carriole recouverte d'une toile tendue sur les arceaux et surtout d'entendre la cantinière crier de sa jolie voix : « allons, hue, Minette », nous égayait et nous remettait du cœur au ventre.

Cette cantinière s'appelait Catherine. Elle était Lucernoise d'origine, toute jeune encore et femme d'un musicien au 2^e régiment. Elle était blonde, avec des yeux clairs et vifs qui nous regardaient bien en face, des joues pleines et rondes comme des pommes. Mais surtout, elle avait, dans les circonstances les plus difficiles, un courage tranquille, une gaîté qui nous réjouissait tous.

Ah, la vaillante petite femme, héroïque alors que la bataille grondait, gardant la sérénité d'une enfant dans

les pires situations, toujours alerte et souriante, malgré tout.

Elle avait trouvé tout simple de suivre l'armée avec son char attelé d'un petit cheval dont les poils étaient tellement longs que la bête semblait recouverte d'une fourrure. Catherine appelait son cheval, qui était aussi brave qu'elle, « Minette » et le soignait avec un dévouement inlassable. Le plus étonnant, c'est que l'un et l'autre ont survécu à la retraite et que Catherine, tout au moins, notre brave cantinière au 2^e régiment est rentrée saine et sauve au pays.

Son mari, qu'elle avait également réussi à sauver, est entré plus tard au service hollandais. Quant à elle, elle a terminé ses jours à la tête d'un hôtel, à Lucerne, je crois (*).

Ce que c'est tout de même, d'avoir confiance et de se laisser conduire !

Il faut bien dire qu'une idée nous soutenait tous, c'était la certitude de rejoindre bientôt la Grande Armée qu'on savait en retraite sur Vilna. Une fois réunis à elle, et sous les ordres de l'Empereur, nous étions sûrs de vaincre l'ennemi, quel qu'il soit, et de voir la fin de cette campagne aussi déprimante que peu glorieuse.

Rejoints en cours de route par le corps du Maréchal Victor, nous allions donc rapidement, bousculant les Russes lorsqu'ils s'approchaient de trop près, leur infligeant de lourdes pertes, après quoi nous reprenions notre marche. C'est à peine si nous prenions garde aux

(*) Hist.

hourras des Cosaques qui apparaissaient subitement sur nos flancs et que nous chassions de quelques coups de fusil. Ils disparaissaient alors pour réapparaître plus loin, leur longue lance dépassant le haut bonnet fourré.

Lorsqu'ils s'aventuraient à bonne portée, nos meilleurs tireurs se faisaient un jeu de les abattre pour prendre leurs montures. C'était de petits chevaux, malin-gres, osseux et paraissant n'avoir que la peau sur les os. Mais, tels quels, ils récompensaient le tireur assez adroit en le portant un jour ou deux, après quoi, ne pouvant souvent plus le nourrir, ils nous fournissaient la viande d'un bivouac. Nous n'étions pas difficiles, et cette chair filandreuse et douceâtre, que nous assaisonnions d'un peu de poudre en guise de sel, nous nourrissait au moins. Aussi fallait-il voir le soir, autour des feux de bois humide répandant une âcre fumée, les soldats surveillant la marmite, aux yeux luisants, tandis que d'autres rôtaient au bout des baguettes de fusil, des lambeaux qui se charbonnaient à l'extérieur sans avoir le temps de se cuire en dedans. C'était tout de même un repas et on avait un peu moins froid ayant le ventre moins creux.

Mais une aventure arrivée à notre brave Rochat et qui aurait pu fort mal tourner pour lui, nous rendit un peu plus circonspects.

Or donc ce soir là, comme à l'affût, il avait tiré un Cosaque à la lisière du bois et la longue lance avait disparu avec l'homme. Rochat, tout heureux de son adresse, pose sac et fusil et le voilà parti, enjambant la neige dans laquelle il enfonçait à chaque pas. Bientôt nous le voyons revenir, tout glorieux, monté sur le che-

val qu'il conduisait à grands coups de talon en tirant sur la bride.

Rentré dans la colonne et ayant repris ses armes, il chevauchait ni plus ni moins qu'un officier et trouvait ce mode de transport infiniment de son goût. Il faisait sombre déjà, car, en novembre, la nuit tombe vite si bien qu'on ne distinguait pas grand'chose au delà du terrain que parcourait le régiment. Pourtant on y voyait encore assez pour discerner les silhouettes de quelques Cosaques avec leurs maudites lances, venant d'on ne sait où et qui, se tenant prudemment hors de portée, nous suivaient à une distance respectueuse, cotoyant la colonne, comme une bande de loups.

Le cheval de Rochat les voyait aussi et surtout les entendait. Il dressait les oreilles, hennissant doucement. Tout à coup, sans qu'on aie pu se rendre compte de ce qui arrivait, tant la chose fut rapide, voici la bête qui quitte la colonne avec son cavalier et qui part au grand galop vers le bois. Nous n'osions pas tirer de crainte d'atteindre notre camarade, cramponné au cou de sa monture et qui n'en menait pas large. Le pauvre n'avait pour sûr pas eu souvent l'occasion de pratiquer beaucoup l'équitation sur les bords de son lac ! Un instant après on entendit des cris de sauvages suivis d'une détonation et nous pensions bien ne jamais revoir le brave Rochat. Mais avec ces gens de la Vallée il ne faut jamais désespérer. Ils ont toujours un tour en réserve dans leur sac.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que nous percevons de nouveau un bruit de galop mais comme si on

cherchait à nous rejoindre. Le doigt sur la détente, nous attendions d'y voir un peu mieux, lorsque nous entendons la voix de Rochat qui nous criait « Ne tirez pas, nom de nom... j'en ramène deux... » Et au milieu des éclats de rire, il nous raconte son émotion lorsque l'animal l'emportait, les Cosaques dont les figures grandissaient à mesure que la satanée bête se rapprochait. Rien que de voir ces longues lances en arrêt de son côté, il en avait eu la chair de poule et une sueur froide lui coulait sur le dos. Pourtant il avait réussi à rattraper les guides et, dans son angoisse, il avait tiré sur le mors avec une telle vigueur que la monture s'était arrêtée net, la mâchoire à demi arrachée. Les Cosaques étaient alors tout près. Mais Rochat qui n'a pas froid aux yeux, a eu le temps de sortir des fontes un gros pistolet d'arçon lequel, par hasard, était chargé et tire presque à bout portant sur le Cosaque le plus rapproché. Celui-ci tombe. L'autre ne demande pas son reste, tourne bride, disparaît dans les bois et c'est ainsi que notre camarade rentre avec sa double prise, non sans avoir donné au préalable une telle correction à son cheval que celui-ci, dompté cette fois, resta dès lors fidèle à notre drapeau. Il faut dire aussi que Rochat, après la manière forte, employa la douceur, trouvant toujours pour son « Cosaque » comme il l'appela, un peu de foin lorsqu'il n'y avait plus rien pour les autres et partageant même sa maigre pitance avec sa bête. L'autre cheval disparut quelques jours après, devant Borisow, ainsi que je le dirai plus loin.

Ces menus incidents nous procuraient quelques ins-

tants de distraction. Ils nous faisaient oublier l'hostilité de cette nature désolée avec ses forêts interminables au milieu desquelles nous marchions sans même savoir où nous allions.

Le froid était devenu terrible. Le jour nous le supportions assez facilement en marchant, mais les nuits étaient affreuses. Les feux de bivouac ne donnaient de la chaleur que tout près du brasier. A deux pas on gelait déjà. Lorsque nous n'avions pas d'abri et qu'il fallait ainsi bivouaquer dehors sous le vent, qui nous chassait des aiguilles de glace dans la figure, nous avons fini par nous glisser, comme des bêtes, sous les branches chargées de neige qui nous protégeaient au moins quelque peu. Nous nous serrions les uns contre les autres et trouvions moyen de dormir ainsi par — 15° et plus, tant nous étions fatigués après les longues étapes de la journée.

Quant aux sentinelles, malheur à elles, si elles se laissaient aller au sommeil. On ne retrouvait au matin qu'un corps raidi, sec comme un morceau de bois. Nous perdîmes ainsi plusieurs des nôtres, mais moins pour tant qu'on aurait pu le croire. Nous nous sentions solidaires les uns des autres. Cela a été notre grande force et notre salut dans ces terribles moments. De voir nos chefs, depuis le vieux colonel Raguetty, depuis Von der Weid, un brave parmi les braves qui avait remplacé notre colonel Castilla, blessé à Polotzk, jusqu'à nos officiers de troupe, partager les misères comme les pauvres joies de leurs soldats, nous les faisait aimer davantage encore. Nous nous groupions autour d'eux et cette cohé-

sion, cet effort de tous dans l'intérêt commun, a préservé longtemps nos régiments de la démoralisation qui est la mort d'une armée. Et puis de temps à autre, on apercevait la carriole de notre cantinière. Cela nous faisait chaud au cœur comme si le tonnelet d'eau de vie abrité sous la bâche nous communiquait sa chaleur rien que de le voir.

Parfois même, lorsque l'ennemi nous laissait quelque repos et qu'un pâle soleil perçait les lourdes nuées chargées de neige, il s'élevait dans la longue colonne un chant dont quelques-uns essayaient de reprendre le refrain en sourdine et c'était alors comme un souffle fugitif du pays qui ranimait un instant les courages et nous faisait oublier que nous étions perdus à des centaines de lieues de chez nous. Un espoir immense nous gonflait le cœur et nous faisait supporter tant de misères.

Depuis quelques jours d'ailleurs, notre marche s'infléchissait nettement vers le sud. Nous nous rapprochions ainsi de la ligne d'étape de la Grande Armée. Le bruit courait dans les rangs que nous allions même rencontrer bientôt nos camarades. Dès lors il nous semblait que, joints à eux, nos souffrances seraient terminées et que cette interminable marche dans l'inconnu et sous le vent glacé prendrait fin.

Une fois de plus, notre division venait d'obliquer vers l'ouest et cela seul nous remplissait d'espoir. La neige tombée en gros flocons toute la matinée, s'était enfin arrêtée et, comme il arrive à cette saison, le ciel s'était brusquement éclairci, laissant apercevoir, depuis l'endroit élevé où nous étions arrêtés, une immense étendue.

Au loin, au bord même d'une rivière, brillaient quelques toits surmontés d'un clocher bulbeux. Nos officiers s'étaient groupés autour du colonel qui scrutait l'horizon avec sa longue vue, la carte déployée sur les arçons de sa selle. Des fumées s'élevaient à l'est et le grondement sourd du canon indiquait qu'on se battait dans cette direction. D'autres détonations se faisaient entendre au sud, tandis que plus près de nous, nous entendions le crépitement de notre infanterie d'arrière-garde toujours aux prises avec l'armée de Witgenstein qui nous harcelait depuis Polotzk sans jamais lâcher prise.

Ainsi nous sommes à quelques lieues de la grande route qui conduit de Smolensk à Vilna en passant par Orcha et Bobr. Mais ce que nous ne comprenons pas, ce sont ces coups de canon à la fois à l'est du côté de Borisow et à l'ouest dans la direction de Bobr. On se battait donc là-bas ? Où était l'armée ? — Où était l'Empereur ? J'ai déjà dit que des bruits avaient couru à Polotzk, apportés on ne sait d'où, que l'armée, après être entrée à Moscou, avait ensuite quitté cette ville brûlée par ses habitants, mais tout cela nous avait paru si invraisemblable que nous n'avions guère ajouté foi à cette rumeur. L'Empereur, comme toujours, devait sans doute avoir été victorieux. Après la défaite de l'ennemi il allait dicter la paix et la campagne serait terminée.

Bientôt des noms circulent parmi les officiers. Cette ville c'est Borisow, cette rivière au cours sinueux, c'est la Bérézina.

Mais alors ces coups de canon à l'est, à l'ouest, au sud ? Cette retraite devant les Russes de Witgenstein

qui ne nous laissait aucun répit et qui, battus chaque fois qu'ils se frottaient à nous de trop près, reprenaient la poursuite et nous suivaient depuis Polotzk, comme une meute ?

Nous nous interrogeons anxieusement sans trouver de réponse.

D'ailleurs des officiers accouraient de toute part vers le Maréchal Oudinot, qui, à peine remis de sa grave blessure reçue devant Polotzk venait de reprendre le commandement de notre corps d'armée. Ces cavaliers étaient porteurs de rapports et d'ordres. Nous les apercevions, arrêtant leur monture dont les naseaux fumaient, puis mettant pied à terre dans la neige en saluant. Une sorte d'angoisse étreignait les cœurs de tous malgré le soleil, malgré le ciel d'un bleu profond qui succédait brusquement à la rafale.

Le maréchal lisait les dépêches que lui remettaient les officiers. Etudiant les cartes, pointant les directions, regardant vers le sud, puis vers l'ouest surtout, vers Borisow où le canon ne cessait pas.

Cela dura un bon quart d'heure, puis, tranquille, bien assis sur son cheval qui s'ébrouait et frappait la neige de son sabot, le maréchal donna des ordres aux officiers groupés autour de lui. Bientôt les estafettes galoppent dans toutes les directions. Tout près de nous, un régiment de cuirassiers qui avaient mis pied à terre, remonte à cheval et part au petit trot dans la direction de Borisow. Comme j'étais en serre-file à l'extrême droite, à mon rang de sergent, j'entendis nettement l'ordre que venait de donner le Maréchal au colonel du régiment.

« Droit sur Borisow. Il s'agit d'y être avant l'ennemi... c'est le seul pont dont nous disposons... Donc allez, Messieurs, et foncez... l'ennemi n'a pas encore grand monde là et je vous suis. Dans une heure nous y serons. »

Toute l'armée se remettait en route à ce moment. Le Maréchal était resté sur son tertre, fouillant l'horizon de sa lunette. Autour de lui ses officiers d'état-major, dont les silhouettes immobiles se détachaient nettes sur le ciel clair, attendaient le signal du départ.

Notre régiment avait conversé à droite. Nous débouchions d'un petit bois lorsque, tout à coup, nous touchons à la route, à peine à cinquante pas de nous. Je crois que jusqu'à la fin, je garderai le souvenir de ce spectacle, tant l'horreur de cette vision m'est restée gravée dans la mémoire.

Qu'on s'imagine une large chaussée toute droite, bordée à perte de vue de bouleaux dont les branches givrées pendaient jusqu'à terre en forme de saules pleureurs et où le soleil radieux piquait des étincelles aux glaçons en candélabres.

Mais dans ce cadre féérique, entre les rangées d'arbres immobiles, sur la neige pilée par les pieds de ceux qui avaient déjà passé, une file ininterrompue d'êtres humains s'écoulait sans jamais s'arrêter, comme un torrent. Tous marchaient tête baissée sans un mot, sans un bruit. On eut dit un cortège de fantômes. Par instant, des cavaliers surgis dans la foule et comme emportés par elle, étaient entraînés par la vague qui déferlait sans fin. Parfois un homme tombait dans la poussière blanche

au bord de la route. Pas une main ne se tendait vers lui. Il restait, gisant là où il était tombé ; la neige lui servait à la fois de lit et de tombeau. Pas un groupe ayant gardé encore quelque semblant d'organisation, pas d'armes, presque plus d'uniformes mais d'invraisemblables guenilles recouvrant des figures de spectres avec des yeux sans regard au fond d'orbites caves et noirs.

Comme nous nous étions encore rapprochés, un de ces misérables, levant les yeux, nous aperçut soudain. Il y eut alors dans son regard une telle stupeur que l'homme s'arrêta net. Il fit un geste comme pour demander secours puis la main levée retomba inerte et, emporté par un remou, l'homme continua sans avoir eu la force d'articuler un mot.

Nous avons fait halte presque instinctivement et restions là, le cœur serré d'une émotion si poignante, que nous ne pouvions parler. C'est que, peu à peu, la lumière se faisait en nous. Ce troupeau d'hommes hâves, décharnés, cette colonne de moribonds épuisés, marchant comme des bêtes traquées entre deux lignes de cadavres, c'était cela la Grande Armée !

Une tristesse sans nom nous envahissait, glaçant le peu de courage que nous avions conservé et nous faisant pressentir le désastre qui nous menaçait.

Nous avons cru parfois, dans notre marche sur Polotzk et après l'évacuation de cette ville, être arrivé à la limite de ce que l'homme peut supporter, tant nous avons enduré de privations, mais qu'étaient nos misères à côté de celles-ci ? Au moins avons-nous jusqu'ici gardé intacte notre confiance ; notre moral n'était pas

atteint. Après les longues nuits passées souvent sans abris, nous reprenions chaque matin la marche, heureux de nous dégourdir les jambes, trouvant parfois encore la force de plaisanter, mais ce que nous apercevions maintenant nous remplissait d'un tel accablement que nous osions à peine nous regarder les uns les autres. Allions-nous donc bientôt ressembler à ces malheureux et serions-nous bientôt roulés par le flot comme eux?

Heureusement que l'ordre nous fut donné de reprendre la marche par un petit chemin parallèle à la grande route, mais assez éloigné pour que nous ne puissions plus la voir. Les coups de canon augmentaient, se rapprochant toujours à mesure que grandissaient devant nous les clochers de Borisow. Chacun comprenait la situation maintenant. Witgenstein depuis le nord et les Russes de Kutusof en arrière, cherchaient à se rejoindre pour intercepter le passage de la Bérézina à Borisow même et prendre ainsi toute l'armée comme entre deux branches d'une formidable tenaille. Ce que nous ignorions encore, c'est qu'une troisième armée venant du sud celle-là et commandée par l'amiral Tchitchagoff, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, hâtait sa marche pour converger vers le même point. — Et pour essayer de se faire jour, de percer, afin que puisse s'écouler ce torrent de débris humains que nous venions de voir, il n'y avait presque plus d'armée à part les troupes du maréchal Victor qui avaient rejoint les nôtres, ainsi que je l'ai dit plus haut, quelques bataillons sous Davoût, Ney et d'autres chefs intrépides, puis la garde surtout, mieux préservée par son esprit de corps et toujours favorisée dans le ravitaillement.

Pourtant cette idée que nos régiments, si réduits dans leurs effectifs, mais dont l'énergie restait intacte, faisaient partie de cette élite valide encore, qu'en quelque sorte on comptait sur eux pour le salut de tous, nous pénétra d'une sorte de fierté. Nous sentions l'étendue de notre tâche. Mais loin de nous abattre, cette responsabilité que nous comprenions tous, fit diversion avec la misère dont nous avions été témoins et nous rendit notre courage.

Le soir tombait tandis que nous approchions de Borisow. On s'était rudement battu là. Des corps raidis par la mort jonchaient le sol et des incendies achevaient de brûler dans la nuit, éclairant l'horizon d'une immense lueur sur laquelle se détachaient en noir les silhouettes des maisons bordant la rivière. Nous nous étions arrêtés à quelques centaines de pas du fleuve. Des officiers, étant allés reconnaître les rives et le pont, revinrent annoncer que celui-ci était détruit. Les Russes, brusquement abordés dans la ville même, avaient eu le temps de le brûler avant de passer sur l'autre rive.

Le seul point par où nous pouvions échapper à l'étreinte était occupé par l'ennemi. La retraite était donc coupée et la situation devenait désespérée.

Ce jour-là, assombri par la douloureuse déception de la rencontre avec ce qui avait été la « Grande Armée », nous réservait pourtant une surprise d'un tout autre genre. L'avance de nos soldats sur Borisow avait été si foudroyante que l'ennemi, bousculé, n'avait pas eu le temps de faire franchir le pont à ses convois avant sa destruction et il avait dû les abandonner dans la ville.

Il y avait là des vivres, de l'eau-de-vie, mais surtout des vêtements d'hiver tels que les Russes savent les confectionner en prévision de leur climat. C'est à cette aubaine que nous dûmes le pouvoir de nous ravitailler, tout au moins les premiers arrivés. Des soldats éventraient des sacs de farine pour se servir plus vite. Plus d'un a dû la vie à ce trésor que les Russes nous laissaient, bien malgré eux. Mon fidèle Rochat, toujours pratique, chargea dans l'obscurité ses deux chevaux cosaques, amoncelant sur leur dos tout ce qu'il pouvait attraper, faisant main-basse sur les vivres comme sur les liquides, jouant des coudes sans vergogne au milieu de la bousculade et des cris. Seulement, pendant qu'il consolidait vêtements, sacs et ballots sur un des chevaux, un Croate lui souffla l'autre déjà tout chargé. Il faisait trop sombre pour courir après le voleur, aussi tout en jurant et sacrant en bon patois, Rochat se consola-t-il en mettant un sac de plus sur le dos du cheval qui lui restait. Le lendemain il sacra bien davantage encore en constatant que ce précieux sac qu'il avait pris pour de la farine n'était que de l'avoine.

Cette fois c'est le cheval qui gagna au change. La vie a quelquefois de ces surprises !

LA BEREZINA

Sur ces entrefaites, l'ordre nous parvint de reprendre la marche pour remonter la Bérézina en longeant son cours et en évitant tout bruit pouvant déceler notre présence. Il était près de minuit lorsque nous nous arrê tâmes enfin, pour bivouaquer sur place. Le temps s'était heureusement un peu radouci car, avec l'interdiction qui nous fut faite d'allumer aucun feu, nous y serions tous restés. Abrités par des fourgons d'armée abandonnés là, habitués comme nous l'étions à supporter des températures extraordinaires, nous nous étions jetés sur la neige et, serrés les uns contre les autres, nous cherchions à trouver quelque repos après cette rude journée. Grâce à « Cosaque » et aux vivres de Borisow, la distribution avait été au moins abondante dans notre compagnie. Je m'étais même profondément endormi lorsque Rochat, auquel sa constitution de fer permettait de supporter ces fatigues sans en souffrir autrement et qui était allé selon son habitude fureter dans les environs, me poussa du coude en me disant à voix basse :

« Sergent, venez voir. »

Il y avait quelque chose d'étrange dans sa voix. —

Aussi, tout en secouant le givre qui était resté attaché à ma capote, je me levai et le suivis.

Depuis l'endroit où nous étions, le terrain descendait en pente douce jusqu'à la Bérézina large à cet endroit d'environ quarante à cinquante toises. Sur l'autre rive, après un marais gelé, le sol remontait légèrement jusqu'à une forêt devant laquelle on distinguait dans l'aube naissante quelques sentinelles russes faisant les cent pas pour se réchauffer. Sur la rive gauche, de notre côté, l'artillerie du deuxième corps prenait position braquée sur la plaine qu'elle dominait.

Il faisait à peine jour, mais peu à peu les détails du paysage se précisaient dans la grisaille de l'horizon assombri dans lequel roulaient de lourds nuages gris.

Le soir avant, sans même nous en douter, nous nous étions arrêtés près d'un petit hameau appelé Studianka. Des sapeurs étaient en train d'en démolir méthodiquement les maisons sans qu'au premier abord nous ayons pu comprendre le but de leur travail. Ils en tiraient soigneusement les poutrelles dont les murs en torchis étaient encadrés et les portaient ensuite jusque sur les berges où elles étaient empilées en tas énormes. Plus loin on amoncelait de même les planches.

Tout près de la rivière des officiers supérieurs se tenaient groupés, parmi lesquels nous reconnaissons facilement le chef de notre deuxième corps, le maréchal Oudinot avec le général Merle, commandant de notre division, puis, les dépassant de sa taille athlétique, le maréchal Ney. Devant eux, myope et penchant la tête pour

mieux voir, le général Jomini (*) que nous savions être un compatriote, d'autres encore. Un officier à cheveux blancs semblait leur expliquer quelque chose en montrant tantôt la rivière, tantôt les poutrelles qui s'accumulaient toujours. Rochat et moi, piqués de curiosité, nous longeâmes un des tas et pûmes ainsi arriver à quelques pas du groupe.

En face du vieil officier, j'ai su depuis que c'était le général Eblé, se tenait un homme que sa petite taille nous avait empêchés d'apercevoir tout d'abord.

Il était vêtu d'une sorte de pelisse verte à brandebourgs dorés, d'un bonnet de martre et de bottes fourrées. Appuyé contre l'une des piles de bois, il avait en main un gros bâton. Lorsqu'il se tourna pour interroger un officier qui arrivait, je le reconnus...

...C'était l'Empereur !

Je demeurai stupéfait. J'étais tellement saisi par cette scène que je retenais mon souffle. Rochat, à côté de moi, me disait tout bas :

C'est « lui »... tout ira bien, sergent, vous verrez... « il » va nous sortir de là.

Je ne répondis pas. Je me souvenais de la revue du Carrousel où, dans mon émoi de jeune soldat, j'avais admiré l'Empereur entouré de maréchaux, d'officiers cha-

(*) Le général Jomini avait eu l'occasion, comme commandant de place à Vilna, de faire des reconnaissances le long de la Bérézina et avait envoyé un rapport à l'Empereur, lui signalant un passage possible près de Studianka. Au cours de la retraite, Napoléon fit venir Jomini afin d'étudier sur place, avec le général Eblé, le point le plus favorable à l'établissement des ponts.

marrés avec un tel déploiement de luxe et de richesse que j'en avais été comme ébloui. Je me le rappelais à la revue d'Insterbourg, puis lors du passage du Niémen avec cette armée qui s'écoulait par les ponts ainsi que les anneaux d'un gigantesque serpent et maintenant je le re-voyais là, au milieu de cette misère qui semblait plus affreuse encore sous ce ciel blafard rayé de flocons de neige.

Comme nous et malgré sa pelisse fourrée, il souffrait de la vermine qui nous tourmentait tous. Descendu de cheval, il paraissait petit à côté de la haute stature de Ney. La figure bouffie de l'Empereur semblait plus pâle encore à côté de celle du maréchal, encadrée de favoris rouges et éclatante de santé comme si ni la retraite coupée, ni les privations, ni la situation désespérée de l'armée n'eussent existé pour lui.

Pour moi, je ne pouvais détacher les yeux du chef que je voyais maintenant de si près dans ces tragiques circonstances et qui tenait dans sa main notre sort à tous. Son expression était sérieuse. Il écoutait, les sourcils froncés, les lèvres serrées, les rapports que lui faisaient ses généraux et ne parlait presque pas. Les soldats continuaient à apporter leurs poutres et leurs planches aussi tranquillement que s'ils eussent travaillé à un chantier. Bientôt Napoléon et Eblé, suivis à distance par les autres officiers, descendirent le long de la berge jusqu'à la rivière boueuse et couverte de glaçons, en observant l'autre rive, puis, toujours suivis de l'Etat-Major, s'arrêtèrent encore une centaine de pas plus haut.

A leurs gestes, je compris alors. On allait essayer de

jeter des ponts ici et du succès de cette tentative dépendait le salut de l'armée.

En face, de l'autre côté de l'eau, les sentinelles russes allaient et venaient, impassibles. On eût dit que ce qui se passait ici ne les regardait même pas. Bientôt d'ailleurs, elles furent relevées. Deux coups de canon dont les boulets ricochèrent sur la neige, furent tirés sur nous sans blesser personne et sans qu'on leur répondit. Puis on vit les troupes russes s'enfoncer dans les bois et disparaître.

Complètement trompés par les démonstrations faites ostensiblement vers le sud pendant deux jours, elles partaient dans la direction de Borisow, attendre là-bas notre passage et nous laissant dès lors le champ libre au point même qu'un hasard avait révélé à Napoléon. Ceci allait permettre à l'armée traquée de toute part d'échapper, en grande partie du moins, à l'immense filet tendu autour d'elle.

Sans doute nous ne pouvions nous rendre compte que bien imparfaitement de tout cela, mais, instinctivement, d'avoir assisté à cette petite scène, cachés derrière notre tas de bois, nous étions comme soulagés. Nous sentions le salut tout proche sans savoir encore ce qu'il nous coûterait. Rochat riait sous son gros mouchoir, en retournant au bivouac. Ses yeux se plissaient et tout en bourrant son inséparable brûlot, il me disait :

« Vous verrez, sergent, le « Petit » est en train de leur préparer un tour de sa façon. Ce n'est pas encore aujourd'hui que ces Russes du diable nous auront. »

Moi je pensais à mon petit village si loin, à celle qui m'avait juré de m'attendre et je ne répondais rien.

Le temps s'était radouci encore et la Bérézina, enflée par le dégel, charriait dans ses eaux noires d'énormes glaçons qui se détachaient des rives et étaient entraînés par le courant. Cela compliquait le travail des soldats. On avait réuni tout ce qu'on avait pu trouver de pontonniers valides dans l'armée, environ quatre cents hommes. Comme notre corps destiné à passer le premier, restait sur place, j'eus l'occasion de suivre leur travail de près. Ils confectionnaient tout d'abord de gros chevalets calculés d'après la profondeur de l'eau à l'endroit où ils devaient être placés. Des soldats, postés sur des glaçons ou même en plongeant, avaient au préalable mesuré exactement cette profondeur. Puis commençait le travail d'immersion. Lorsqu'un chevalet était prêt, les hommes l'amenaient à l'endroit voulu, en enfonçaient solidement les montants puis on passait au suivant.

En temps ordinaire, c'eût été un jeu de lancer un pont sur une rivière à peine trois fois plus large que l'Orbe, mais ici, où il fallait tout improviser sans donner l'éveil à un ennemi qu'on avait réussi à abuser mais qu'on devinait à l'affût et, devant le danger mortel qui résultait pour nous si le travail venait à être interrompu un instant seulement, cette construction prenait une importance énorme. Par surcroît, si l'ennemi avait disparu comme par miracle au cours de cette journée du 26, la température baissa dans l'après-midi, rendant la besogne des pontonniers horriblement pénible à mesure qu'on avançait vers le milieu du courant.

Comme nous n'avions pas bougé de place, nous abritant tant bien que mal dans les maisons à moitié démolies de Studianka, nous restions, le regard tendu vers ce travail que les pontonniers accomplissaient devant nous et d'où dépendait l'existence même de l'armée.

Ces hommes avaient fait le sacrifice de leur vie. Sous les yeux de l'Empereur, je les voyais plonger dans l'eau glacée pour consolider les chevalets. Le général Eblé, malgré son âge, leur donnait l'exemple. Napoléon, sans dire un mot, regardait tantôt les ponts, tantôt fouillait de sa lunette les rives opposées. Parfois un pontonnier, épuisé, se laissait couler sans une plainte. Une main s'agitait un instant dans l'eau noire, un corps s'en allait à la dérive puis disparaissait entre les glaçons ; un autre soldat prenait alors sa place. Sous la neige qui tourbillonnait en rafales, le travail avançait sans relâche et les ponts enjambaient peu à peu la rivière. Avant même qu'ils fussent terminés, quelques détachement passèrent de l'autre côté à cheval ou sur des radeaux improvisés et furent lancés en avant dans les bois. La construction put ainsi s'achever sans être troublée par l'ennemi mais, sur les quatre cents pontonniers, à peine en restait-il quatre-vingts. Le général Eblé lui-même mourut quelques semaines plus tard de la maladie contractée au cours de cette périlleuse besogne. Le général Jomini, malade également et abandonné à demi-mort dans une maison de Studianka, faillit y rester. Ces hommes avaient donné à tous un tel exemple d'abnégation héroïque que nous, tout endurcis que nous étions par tant de souffrances, en étions émus.

Grâce à eux, l'armée était sauvée.

L'après-midi même du 26, nous franchissions les ponts. Napoléon nous regarda défilér. Comme il était seul en avant de son Etat-Major, je le vis bien. Son attitude était tout autre que le jour précédent. Je retrouvai dans son regard ce feu que je lui avais vu au bord de la Vistule puis au passage du Nièmen. Sa figure s'éclaira un instant lorsqu'il vit passer nos régiments en bon ordre, groupés autour de leurs chefs, le saluant de vigoureux « Vive l'Empereur » comme aux jours heureux. S'adressant alors à notre général Merle, il lui dit, et cette voix résonna étrangement dans le silence que seul interrompait le bruit des pas assourdi par la neige :

« Etes-vous content des Suisses, général ? » (*)

« Oui, Sire, Votre Majesté en sera satisfaite. »

« Je le sais, répondit Napoléon, ce sont de braves soldats. »

Ce sont les dernières paroles que je lui aie entendu prononcer, mais ces simples mots, dits ici et dans ces circonstances, nous allaient au cœur.

Au delà du pont nous avons obliqué tout de suite à gauche, à travers un bois assez touffu, jusqu'au bord d'un petit ravin perpendiculaire à la rivière et qui formait comme un fossé naturel en avant de notre position. C'est là que nous sommes restés toute la journée du 27. Nous nous attendions à une grande bataille ce jour-là. Il se passa au contraire dans une tranquillité surprenante.

Peu à peu, le plan de l'Empereur se précisait et la

(*) Hist.

manœuvre, depuis le point où nous étions placés, se déroulait pour ainsi dire sous nos yeux.

Ayant détruit le pont de Borisow, les Russes se figuraient que nous chercherions à passer au sud de cette ville de façon à gagner Minsk où d'immenses approvisionnements avaient été réunis. Or par un hasard tout fortuit quelques régiments de cavalerie commandés par le général Corbineau avaient quitté l'armée de Wrede, beaucoup plus au nord, près de Gloubokoe, pour rallier notre deuxième corps, mais en suivant la rive droite de la Bérézina. Trouvant le pont de Borisow détruit, Corbineau avait cherché un gué pour nous rejoindre et l'avait en effet trouvé en remontant la rivière vis-à-vis de Studianka, confirmant ainsi les prévisions de Jomini. Utiliser maintenant ce gué, y construire des ponts, c'était le salut de l'armée, une chance sur cent d'échapper au désastre. L'Empereur, loin de détromper les Russes, avait au contraire multiplié, le 25, les démonstrations devant Borisow et plus en aval, dirigeant sur ces points les masses de débandés, les fourgons inutiles et sacrifiés d'avance, faisant même exécuter des préparatifs comme pour réparer le pont de Borisow et en préparer d'autres plus bas. Witgenstein autant que Tschichakof avaient tellement été les dupes de ces manœuvres qu'ils avaient massé leurs troupes devant Borisow et plus loin au sud, faisant même refluer dans la même direction les troupes d'observation placées devant Studianka.

Voilà pourquoi les ponts sur la Bérézina avaient pu être construits sans combat, pourquoi nous avons trouvé l'autre rive vide d'ennemis, pourquoi l'armée ou

au moins ce qui restait valide parmi elle avait pu traverser la rivière, et filait déjà sur la route de Zembin et par Molodechno sur Vilna.

Quant à ce vieux renard de Kutusof, il était, heureusement pour nous, encore trop loin en arrière pour réparer les sottises de ses lieutenants et il avait assez à faire à ramasser les milliers de traînards, les bagages et l'artillerie que l'armée abandonnait derrière elle en fuyant. Encore une fois, dans ce péril extrême, Napoléon avait su apprécier tous les aspects de la situation et utilisant avec son génie rapide un hasard inespéré, il avait su tirer des faits tous les enseignements qu'ils comportaient. Aussi pendant cette journée du 27 vîmes-nous défiler sur les ponts à peu près tout ce qui restait de la Grande Armée, la garde entr'autres.

J'étais curieux de revoir de près ce corps d'élite si fameux entre tous. Le hasard voulut que je dusse aller, avec quelques hommes, jusqu'à l'entrée du pont, chercher des munitions. Je pus donc assister au défilé d'une partie de ces régiments. Ils offraient encore une masse imposante quoique réduits, eux aussi, dans une proportion terrifiante. Mais ils marchaient à leurs rangs, serrés autour de leurs chefs. Comme nous tous, ils avaient l'air d'avoir vieilli subitement de plusieurs années avec leurs rudes moustaches givrées et la longue barbe qui leur mangeait la figure. Pourtant ils se redressaient en passant devant l'Empereur, terribles sous leurs hauts bonnets à poil, leurs nez rougis par le froid et leurs regards luisants. La souffrance ne les avait pas encore brisés,

mais pour eux non plus, les épreuves de cette interminable retraite n'étaient pas terminées.

Comme je retournais vers mes camarades dans la forêt de Brill, les restes des corps de Davoût, du Prince Eugène, de Ney, de Murat passaient à leur tour. Sur ces entrefaites la neige, qui s'était remise à tomber à gros flocons, vint soudain masquer ce lamentable défilé comme derrière un rideau.

L'autre pont, plus bas, servait à l'artillerie, aux bagages, aux convois. C'était comme un roulement continu coupé parfois par des cris que la distance et le brouillard amortissaient. Devant nous, en face de notre position, on tirait par intermittence avec les avant-postes russes qui ne se doutaient guère que la presque totalité de notre armée, sauf les traînards et le corps du maréchal Victor resté sur la rive gauche pour défendre les ponts, avait déjà passé la Bérézina, qu'elle était hors de leur étreinte et marchait maintenant sur la route de Zembin sur Vilna.

La nuit du 27 au 28 fut horrible. Il fallait rester armé et prêt à combattre, les avant-postes russes étant tout près, parfois à moins de cinquante pas. Pas de feux, au moins en première ligne. Sur le matin seulement nous pûmes faire cuire une sorte de bouillie avec ce qui nous restait de la farine prise à Borisow, délayée dans les marmites avec de la neige et assaisonnée d'un peu de poudre. Il y avait longtemps que nous n'avions plus de sel. — Ce fut là tout le ravitaillement de cette journée. Quelques-uns, plus heureux, pouvaient allonger un peu ce menu par trop frugal. Le capitaine de Schaller fit fondre une chandelle dans sa soupe, d'autres y ajoutaient de la

mousse arrachée aux sapins. Rochat, les yeux luisants, serrait les dents et la faim lui torturait les entrailles, comme à nous tous. Instruit par l'expérience de la veille et sachant les Croates tout près, il n'avait, je crois, pas quitté son « Cosaque » du regard pendant toute la nuit. Les quelques vivres trouvés à Borisow avaient été rapidement épuisés le jour précédent ; on aurait eu, il est vrai, un dernier repas en tuant le cheval, mais la prudence est chose innée chez ces gens de la Vallée. Il laissa donc la pauvre bête ronger l'écorce des arbres et brouter quelques brindilles qu'elle flairait à travers la neige. Plus tard nous fûmes heureux d'avoir résisté à la tentation.

Nous avions, depuis Borisow, un nouveau capitaine à la tête de notre compagnie, car les mutations étaient fréquentes avec les combats continuels, les marches forcées et les privations de toute sorte qui creusaient tant de vides dans nos rangs, parmi les officiers comme parmi la troupe. C'était un Fribourgeois tout récemment promu, que nous avions aimé tout de suite pour la grande bonté que nous sentions derrière son apparente rudesse. Ce matin-là, je le vis se lever péniblement de dessous le sapin où, roulé dans son grand manteau, il avait cherché un peu de sommeil. Il n'avait sûrement rien eu à manger. Je lui offris la moitié de ma pauvre gamelle de bouillie à la poudre et cela lui fit plaisir en le réchauffant au moins un peu. Il se rapprocha ensuite des hommes groupés autour des brasiers fumeux :

« Alors, les enfants, ça va ce matin ? » dit-il d'un air de bonne humeur.

« Cela ira peut-être mieux encore avec ça, capitaine », dit Rochat en lui tendant sa gourde pleine de la bonne eau-de-vie prise à Borisow. Le capitaine en but sans façon une gorgée, puis ce fut mon tour et la gourde circula dans le groupe.

Tel fut notre déjeuner ce jour de bataille. Encore étions-nous parmi les privilégiés. Bien d'autres n'en eurent pas autant.

Au même moment, tout près de nous, dans le bois, on entendit retentir un chant, presque un cantique. Il avait été entonné par le lieutenant Légler de Glaris et, cette voix si jeune encore, sonnait étrangement ici. D'autres officiers, puis quelques soldats suivirent. Beaucoup de ces voix étaient grêles, cassées comme celles des vieillards et pourtant cette mélodie, dans cette sombre forêt où la troupe s'éveillait dans la neige, au milieu de ces feux de bivouac entourés d'hommes qui avaient l'air de spectres, était si poignante qu'elle nous faisait monter quelque chose à la gorge. C'était un chant aux paroles allemandes, mais dans nos régiments, où les hommes des deux langues étaient mélangés, tous le connaissaient et, dans cette nature hostile où nous étions perdus, sous ce ciel éternellement maussade où les flocons recommençaient à tourbillonner, avec ce froid meurtrier qui nous faisait plus de mal encore que les feux ennemis, ce fut comme si une bouffée d'air du pays et, avec elle, la vision de nos hameaux paisibles, de nos foyers lointains, était parvenue jusqu'à nous.

Le chant, faible d'abord, s'élevait plus haut maintenant, ponctué par le canon qui tonnait déjà de l'autre

côté de la Bérézina. Les soldats d'autres régiments voisins, Polonais, Croates, s'approchaient à travers les arbres, étonnés par le spectacle inattendu de ces hommes qui, après une nuit atroce et en face de la mort qui les guettait, chantaient avant le combat où tant des nôtres allaient rester.

Voici ces paroles que, longtemps après, une main amie a traduites pour moi :

« Comme une étape dans la nuit
« Ainsi se poursuit notre vie
« Et la douleur qui s'enfuit
« Aussitôt d'une autre est suivie !

« Mais souvent avant qu'on y pense
« La route s'éclaire et s'aplanit.
« Et celui qui, triste, se penche
« Voit soudain un espoir qui luit.

« Courage, compagnons de route !
« Ne cédez pas au chagrin,
« Le soleil paraîtra sans doute
« Demain dans un ciel serein.

« Continuons donc notre marche,
« Le sort ne nous abattra pas.
« Savons-nous quel bonheur se cache
« Pour nous, au pays, tout là-bas ? »

Depuis j'ai relu bien souvent ces strophes et chaque fois je sens monter en moi une émotion que j'ai peine à

dissiper. Je ferme alors les yeux et voici que se dresse tout à coup la forêt givrée puis, autour des maigres feux qui s'éteignent, surgissent et se précisent sur le fond sombre des sapins, les silhouettes de camarades et de chefs dont tant ont disparu ce jour-là dans la tourmente où sont restés couchés pour toujours le long de l'interminable route.

Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est l'attitude de notre nouveau capitaine, ce matin-là. Adossé à un sapin, il avait, lui aussi, essayé de suivre la mélodie. Après la première strophe, il s'était arrêté et avait détourné la tête. J'étais un peu en arrière de lui. Il ne pouvait m'apercevoir, mais dans le mouvement qu'il fit, je vis sur sa figure, jeune encore, quoique profondément creusée par les privations de cette campagne, qu'il pleurait silencieusement. Les larmes roulaient sur ses joues et se congelaient en glaçons au bout de ses moustaches. Pauvre homme ! Je devais mieux encore comprendre quelques heures plus tard, l'émotion qu'il n'arrivait pas à contenir.

Le commandant von der Weid, déjà à cheval, écoutait, le front penché sous son chapeau couvert de givre, avec, à côté de lui, le major Blattmann et quelques autres officiers. Il était environ neuf heures. Comme la fusillade éclatait tout près de nous, ils se séparèrent, en se serrant la main. Les Russes attaquaient.

La bataille de la Bérézina, si meurtrière pour nous, mais où chacun, depuis nos chefs jusqu'aux derniers de nos soldats, fit héroïquement son devoir, avait commencé.

Pour se rendre compte du rôle qui nous incombait ce jour-là, il faut savoir que l'armée avait défilé toute la journée d'avant, puis durant la nuit, et s'écoulait en une file ininterrompue derrière nous sur la route de Zembin à Vilna. Seul le corps du maréchal Victor était resté sur la rive gauche de la rivière près de Studianka. Il était chargé de contenir l'armée de Witgenstein le plus longtemps possible puis de se replier à son tour en faisant sauter les ponts lorsqu'il aurait passé la rivière. Quant à nous, nous devions arrêter l'armée de Tchitchakof sur la rive droite, l'empêcher à tout prix d'atteindre le point de passage de ce côté de la rivière et permettre ainsi au reste de notre armée, puis à Victor lui-même, d'opérer leur retraite sans être inquiétés.

C'est pour cela que, de suite après notre traversée, au lieu de prendre la grande route comme les autres, nous avons tourné à gauche depuis Brill et occupé dans la forêt de Stachow, avec les Croates, le 35^e régiment français et les Polonais en réserve, une ligne légèrement arquée, en équerre avec la Bérézina. Pour arriver aux ponts il fallait donc que les Russes nous passent sur le corps.

Nous sentions tous l'importance du poste qui nous était confié. C'est sur nous que reposait en partie le salut de l'armée et nous en éprouvions une sorte de fierté.

Voilà pourquoi nos officiers venaient de se serrer la main en se séparant comme pour un dernier adieu, sachant que beaucoup, sinon tous, ne reverraient pas le pays. Nous aussi, les soldats, nous comprenions le sacrifice qui nous était demandé aujourd'hui, comme l'avant-

veille on l'avait demandé aux pontonniers. — Comme eux aussi nous allions nous montrer dignes de la confiance placée en nous et nous allions faire notre devoir.

Mais les Russes, trompés pendant deux jours, avaient fini, le matin venu, par mieux apprécier la situation. Ils se rendaient compte maintenant qu'une fois notre résistance brisée et les ponts atteints, ils pouvaient porter à l'armée française un coup mortel, peut-être la capturer tout entière, aussi leur attaque de ce côté-là fut-elle tout de suite d'une violence inouïe.

Nous avions affaire à l'élite de leurs troupes, des régiments sibériens ayant des tireurs de première force. Leurs balles visaient surtout les officiers, si bien que, dès le début, un nombre considérable d'entre eux fut mis hors de combat. Le maréchal Oudinot, que sa bravoure naturelle portait à s'exposer sans souci du danger, fut frappé, tout près de nous, d'une balle à la hanche et tomba de cheval. Il fut remplacé par Ney, toujours prêt à payer de sa personne au milieu du péril. Ce n'était pas trop de l'héroïque énergie d'un pareil chef pour maintenir notre front contre un ennemi infiniment plus nombreux et dont les pertes étaient immédiatement comblées par les réserves, alors qu'il nous était impossible de remplacer nos morts.

Comme un certain flottement se manifestait dans notre ligne où les munitions commençaient à manquer, le général Merle, commandant de notre division, un brave qui nous avait conduits depuis Polotzk et qui resta au milieu de nous jusqu'à la fin, ordonna une charge à la baïonnette.

J'ai déjà dit que les Russes acceptaient rarement le combat à l'arme blanche et lâchaient prise en général avant d'avoir été abordés. Quant à nous, nous étions comme soulagés de nous soustraire ainsi à un feu meurtrier auquel nous ne pouvions presque plus répondre. Aussi l'ordre fut-il le bienvenu.

Il semble que le burlesque doive toujours cotoyer le drame, même dans les moments les plus douloureux de la vie.

• Pour donner le signal de la charge, il faut des tambours. Or si, par définition, les tambours font beaucoup de bruit, étant là pour cela, avez-vous remarqué qu'ils sont en général pacifiques de nature, tenant infiniment plus de Sancho Pança que de don Quichotte ? Jusqu'ici, les nôtres, tranquillement assis sur leurs caisses et bien à l'abri, n'avaient vu le combat que de loin et n'éprouvaient sans doute qu'une médiocre envie d'affronter la bataille. Il fallut même que le lieutenant Legler, qui apportait l'ordre du général, saute à bas de son cheval au milieu d'eux pour les secouer. Comme ils faisaient encore la sourde oreille, il empoigne alors le premier venu et le mène « tambour battant », c'est le cas de le dire, jusque sur le front. Jamais je ne vis une attaque pareille ; Legler, tenant le pauvre diable de sa poigne de fer, celui-ci était bien obligé de marcher et de battre la charge, bien que sans enthousiasme aucun. Toute la ligne suivit et, le plus singulier, c'est que les Russes détalèrent sans nous attendre. Legler n'eut pas une égratignure. Quant au tambour si héroïque malgré lui, un certain Kundert, il fut blessé à la mâchoire mais survécut à la campagne.

Plusieurs années après, ayant fait carrière en Hollande et devenu caporal tambour, il retrouva Legler, devenu capitaine, et lui rappela, en riant, la fameuse charge sans garder d'ailleurs la moindre rancune à son chef d'alors.

Malgré les tristesses de cette journée, je ne puis m'empêcher de sourire au souvenir de cette scène venue pour un instant interrompre le drame qui commençait.

Au moment même où nous nous arrêtons, nous entendons retentir dans la forêt, derrière nous, les cris de « Vive l'Empereur » et voyons défiler sur notre gauche le régiment des cuirassiers de Doumerc, de véritables centaures, que nous connaissions bien depuis Polotzk. Nous nous dépêchions d'épauler, de tirer sur les Russes qui fuyaient. Ils passaient dans une clairière entre notre ligne et la rivière lorsque la charge arriva sur eux comme le tonnerre. Les grandes lattes des cuirassiers s'élevaient au-dessus des casques à cimier, frappaient et pointaient. Nous avions suspendu notre feu de crainte de tirer sur les nôtres, nous demandant comment on pouvait résister à une attaque pareille lorsque nous vîmes en effet les Russes jeter leurs armes et cesser la lutte. Il y avait là trois bataillons qui furent immédiatement dirigés sur l'arrière. Je ne les ai jamais revus.

Cette charge nous donna un moment de répit, mais ce n'était qu'une accalmie. L'ennemi disposait de telles masses que le combat reprit bientôt avec une nouvelle fureur. Le capitaine Rey prit alors la caisse et battit lui-même la charge. Nous avons pu enfin recevoir des munitions de l'arrière et tirions comme des enragés. Rochat,

bien calé entre deux sapins, comme à l'affût, ajustait longuement, sans se presser.

Il me disait : « Voyez-vous ce grand, à gauche du buisson ? » Le coup partait, l'autre tombait, Rochat rechargeait. On ne sentait plus le froid ; les fusils nous brûlaient les mains et l'excitation même du combat nous rendait des forces. Mais en même temps, que de vides se creusaient dans nos rangs ! Il fallait recommencer la manœuvre, tenter encore une fois d'attaquer à la baïonnette. Tout près de nous les Polonais, ennemis jurés des Russes, et plus loin le régiment français se battaient bravement aussi, mais que de corps abandonnés sur la neige et que le froid raidissait bientôt. Heureusement qu'à cette saison les jours sont courts. La nuit allait mettre fin à cette lutte inégale. Dans les accalmies du combat, on entendait au loin derrière nous, vers Studianka, l'artillerie de Victor qui tonnait encore.

Plus près, à mesure que le soir tombait, on percevait le roulement assourdi des convois et de l'artillerie qui passaient toujours les ponts, et une sorte d'orgueil, je puis le dire maintenant, nous venait de la grandeur même du sacrifice qui nous avait été demandé. Cette tâche, qui était la nôtre, nous l'avions accomplie, cramponnés à ce sol glacé où gisaient tant des nôtres mais où nous avions opposé aux Russes une barrière qu'ils n'avaient jamais pu briser.

Pendant toute la journée notre capitaine avait été au milieu de nous, nous animant de son courage à l'attaque, le dernier lorsque nous étions contraints de reculer. De le voir s'exposer ainsi il avait achevé de conquérir ses

hommes qui le connaissaient à peine quelques jours auparavant. Il semblait invulnérable. Ce fut lors de la dernière charge que le malheur l'atteignit. Une fois de plus nous dévalions la pente, sur laquelle tant des nôtres étaient déjà étendus. Je le vis agiter son épée, puis tomber en arrière. — Je n'eus pas même le temps d'aller à lui. Il fallait suivre le mouvement en avant, repousser les Russes dans le bois au delà de la clairière, faire mon devoir jusqu'au bout. Mais alors que nous remontions, je cherchai mon capitaine et le trouvai près d'un sapin que j'avais remarqué en passant. Il vivait encore. Le sang s'échappait à gros bouillons d'une blessure à la poitrine et rougissait la neige autour de lui. Rochat avait approché sa gourde des lèvres du blessé, ce qui le ranima un instant. Quand il nous vit penchés sur lui, son œil chercha le mien. D'une voix qui n'était plus qu'un souffle, il put me dire encore :

« Sergent, je vais mourir... j'ai fait mon devoir, je puis m'en aller maintenant », puis plus bas il ajouta et je l'entendis à peine :

« Je suis parti de chez nous pour m'engager, il y a cinq ans... J'ai brisé le cœur de ma mère... Si vous rentrez au pays... dites-lui qu'elle me pardonne et que je suis mort en chrétien... »

Rochat avait dégrafé la tunique et sous le hausse-col d'argent il avait senti le cordon d'un scapulaire comme le portent les Fribourgeois. Il prit la petite croix et la lui mit entre les mains jointes. Notre capitaine nous regarda encore comme pour nous dire merci, mais il ne pouvait déjà plus parler et la fin vint tout doucement. Je

n'ai jamais senti quelque chose de pareil. J'avais le cœur bouleversé. Mais la fusillade reprenait à la lisière du bois et les balles ricochaient autour de nous. Les traits de notre capitaine avaient pris soudain la rigidité de la mort. Il était si beau ainsi, si tranquille. Nous avions mis sur lui son grand manteau. La neige qui avait commencé de tomber, allait le couvrir d'un linceul comme elle couvrirait déjà le corps de tant de camarades. Pauvre capitaine. Il est mort en brave et plus heureux que tant d'autres il n'a pas souffert longtemps. Nous n'avions d'ailleurs pas le temps de nous attendrir.

Le soir venait. Le bruit du canon diminuait aussi du côté de la Bérézina. Il cessa bientôt. Partout les Russes avaient été contenus, mais en rejoignant le régiment, nous avons pu voir ce que la bataille avait coûté. Presque tous nos officiers supérieurs avaient été blessés ou gisaient morts dans la neige. Quant à nous, soldats, nous n'étions plus qu'une poignée.

On peut dire que la Bérézina avait été notre tombeau.

Dans la nuit qui maintenant était tombée, on n'entendait plus rien, pas même le gémissement des blessés, si horrible les soirs de bataille, car le froid abrégeait vite leurs souffrances. Autour des maigres feux que nous avions allumés nous aurions pu, ce soir-là, satisfaire largement notre faim, avec les cadavres de chevaux qui jonchaient le sol, mais nous n'avions pas le cœur de manger tant la tristesse, à la pensée de ceux que nous laissions derrière, nous serrait la gorge. Ce n'est que le matin, en prévision du combat qui allait reprendre, suivi de l'éternelle marche dans la neige, que nous avons pré-

paré quelque nourriture. Rochat avait eu la chance de retrouver « Cosaque ». Il restait encore un peu de farine qu'il fit griller. Je ne sais trop comment nous aurions passé la journée sans cela.

Lorsque le jour parut, un jour gris et lourd que l'éternelle neige rayait déjà, nous avons pu constater plus exactement nos pertes. De nos quatre régiments il restait à peine de quoi faire un pauvre bataillon y compris les blessés qui essayaient de suivre. Nous n'avions d'ailleurs pas le temps de faire des réflexions sans objet. La Bérézina était franchie, il fallait partir au plus vite.

LA RETRAITE

Heureusement pour nous, les Russes étaient, eux aussi, épuisés par les combats de la veille. Nous pûmes donc nous retirer silencieusement ce matin du 30. Nous allions rejoindre la grande route, lorsqu'un craquement épouvantable se fit entendre, suivi de clameurs qui diminuaient peu à peu pour s'éteindre dans un silence plus poignant encore.

C'était les ponts sur la Bérézina que le maréchal Victor faisait sauter derrière lui. Les cris déchirants que nous avons entendus étaient ceux des malheureux parmi lesquels quantité de femmes et de blessés qui n'avaient pas su ou pu profiter du passage lorsqu'il était encore libre et que les Russes faisaient prisonniers par milliers. Je n'ai pas été témoin des scènes qui se sont déroulées alors puisque nous étions sur l'autre rive, mais ce que nous avons entendu suffisait pour nous en faire deviner l'horreur. Ainsi le sacrifice des pontonniers, l'héroïsme des soldats du deuxième corps, nos pertes effroyables, la mort de tant de nos chefs, tout cela réuni, n'avait pas même réussi à sauver tous ceux qui auraient pu l'être. Cette pensée nous oppressait au cours de notre

marche et la rendait plus lugubre encore. Comme si nous n'avions pas assez de toute cette détresse, voici que le canon tonne à nouveau et que les boulets viennent ricocher tout près de la colonne. C'était des détachements russes qui avaient réussi à passer la rivière au-dessus de Studianka et qui se rabattaient sur nous, pensant bien cette fois achever notre armée que le manque de perspicacité de leurs généraux avait laissé échapper. Mais là encore ils faisaient erreur. La rage et le désespoir décuplaient nos forces et il se trouva encore assez de braves gens pour passer sur le corps de ces insolents qui se croyaient vainqueurs alors que, seuls, les malheurs et le froid nous avaient abattus. Toutefois ce dernier effort avait achevé de désagréger ce qui restait de nos régiments. Dès lors nous avons été pris dans le torrent, roulés par lui, entraînés par ses remous, sans pouvoir même essayer de résister. Nous étions devenus à notre tour comme ces spectres qui avaient excité notre pitié lorsque nous avions rencontré l'armée de Moscou.

Quelques jours avaient suffi pour cela.

Nous cheminions alors dans une plaine coupée de marécages. Sur un parcours de plusieurs centaines de toises, la chaussée était établie sur des sortes de ponts en bois, fort utiles en cas de dégel comme il peut s'en présenter à cette saison. Lorsque la foule des traînards eut achevé de s'écouler, le général Eblé, toujours infatigable là où il s'agissait de sauver quelques vies, fit mettre le feu à ces ponts. La poursuite des Russes en fut au moins ralentie, ce qui nous procura un ou deux jours de répit, mais que dire de la détresse à laquelle nous étions maintenant ré-

duits ? Je cheminais avec Rochat, seul soldat de l'escouade resté auprès de moi. Il n'avait pas lâché « Cosaque », attentif à lui procurer la moindre nourriture lorsque l'occasion se présentait et on eût dit que la pauvre bête le sentait tant elle le suivait fidèlement dans la colonne. Tantôt lui, tantôt moi, nous chevauchions alternativement, ce qui nous procurait au moins un repos passager et nous permettait surtout de ne pas rester en arrière.

La température avait été à peu près supportable, mais dès le commencement de décembre elle tomba brusquement et devint terrible. Le thermomètre, qu'un major portait sur sa pelisse, suspendu à son cou, marqua un matin — 30°. Le jour, sous un ciel parfois d'un bleu profond, sans un nuage, nous le supportions encore et la marche même maintenait la circulation du sang, mais les nuits étaient mortelles. Que de fois avons-nous vu, le matin, des malheureux étendus autour des feux éteints et qui, tués par le froid, restaient couchés dans la neige tels qu'ils s'étaient endormis. A mesure que nous avançons les cadavres devenaient plus nombreux sur les bords de la route. Nous n'y prenions même plus garde tant sa propre souffrance rend insensible au malheur ou à la pitié pour autrui. Une partie des équipages et du train de l'Empereur s'étaient arrêtés à Kamen, un petit endroit à moitié détruit. Les chevaux étaient morts de froid entre les brancards. Ils avaient été abandonnés là, gelés sur place, quelques-uns encore debout, suspendus par les traits, pareils à des statues que la neige saupoudrait.

Comme nous avions le bonheur, grâce à « Cosaque », d'être en avance sur le flot des traînards, nous pûmes remplir nos gourdes d'une excellente eau-de-vie et Rochat trouva même, je ne sais où, un peu de foin pour sa bête.

C'est là que je vis pour la dernière fois quelques-uns des officiers de nos régiments, le colonel Von der Weid entr'autres. Il avait été blessé gravement dans la forêt de Stachow et se soutenait à peine, quoiqu'aidé par deux camarades qui l'ont accompagné jusqu'au bout. J'ai su depuis qu'il était mort d'épuisement peu avant Vilna. D'autres furent plus heureux et, quoique blessés, purent revoir leur patrie, comme le capitaine Bégos, qui a fini sa carrière militaire dans notre pays. La force d'endurance, la volonté de vivre de certains hommes est quelque chose d'inimaginable. Je citerai seulement le cas du général Legrand, si populaire dans l'armée pour sa bravoure, son inaltérable bonne humeur et que nous connaissions bien, car il avait été avec nous à Polotzk et à la Bérézina. Atteint dans cette dernière bataille d'une blessure qui lui avait ouvert le ventre et par où sortaient les entrailles, il l'avait bandée avec son mouchoir et fit la retraite sans avoir perdu un instant son énergie. Je l'ai revu à Kovno et il s'est tiré d'affaire, quelque'incroyable que cela puisse paraître. De pareils exemples d'indomptable caractère nous soutenaient. Dans les désastres le pire est de se laisser aller. Il faut lutter, lutter toujours, la vie est à ce prix.

Pour moi, je n'ai jamais cessé de penser à mon petit vallon paisible, où mon enfance s'était écoulée si enso-

leillée. Et puis surtout, je songeais à celle qui m'attendait toute seule et cela me donnait alors une telle force que j'allais à grandes enjambées, sans même m'en rendre compte. Rochat, me voyant ainsi brasser la neige en hâtant le pas, me répétait alors :

« Hé, qu'avez-vous, sergent ? On dirait, ma foi, qu'une payse vous attend là-bas ! »

Il ne savait pas dire si juste. Je me réveillais alors ; je regardais autour de moi l'horrible spectacle, éternellement le même depuis tant de jours, de la plaine immense où nous cheminions comme des bêtes traquées et, pensant à tout ce qui me séparait du pays, aux centaines de lieues à parcourir, au froid terrible, aux cosaques, à la mort qui nous côtoyait sans jamais se lasser, je sentais une buée me piquer les yeux ; je refoulais mon rêve et reprenais la marche.

Que dire encore de cette retraite interminable ? D'autres, bien mieux que je ne saurais le faire, en ont rapporté les péripéties. J'en garde comme un souvenir de cauchemar et il m'arrive, après tant d'années, de rêver encore à cette marche dans la neige, avec les camarades d'un jour qui s'égrènent, se laissant aller au sommeil dont on ne se réveillait plus et remplacés immédiatement par d'autres inconnus qui surgissaient un instant à vos côtés pour tomber à leur tour. Lorsque je me réveille dans ma petite chambre, qu'à travers la fenêtre j'aperçois la Dent toute baignée de lumière, la longue croupe des forêts bleues, que j'entends le bruit si doux de la rivière, en bas dans la vallée, j'ai peine à croire que j'ai vécu tout cela et que j'en suis revenu.

Oui, j'en suis revenu, mais il y a d'autres souffrances que les douleurs physiques, d'autres blessures qui font mal quand même on ne les voit pas saigner. Toutefois je puis dire que, même dans les pires détresses, il y a tout à coup, pour celui qui sait le voir, comme un rayon de soleil qui nous encourage et nous aide à aller de l'avant.

Après quelques jours de répit, les cosaques avaient repris leur poursuite. Drôles de corps que ces gens-là. Nous avons fini par les connaître. Craintifs des coups de fusil, c'est sur les fuyards isolés qu'ils tombaient de préférence et alors malheur à ceux qui ne savaient ou ne pouvaient se défendre ! Le plus souvent c'est aux vêtements, à l'argent et surtout aux montres qu'ils en voulaient. Perdre des bijoux qui, ici, dans cette étendue de neige sans fin, n'avaient aucune valeur, était peu de chose, mais par contre, être dépouillé de ses vêtements, par un froid tel que les oiseaux tombaient en plein vol, c'était la mort immédiate. Aussi le mieux était-il de faire bonne contenance et de garder une arme prête. Rochat aurait, je crois, préféré donner sa pipe que lâcher son fusil, mais il tenait à l'un comme à l'autre. Il les a gardés jusqu'à la fin et cela nous a peut-être sauvés tous les deux.

Pour en revenir aux cosaques, j'ai été témoin d'un incident qui montre leur habileté extraordinaire comme cavaliers. Nous cheminions presque seuls. Devant nous, à cinquante pas à peine, un officier isolé aussi, marchait enveloppé dans son grand manteau dont il avait relevé le col jusqu'aux oreilles. Sauf le froid, toujours terrible,

on eût dit une promenade sous le grand ciel bleu, tant était profond le calme apparent. Tout à coup, venant on ne sait d'où, surgissent deux cosaques qui, comme des oiseaux de proie, fondent sur nous au galop de leurs petits chevaux. Nous n'avions pas eu le temps de prendre nos fusils qu'ils étaient déjà là. Ce n'est pas à nous qu'ils en voulaient, mais bien à l'officier devant nous et plus encore à son manteau. J'ai dit que le malheureux en avait relevé le col et ne se rendait nullement compte du danger qui le menaçait. Avant même que nous ayons pu l'avertir, l'un des cosaques l'avait saisi par une épaule. L'officier, surpris, essaye de se dégager, mais l'autre cosaque le prend par l'autre bras. Chacun tirant à lui et l'officier se débattant entre eux deux comme un beau diable, le manteau allait quitter son propriétaire, condamné dès lors à mourir de froid, lorsque Rochat, qui de ses doigts gourds avait enfin pu armer son fusil, tire son coup sur un des cosaques. Celui-ci laisse tomber sa lance, puis tous deux, lâchant prise, s'enfuient au grand galop, jusqu'au bois voisin. Tandis que l'officier, sauvé de sa périlleuse situation, se rhabillait vivement, Rochat jurait et sacrait, sous son éternel mouchoir, d'avoir manqué à moins de cinquante pas un but aussi facile à atteindre.

« Que le diable emporte ces bougres-là ! Ils ont de la « metzance » en eux... Manquer ça, à cette distance, ce n'est pas possible ! »

Il leur faisait le poing de loin, ce qui ne les empêchait pas de galoper ventre à terre. Quant à l'officier, un brave homme du Wurtemberg, il chemina dès lors avec nous

et nous tint fidèle compagnie jusqu'à notre retour en Allemagne. D'ailleurs l'incident avait prouvé qu'il fallait mieux marcher à trois, qu'isolément. Nous nous entr'aïdions. Le Wurtembergeois avait encore un peu de tabac. Il le partagea fraternellement avec celui qui venait de lui sauver la vie. Rochat n'en demandait pas davantage.

Au début, nous nous groupions autour des feux de bivouac en apportant comme de juste notre part de bois. Mais bien souvent le feu, mal entretenu, s'éteignait. Endormis dans la neige fondue autour du brasier, on se trouvait le matin pris dans la boue glacée où, souvent, de pauvres diables gelés sur place ne se réveillaient plus.

Comme d'autres, nous cherchions les rares maisons restées intactes, dans lesquelles on s'entassait jusqu'à étouffer. Mais une nuit, nous avons vu flamber une de ces huttes, allumée depuis dehors par des soldats qui voulaient se réchauffer. J'entends encore les hurlements des pauvres gens, surpris dans leur sommeil et cherchant vainement à échapper à cette horrible mort. — Dès lors, nous avons évité ces abris qui n'étaient qu'un leurre dangereux et avons repris notre habitude de chercher un peu de repos sous les branches. Bien couverts par nos pelisses, nous nous serrions l'un contre l'autre pour conserver un peu de chaleur. Nous nous en sommes bien trouvés.

Le froid pourtant était devenu plus épouvantable encore et, même endurcis comme nous l'étions, il fallait constamment être sur ses gardes tant il était insidieux, atteignant un membre sans qu'on s'en doute ou lorsqu'il était trop tard pour s'en défendre. Nos pelisses russes,

prises à Borisow et que nous portions par dessus nos uniformes, nous protégeaient heureusement, comme je viens de le dire. Bien des camarades qui avaient eu comme nous la chance d'en trouver dans les fourgons et qui avaient eu la précaution de les garder, leur ont dû la vie. Rochat, dont je ne voyais que le nez rouge et la pipe toujours en action, me répétait en grommelant :

« Tonnerre... quel sacré pays ! On devrait y envoyer tous les loups du Risoux. Ici au moins, ils seraient à leur aise avec ces cosaques... Ils se mangeraient entre eux et on serait débarrassé de ces poisons... Mais vous verrez, sergent, on s'en tirera... On a fait le plus dur et à Vilna, qui ne doit plus être si loin, on se reposera enfin. »

C'était l'espérance qui nous soutenait tous, ce Vilna, où la Grande Armée avait passé dans sa marche sur Moscou, qu'on disait regorger de vivres, d'habillements, d'équipements et où des renforts nous attendaient. Rien que d'en parler, nous rendait du courage. Rochat disait au Wurtembergeois en montrant un point invisible de l'immense horizon : Vilna... tabac... L'autre répondait dans sa barbe : ia... ia... voui... tabac... et ses yeux aux paupières rougies avaient un bon sourire, malgré l'horrible froid.

Nous n'étions en effet plus très éloignés de cette ville, mais auparavant, nous venions de traverser un endroit appelé Smorgony, une rumeur circula de bouche en bouche et qui nous parut si extraordinaire qu'au premier abord personne ne voulut y croire. L'Empereur était parti de cette ville en traîneau, laissant le commandement de l'armée à son beau-frère Murat. Peu à peu il

fallut bien se rendre à l'évidence. Or, dans l'armée, nous savions tous ce que valait Murat, son intrépide bravoure lorsqu'il chargeait à la tête de ses escadrons, mais aussi sa vanité et surtout sa faiblesse de caractère. Dès lors il semblait que cette sorte de défection de l'Empereur eût dû nous consterner doublement. Il n'en fut rien. Au point où en étaient les choses, avec une armée qui n'existait même plus, tous comprenaient qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes. Atteindre Vilna, se reposer enfin, se ravitailler, réorganiser ces bandes en complète dissolution pour en refaire des corps de troupe et nous rendre ainsi confiance en nous-mêmes nous paraissait bien plus important que la nouvelle du départ de Napoléon.

Mais là encore nous guettait la plus amère des désillusions dont cette campagne a été remplie. Nous approchions de la ville dont on voyait parfois, aux contours de la route, étinceler les coupoles bulbeuses. Le froid se maintenait tout aussi intense s'il n'avait pas augmenté encore, mais l'immense espoir de trouver enfin un abri nous soutenait et nous faisait allonger le pas. « Cosaque », avec les glaçons qui pendaient à ses naseaux, hennissait doucement. On eût dit que la pauvre bête flairait, elle aussi, l'écurie et la nourriture dont elle était presque entièrement privée depuis tant de jours. Et voici que, sous le ciel d'un bleu implacable, un spectacle plus effroyable encore que ce que nous avons vu jusqu'ici, s'offrit à nous.

Couchés sur les côtés de la route ou à même la chaussée, bien habillés d'uniformes qui paraissaient neufs à

côté de nos guenilles, des hommes, jeunes pour la plupart, dormaient isolés ou par groupes. D'autres erraient encore en titubant, le regard vague, comme des aliénés, puis ils tombaient à côté de leurs camarades, tués raides par le froid. A mesure que nous avançons, la même scène se déroulait devant nous à perte de vue jusqu'à la ville. C'étaient ces mourants et ces morts qui accueillent ces autres mourants que nous étions !

On les avait envoyés à Vilna à la rencontre de la Grande Armée. Habitues à la chaleur des casernes, n'ayant pas été accoutumés à la température que nous subissions depuis des semaines, ces pauvres gens, des conscrits pour la plupart, avaient succombé presque tous. C'est ainsi que la division Loison, à laquelle ils appartenaient, avait été presque anéantie en quelques heures sans avoir tiré un seul coup de fusil, sans même avoir vu l'ennemi. Mais ce n'était pas tout et cette double haie de cadavres entre lesquels nous marchions n'était qu'une sorte de macabre prologue à l'enfer qui nous attendait dans la ville même (*).

A peine entrés, les premiers fuyards s'étaient jetés dans les maisons dans lesquelles ils pénétraient de gré ou de force, comme des enragés. On entendit bientôt de tous côtés des détonations, des cris, comme si la ville eût été prise d'assaut. En vain quelques officiers cherchaient-ils à remettre un semblant d'ordre dans cette confusion générale. On ne les écoute pas. On avait trop souffert

(*) Cette division Loison, qui comptait environ 15.000 hommes de jeunes troupes, fut réduite à 3.000 hommes au cours de cette seule marche.

jusque-là. Des blessés rassemblaient ce qui leur restait de force pour essayer de pénétrer dans les hôpitaux déjà trop pleins, dans les églises, où bientôt il n'y a plus de place et où se précipite néanmoins une foule sans cesse grandissante. Des hommes avaient trouvé les dépôts d'eau-de-vie et, bientôt ivres, errent dans les rues, augmentant le désordre. Le flot continuait sans arrêt, les derniers poussant les premiers. Parfois éclataient des scènes de sauvagerie ignoble. On se bat pour se faire place et à force de pousser on s'immobilise sans pouvoir avancer. C'était plus répugnant encore ici dans la ville que sur la longue route où, à force de partager les mêmes misères, on se sentait pourtant redevenir un être humain, où la brutalité faisait parfois place à des sentiments de pitié, à des actes de dévouement. Ici, c'est la brute exaspérée par la souffrance, déchaînée par la vision d'une ville avec ce qu'elle semblait offrir de sécurité après l'enfer de la retraite et dans laquelle on ne rencontrait que désordre, portes closes, hostilité des choses et des gens. Voilà donc pourquoi nous avons marché des jours et des nuits à travers la neige.

C'était cela Vilna.

Heureusement pour nous, nous étions là encore parmi les premiers arrivés. Poussés par le flot, nous étions parvenus jusqu'à la Vilia gelée et avons suivi, sans même nous en douter, son affluent la Vileika gelée également. Nous nous étions ainsi éloignés de la grande route et avons pénétré dans un faubourg bordé de maisonnettes assez propres. Nous étions à bout de forces, surtout que nous avions hissé sur le « Cosaque » notre Wurtember-

geois encore plus épuisé que nous. C'est à ce hasard que nous dûmes le salut.

Comme nous restions là au milieu de la rue, perdus dans ce désordre, indécis sur ce que nous avions à faire, une porte s'ouvre et un Juif, bien reconnaissable à ses longs cheveux en tire-bouchon, échange quelques mots en allemand avec notre officier, puis conduit « Cosaque » jusqu'à une petite écurie et nous fait entrer chez lui. C'était une toute petite chambre basse et noire. Il y régnait une telle chaleur que j'étais près de me sentir mal. Une femme, jeune encore, s'en aperçut et nous fit pénétrer dans une autre chambre, derrière la première et moins chauffée. Nous nous demandions à quoi nous devions cet accueil. Mais bientôt le brave homme, entrant à nouveau, nous apporta de l'eau et un petit morceau de savon, ce que nous n'avions pas vu depuis si longtemps et qui nous parut un luxe inouï. Nous avions jeté nos loques à terre. Nous laver enfin, nous décrasser un peu ! Avec une rage, mais qui était en même temps une volupté, nous pouvions nous débarrasser en partie au moins de la vermine qui nous tourmentait depuis tant de jours, ne nous laissant pas un instant de répit. Pendant ces soins, notre Juif expliquait en allemand à notre Wurtembergeois qu'il avait fait autrefois le commerce de chevaux dans l'Allemagne du Sud, à Stuttgart particulièrement, qu'il avait appris à connaître les gens de là-bas, qu'il l'avait reconnu à l'uniforme et qu'il était content de nous rendre ainsi service.

C'est la vie que ce brave homme nous sauvait.

Dehors on entendait la sourde rumeur qui grandissait

et venait jusqu'à nous par dessus le lit gelé du fleuve. Des coups de feu éclataient par instants, des cris s'élevaient. Le Juif allait à la fenêtre, regardait à travers par les carreaux givrés puis revenait vers nous d'un air effrayé. Pourtant il nous invite à prendre place devant la table. Un repas était préparé, du pain, de la viande séchée, des pommes de terre. Le thé fumait dans un récipient de ⁹suivre. Il y avait tellement longtemps que nous n'avions pas eu un festin pareil que tout d'abord nous dévorions en silence. La femme versait le thé bouillant qui nous réchauffait. Deux enfants, que nous n'avions pas encore aperçus dans la pénombre, nous regardaient manger avec de grands yeux. Rochat, la fourchette levée, piquait les pommes de terre dans le plat et les avalait sans perdre un coup de dent, avec une sorte de recueillement. Le Wurtembergeois causait en allemand au Juif qui lui montrait une direction, toujours la même. J'ai su après qu'il parlait de Kowno et de la route à suivre pour y arriver. Quant à moi, cet accueil si inattendu dans cet intérieur pauvre mais hospitalier, ces gens que nous n'avions jamais vus et qui nous recevaient chez eux bien que nous fussions des étrangers et presque des ennemis, tout cela me paraissait irréel, comme un rêve venant sans transition après ce que nous avions enduré et ce que nous avions vu quelques instants auparavant. J'avais fait signe à la petite fille d'approcher. Intimidée tout d'abord, elle s'était vite apprivoisée lorsque je lui avais donné un morceau de galette. Et maintenant, elle était là, entre mes genoux, gazouillant des choses dont je ne comprenais pas un mot, mais c'était si doux après toutes nos

misères que je sentais les larmes me monter aux yeux. Ah ! rester à l'abri quelques jours seulement. Voir finir cette épouvantable retraite et rentrer au pays avec le printemps ! La petite fille me fixait de ses yeux noirs, étonnée du silence de cet homme qui ne répondait rien à son babil tandis que le frère, le doigt sur la bouche, restait toujours contre la paroi et regardait.

La nuit était venue. Roulés dans nos manteaux, nous nous étions endormis depuis longtemps et le plancher nous avait paru moelleux après la neige glacée dans laquelle nous nous étendions chaque soir depuis tant de jours lorsque le Juif nous réveilla en nous secouant vivement. J'étais bien loin dans mes rêves et il me fallut un moment pour réaliser la situation. Dans la chambre, le chandelier éclairait la table avec nos sacs, nos coiffures. Nos fusils étaient dressés contre la muraille. Le Juif parlait en allemand au Wurtembergeois et manifestait la plus vive frayeur. Dehors c'était un vacarme assourdissant. Des coups de fusil éclataient à chaque instant, rayant la nuit et faisait trembler les vitres ; plus loin le canon grondait. Les deux petits, réveillés par tout ce bruit, étaient sortis de leur lit et se serraient craintivement contre leur mère debout contre la porte de la chambre. Nous ne comprenions rien à ce qui arrivait, mais un mot que répétait le Juif nous éclaira subitement. — Cosaques... Les cosaques étaient là !

Le Wurtembergeois s'équipait déjà, passant ses gros pistolets à la ceinture. Le Juif lui indiquait la direction et lui expliquait le chemin à prendre. Nous fûmes bientôt prêts. Il fallait donc repartir dans le froid, dans la

nuit, et nos misères qui devaient prendre fin à Vilna allaient recommencer. Nous nous regardions, consternés. Mais, sans même nous en douter, nous étions encore parmi les privilégiés. Nous avions au moins trouvé quelques heures de repos. un toit, un hôte pitoyable qui nous avait recueillis alors que tant de ses coréligionnaires devaient se signaler, dans cette même journée, par la plus odieuse cruauté, jetant par la fenêtre des milliers de nos blessés et de malades, par crainte des cosaques qui arrivaient ou pour se venger des désordres commis la veille au cours de cette invasion de malheureux cherchant pour leurs souffrances un abri, un peu de chaleur et de quoi manger.

Seulement cela, nous ne l'avons su qu'après.

En quittant la chambre, je crois que je pleurais. Je voulus embrasser la petite fille, mais ma barbe la piquait et elle était si effrayée qu'elle se cachait dans les jupes de sa mère. Notre hôte nous donna encore un gros pain. Il avait également rempli nos gourdes d'eau-de-vie. Notre pauvre « Cosaque » lui-même avait eu quelques heures de répit à l'écurie et un peu de foin au ratelier. Oui, nous avons été conduits par la Providence. Un chrétien n'eût pas mieux agi que ce Juif. Je ne l'ai jamais revu Dans notre détresse, il a été pour nous le bon Samaritain. Puisse sa bonne action ne lui avoir pas coûté trop cher !

Il faisait nuit noire encore lorsque nous quitions la maison, mais la lueur des incendies qui détruisaient les magasins d'armée, éclairait notre marche. Une immense rumeur dominée par des cris affreux et des détonations

parvenait jusqu'à nous. Nous contournions la ville et ne devions retrouver la route de Kowno que beaucoup plus loin. Nous n'avons heureusement pas été témoins des scènes d'horreur qui s'y déroulaient et dont les échos nous accompagnèrent longtemps encore. En rejoignant la route nous y retrouvâmes le même cortège de misérables dont nous faisons partie les jours avant. On mettait, à fuir Vilna, la même hâte qu'on avait eue pour y arriver et c'est Kowno qui nous paraissait maintenant la terre promise. Pourtant, devant nous, quelques éléments de la vieille garde semblaient avoir conservé un semblant d'organisation. Quelques pièces d'artillerie avaient encore leurs attelages et cela nous rendait une sorte de courage.

L'aube blanchissait lorsque la route, quittant la plaine où nous avons marché jusqu'ici, se mit à monter brusquement. Nous étions au pied même de ces collines dominant Vilna et d'où l'armée était descendue allègrement au début de la campagne. Aujourd'hui, cette même route était couverte de verglas. Les fers des chevaux n'arrivaient pas à entamer cette couche de glace. Sous les coups de fouet, les pauvres bêtes tiraient les pièces avec le peu de force qui leur restait, faisaient quelques pas puis tombaient en se meurtrissant les genoux. Pour comble, des caissons traînés à mi-hauteur et que les attelages ne pouvaient plus maintenir sur cette glace polie, se mirent à redescendre, entraînant hommes et bêtes, roulant jusqu'en bas et écrasant tout sur leur chemin. Nous restions là, terrifiés. Bientôt le bruit circula que ces caissons contenaient le trésor de l'armée. Les officiers

payeurs, réunis au bas de la pente, décidèrent, après une courte délibération, de répartir tout ce qu'on pourrait distribuer. C'était autant de soustrait à l'ennemi. Comme nous étions dans les premiers, nous reçûmes chacun cent francs en pièces d'argent et autant en or. Au début, tout cela se fit avec un semblant d'ordre, mais telle est la soif de l'homme pour la richesse que bientôt cette foule de misérables à peine capable de se traîner elle-même, accourut pour se charger d'autant d'argent et d'or qu'elle en pouvait porter. Puis sous l'effet du froid et de la fatigue, on jette l'argent pour garder l'or, on se bat entre camarades pour tomber un peu plus loin, épuisé sous le poids. Par surcroît, l'artillerie russe ouvre le feu à ce moment et les boulets font de larges trouées dans la cohue.

C'était une telle horreur après tout ce que nous avions déjà vu, que nous quittâmes la route pour contourner la montée, nous fiant à notre chance, à notre cheval qui marchait mieux après son court repos à l'écurie de Vilna, à nos fusils que nous avons conservés et qui nous permettaient de tenir les cosaques en respect. Jamais encore le froid n'avait été si terrible. Nous allions sans un mot, la face raidie, notre haleine formant des glaçons sur nos barbes.

Il y a vingt-six lieues de Vilna à Kowno, soit trois jours de marche au moins. Comment passer les nuits sans un abri ? Comment résister si nous étions attaqués, car nous étions seuls maintenant. Je ne sais pas comment nous avons vécu ; je crois que nous avons continué sans relâche, la nuit étant presque aussi claire que

le jour et puis, surtout, nous sentions qu'un arrêt serait la mort. Le troisième jour, au matin, à notre grande stupéfaction, nous abordions le Niémen, presque à l'endroit où nous l'avions franchi sept mois auparavant dans l'ivresse de cette campagne qui débutait sans combat et par une sorte d'apothéose, tant la puissance de la formidable armée dont nous étions les atomes, paraissait invincible.

Le Niémen était gelé et la vaste étendue blanche qu'il traversait s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Kowno ne se révélait à nous que par les petits traits bleus de ses maisons avec, derrière, les clochers de ses églises. Le fleuve, la plaine, la ville, toute cette immensité semblait figée et morte, comme frappée par une baguette magique. Tout au plus, en regardant bien, apercevions-nous de petits points noirs mouvants, comme des fourmis se hâtant vers la ville.

En approchant nous avons vu que ces points noirs étaient des malheureux, aussi misérables que nous, se traînant maintenant vers Kowno comme quelques jours auparavant nous nous étions traînés vers Vilna, dans l'espoir si vite déçu de trouver là, enfin, un terme à nos misères.

C'est tout ce qui restait de la Grande Armée.

Et voici qu'à peine entrés dans la ville nous devons voir s'y répéter les mêmes scènes qu'à Vilna, sauf que les soldats étaient infiniment moins nombreux qu'alors, tant on avait laissé de cadavres en route. L'intendance avait accumulé des approvisionnements énormes dans les magasins militaires. Faute d'ordre, faute de temps aussi,

ces magasins étaient livrés au pillage. Et qu'on ne jette pas la pierre aux pauvres diables poussés par le désespoir s'ils n'observaient plus une consigne que personne ne donnait plus et que d'ailleurs il eût été impossible de faire exécuter. Les plus avisés faisaient main basse sur les habillements, échangeant leurs haillons contre des tenues neuves. Ils purent ainsi continuer la retraite à peu près équipés et à l'abri du froid. D'autres se jetèrent, comme à Vilna, sur les tonneaux d'eaux-de-vie, cherchant dans l'alcool cette chaleur qui leur avait si douloureusement manqué. On les voyait alors faire quelques pas en titubant puis s'écrouler tout d'un coup, terrassés par l'ivresse, encombrant bientôt les rues de leurs cadavres.

Pourtant d'autres visions vinrent nous réconforter au milieu même de ces scènes de désordre. Coincés à l'angle d'une rue, sans pouvoir avancer, nous regardions s'écouler devant nous le flot ininterrompu. Tous les uniformes, toutes les langues, tous les grades étaient confondus, roulés par ce torrent qui ne s'arrêtait jamais. Monté sur notre « Cosaque », je cherchais en vain à reconnaître dans cette foule des figures amies, lorsque tout à coup, j'eus comme une bouffée qui me fit chaud au cœur. Quelques soldats en habits rouges de nos régiments défilaient en ordre serré. Presque tous avaient conservé leurs armes. Un officier portait l'aigle. Je reconnus au passage le capitaine Rey qui avait battu la charge à la Bérézina, le lieutenant Legler, d'autres encore. Un peu après, je vis quelques uniformes jaunes des Neuchâtelois, les « canaris » comme on les appelait.

Je voulais crier, mais ma faible voix se perdit dans le tumulte et le groupe avait déjà disparu. Rochat, à côté de moi, se haussait sur la pointe des pieds et me désignait les gens avec sa pipe. Tout comme moi, d'avoir revu des camarades, même de loin, l'avait ranimé. Sa bonne figure rouge rayonnait à travers les bouffées de fumée. Mais ce qui nous fit encore plus plaisir ce fut d'apercevoir dans la cohue, comme entraînée par elle, la petite voiture de la cantinière et, dans cette voiture, Catherine elle-même, avec sa jolie figure si fraîche. Son mari tout pâle et qui paraissait malade, était assis à son côté. Ainsi cette frêle jeune femme avait passé la Bérézina, elle avait pu suivre l'horrible retraite, traverser Vilna, arriver jusqu'ici ! Quel exemple d'endurance joyeuse elle nous donnait ainsi, sans même s'en douter, si vaillante toujours (*).

Nous en étions émus et réconfortés tout à la fois.

Il n'était pas question de rejoindre les camarades dans le désarroi universel. L'essentiel était de les savoir vivants et que nous pourrions les rallier bientôt. Il fallait avant tout songer à un quartier. Nous l'avons trouvé, avec quelques soldats du deuxième corps, chez un Polonais et cette nuit où nous avons pu dormir à l'abri, roulés dans nos manteaux dans la petite chambre chaude, a suffi pour nous redonner des forces.

Le matin venu, notre hôte avait préparé du thé bouillant avec du pain noir dont il nous coupait de grosses tranches. Nous étions riches de l'argent distribué après

(*) Hist.

Vilna. Jamais nous n'avons pu faire accepter quelque chose à ce brave homme. Il pleurait lorsque nous sommes partis. Grâce aux quelques mots d'allemand qu'il savait et que notre Wurtembergeois nous traduisait, nous avons compris qu'il avait un fils soldat dans le corps polonais et que dès lors il avait tout à redouter de l'arrivée des Russes. Là aussi la guerre avait engendré bien des misères et cela nous serrait le cœur.

Nous sortions de la maison, lorsque tout à coup, de violentes détonations se font entendre de l'autre côté du fleuve et des boulets passent en ronflant au-dessus de nos têtes. C'étaient les Russes qui attaquaient. En un clin d'œil la place fut vide autour de nous. Seuls de pauvres blessés, se traînant sur leurs moignons et incapables d'aller plus loin, restaient bientôt couchés sur la neige à côté des morts de la nuit. Tout le monde se hâtait de fuir, alors qu'il eût été si aisé de défendre, quelques jours au moins, la ville entourée de bastions et, de ce côté, protégée par un fossé. Comme nous étions tout près de la grande porte donnant sur le fleuve gelé nous pouvions facilement voir ce qui se passait à nos pieds. Quelques détachements allemands casernés à Kowno et qui n'avaient pas même fait la campagne étaient chargés de défendre le pont. Mais au premier coup de canon, ils lâchent pied et enclouent leurs pièces. Leur chef, un homme de cœur celui-là, resté seul, venait de se brûler la cervelle.

C'est alors que se déroula cette scène qui avec tant d'autres ne s'est plus effacée de ma mémoire. Un homme accourait de la ville, suivi d'un petit détachement dans

lequel se trouvaient mélangés les uniformes les plus divers. Cet homme avait le fusil à la main. Lorsqu'il passa à côté de nous, nous le reconnûmes tout à coup. C'était le maréchal Ney, le brave des braves, comme on l'a appelé et qui méritait bien ce surnom. La barbe longue se mélangeant avec ses favoris roux, la pelisse à moitié ouverte moulant sa haute taille, son grand sabre traînant dans la neige, il marchait à l'ennemi, un fusil à la main comme si sa seule présence devait suffire pour l'arrêter.

Nous étions restés un instant cloués sur place, muets d'étonnement; puis ce fut plus fort que nous. Laissant « Cosaque » qui ne songeait guère à fuir et qui ne risquait guère d'être volé puisqu'il n'y avait plus personne là, nous dévalons tous trois vers la porte pour monter sur les bastions. Là, couchés sur le talus nous avons tiré sur les cosaques qui s'étaient arrêtés brusquement, tout étonnés de la résistance. Nous les démolissions avec une sorte de rage. Le Wurtembergeois nous passait les fusils qu'il chargeait. D'autres faisaient comme nous et, plus nombreux, nous eussions arrêté l'ennemi assez longtemps pour permettre à tant de malheureux d'échapper, de fuir encore. Le maréchal faisait le coup de feu comme un simple soldat, tout en donnant des ordres à des aides de camp qui partaient à gauche et à droite le long des murs (*).

A côté de Ney, un autre officier jeune encore, aussi intrépide que son chef, épaulait et tirait sans relâche. Ce général, c'était Gérard, qui, quoique commandant une

(*) Hist.

division, se rappelait son ancien métier de soldat et nous donnait l'exemple en payant de sa personne.

Cette conduite de chefs illustres par tant de victoires, qui avaient déjà donné au cours de la terrible retraite, tant de preuves de leur héroïsme et qui reprenaient maintenant place dans le rang, face à l'ennemi, parce qu'il fallait sauver l'armée ou ce qui en restait, nous électrisait. Il nous faisait oublier le danger de s'exposer aussi aux balles alors qu'une simple blessure signifiait l'abandon sur place et la mort par congélation.

Mais nous étions là une poignée seulement pour défendre une ville que le Niémen gelé ne protégeait plus. Derrière nous pourtant le rappel battait. Quelques hommes fidèles au devoir malgré tout, accouraient au feu. Une pièce fut mise en action et cribla de mitraille les Russes qui s'égaillèrent comme des corbeaux, laissant les cadavres des leurs étendus sur la neige. Le maréchal, noir de poudre, mais l'œil ardent dans sa figure rougie par l'excitation de la lutte autant que par le froid s'était relevé voyant l'attaque brisée ici. Il était allé, suivi de Gérard, essayer d'organiser encore la défense ailleurs. Du haut de nos talus on apercevait les Russes déployer maintenant leurs bataillons en un vaste demi-cercle, hors de la portée de nos balles, mais cherchant le point vulnérable pour pénétrer dans cette ville qu'ils convoitaient comme une proie dont la prise consacrerait notre défaite en même temps que la libération de leur pays. Notre défense nous avait assuré au moins quelques instants de répit. Pourtant il fallait fuir encore, mais après Kowno,

nous quitterions enfin le sol russe pour entrer en territoire prussien.

Cette idée nous soutenait.

J'allais me relever lorsque je vis qu'autour de moi la neige était rouge de sang sous ma grosse pelisse. J'avais le bras lourd, comme s'il refusait d'obéir. En même temps la tête me tournait. Sans même que je l'ai senti sur le moment, une balle m'avait frappé à l'épaule. J'avais vu tant de blessés abandonnés que je savais ce qui m'attendait. C'était la fin.

J'allais donc mourir ici, au moment où nous quittons ce sol maudit.

Rochat, s'apercevant que je restais couché sur un bras et que je ne pouvais me relever, vint à moi et me donna une gorgée d'eau-de-vie. Je défaillais, affaibli par la perte de sang. Je voulais parler et ne le pouvais pas. Une sorte de torpeur m'envahissait dans laquelle il n'y avait même pas place pour du regret. Ce n'est que lorsque Rochat et le Wurtembergeois m'eurent mis debout, qu'avec la douleur, le sentiment de ma situation me revint. Les deux me soutenaient et c'est ainsi que nous descendîmes le bastion pour aller vers la place où « Cosaque » nous attendait paisiblement.

Je me souviens encore que l'on m'a conduit dans une maison où se trouvait une ambulance déjà encombrée de blessés. Un gros docteur à tablier blanc et les manches retroussées me fit déshabiller et me palpa l'épaule. Je le vis encore chercher ses instruments puis je sentis une douleur terrible. Rochat et le Wurtembergeois me tenaient solidement. A la fin, le vieux Major me dit :

« Tiens, la voilà cette sacrée balle... Tu as eu de la chance, sergent... quelques centimètres plus bas et ma foi, je crois que tu y restais. Mais, taillé comme tu l'es, tu reverras le pays. »

Puis, remarquant à présent l'uniforme rouge que Rochat m'aidait à remettre sur le pansement il reprit :

« Mais... tu es Suisse... Et de quel canton ?... Je pouvais à peine me soutenir; pourtant je répondis :

« Je suis Vaudois, Major. »

« Hé, hé, comme ça se trouve. J'y ai été dans ton pays, il y a bientôt quatorze ans, avec la dix-huitième demi-brigade. Nous étions à Vevey et avons été reçus comme des princes ! Puis on a marché sur Berne. Il a fallu en découdre au passage d'une rivière, mais si ça chauffait dur ce jour-là ce n'était qu'un jeu à côté de la Bérézina ! »

Le vieux riait à ce souvenir en essuyant ses pincettes et ses petits couteaux. Moi je me sentais faiblir et cette odeur fade du sang répandu en larges flaques sur le sol m'écœurait. A la fin il dit à Rochat et au Wurtembergeois qui attendaient toujours :

« Il y a encore un traîneau pour les blessés derrière la maison. Mettez-le dessus avec les autres. Je les accompagne. Nous filons à l'instant.

C'est tout ce dont je me rappelle car je perdais connaissance et je m'évanouis.

MARIENBOURG

Lorsque je me réveillai, j'étais couché sur de la paille avec des centaines d'autres dans une vaste salle voûtée et à colonnes, comme une église, à peine éclairée par de petites fenêtres en ogive. J'étais si faible que je pouvais à peine parler. Je demandai pourtant à mon voisin où j'étais.

« Tu es à Marienbourg... Ici, c'est le château. »

Ce nom ne me disait rien. Pourtant peu à peu la mémoire me revenait. Je voyais notre arrivée à Polotzk, la bataille, la retraite, puis le passage de la Bérézina, la longue route blanche semée de cadavres, Vilna, Kowno. Un sentiment me pénétrait peu à peu, c'est que j'étais sauvé puisqu'on m'avait ramené jusqu'ici et une telle joie m'inonda à la pensée que tout cela était fini, que je retournerais chez nous, que je me sentis faiblir à nouveau tant l'émotion était vive. Mon voisin, un Suisse également, m'apprit alors que Marienbourg était la place de ralliement de nos régiments et qu'on y avait rassemblé leurs débris, qu'il fallait d'ailleurs songer à déloger bientôt, les Prussiens risquant de nous tomber dessus avec les Russes qui approchaient. J'écoutais consterné. Ainsi, il

fallait recommencer la retraite alors que je pouvais à peine me soulever sur la paille tant j'étais épuisé. L'autre reprit :

« Sergent, faut pas vous frapper ainsi... Vous êtes heureux, vous... Vous avez vos quatre membres. »

Je vis alors qu'il lui manquait un bras. D'autres allaient et venaient, appuyés sur des béquilles. Oui, je devais encore être reconnaissant.

Le même jour vers le soir, j'eus une visite inattendue. C'était Rochat, que je n'avais pas revu depuis Kowno. J'appris de lui les derniers incidents de la retraite, comment ils avaient dû se défendre contre les cosaques qui ne voulaient plus lâcher prise.

« Après avoir vu le traîneau qui vous emmenait, filant à travers l'immense plaine, nous nous sommes mis en marche à notre tour, tout tristes comme vous le pensez bien. Nous avons suivi les autres quelque temps, puis je ne sais comment, nous nous sommes trouvés seuls et cela nous a peut-être servi, car ces sauvages de cosaques galopaient vers les groupes plus nombreux où ils supposaient faire meilleur butin.

J'avais gardé mon fusil. Le dernier que j'ai démoli ne portait pas de lance, me disait-il encore. Je veux parier que c'était le même que j'ai manqué en route, lorsqu'on a sauvé le Wurtembergeois. Cette fois ce bougre-là ne fera plus de mal à personne. »

Il riait, en tenant sa fidèle pipe, qu'il n'osait pas allumer dans la salle couverte de paille sur laquelle gisaient les blessés, puis il reprit :

« Nous avons ainsi marché des jours et des nuits, après

avoir quitté la colonne, sans un point de repère pour nous diriger, n'en pouvant plus de froid et de fatigue. Au matin du troisième jour, mon « Cosaque » lève la tête, hume l'air comme s'il flairait quelque chose et le voici parti sur une mesure que nous n'aurions jamais distinguée nous-mêmes, tant elle se confondait avec le sol couvert de neige. J'avais peine à le suivre, mais j'ai vite compris. Il y avait là du foin, comme les paysans le mettent pour le conserver et c'était ce foin que « Cosaque » avait senti. La pauvre bête a pu s'en donner à cœur joie, vous pensez bien que je ne l'ai pas rationnée ! Quant à nous, nous étions tellement exténués que nous avons juste eu la force de faire un trou dans le tas, nous serrant l'un contre l'autre pour résister au froid, et nous avons enfin dormi comme des marmottes.

« Je crois que nous sommes restés là longtemps, des jours peut-être. Mais c'est le réveil qui a été terrible. Nous n'avions plus rien mangé depuis Kowno et si la poursuite avait enfin cessé, nous n'en sentions que davantage notre misère au milieu de cette immense solitude où nous errions au hasard, sans direction et sans but. Ce n'est qu'à la fin de la journée que nous avons enfin trouvé un abri.

« Voyez-vous, sergent » et ici Rochat a baissé la voix comme s'il avait à dire des choses qui sont difficiles à exprimer et qu'on garde en soi, « voyez-vous, il y a une Providence... oui... maintenant je le sais... »

Donc, nous allions. Le soir tombait. Le vent aigre nous soufflait dans les yeux une poussière de neige qui nous aveuglait, quoi, une véritable « cramine », cela avec la

perspective de passer la nuit dehors sans gîte et sans pain. Le Wurtembergeois, plus mal en point que moi, était à cheval, mais « Cosaque » lui-même marchait avec peine, butant comme s'il allait s'abattre. Lui aussi était à jeun, ayant consommé depuis longtemps la botte de foin prise à la hutte. La pauvre bête me faisait pitié. Nous aurions eu, il est vrai, un repas en la tuant, mais je n'en avais pas le courage... et puis après ? Tout à coup, la voici qui se met à hennir. Ça c'est un signe. J'ai toujours remarqué que les bêtes montrent un flair extraordinaire et ont parfois un sens qui nous échappe. Au même instant mon Wurtembergeois étend le bras en articulant quelques sons. Je regarde dans la même direction et vois au loin une lumière, mais brillante et vive comme si elle éclairait la plaine au devant de nous. Vous pouvez penser si cette vision nous a rendu des forces ! « Cosaque » marchait plus vite, je suivais en me tenant à la selle. La lumière se rapprochait. Nous distinguons bientôt une ferme intacte, avec ses larges toitures descendant presque jusqu'au sol. Mais le plus singulier, c'est qu'à mesure que nous approchions, nous entendions un chant grave, comme une sorte de cantique dont la mélodie, inconnue pour moi, devenait toujours plus distincte. Je me demandais si je n'étais pas l'objet d'un rêve. Une maison, un toit, de la lumière, des chants, tout cela était si extraordinaire, après ce que nous venions de traverser.

« Arrivés devant la porte, je frappe avec la crosse de mon fusil, doucement tout d'abord, puis plus fort, parce que, dedans, ils ne m'entendaient pas. Les chants cessent, la porte s'ouvre et un homme paraît, une bonne

figure, encadrée d'une barbe noire. Derrière lui, une femme, des enfants, des jeunes filles, surpris par notre arrivée et tout ce monde effrayé par cette apparition de deux êtres humains sales, misérables, couverts de hillons, et armés comme des brigands !

« Par la porte entrebaillée je voyais resplendir un sapin, garni de bougies allumées. Alors je compris, la lumière et les chants... c'était Noël ! »

Rochat reprenait, plus bas encore, d'une voix enrouée par l'émotion. « Oui, sergent, je le répète, il y a une Providence... jamais nous n'aurions trouvé cette ferme tout seuls. C'est « Cosaque » qui nous y a menés. Jamais non plus, je n'aurais pu me faire comprendre de ces gens, c'est alors que notre Wurtembergeois m'a été utile, comme à Vilna. Il parlait leur langue et bientôt la frayeur que nous leur avions causée a fait place à la pitié. Le père nous a menés dans une chambre. Nous avons pu nous laver, nous défaire surtout de notre linge rempli de vermine qui grouillait et qu'on a brûlé dans le gros poêle de catelles. Ces poisons de bêtes nous avaient assez tourmentés, pour aller rôtir à leur tour ! Rien que cela nous aurait remis debout, mais ensuite on nous a donné à manger. Il y avait abondance sur la table. Eh bien, le croiriez-vous, sergent, au début nous avions peine à avaler notre pain. On croit qu'une longue disette affame, j'ai fait l'expérience du contraire. On s'habitue peu à peu et ce n'est que lentement que l'appétit nous est revenu.

« Quelle soirée ! Le Wurtembergeois racontait en allemand les aventures de la campagne, tous écoutaient. Dans la chambre basse, boisée comme chez nous, ça sen-

tait bon le sapin brûlé... Si seulement vous aviez été là, sergent... Enfin, on s'est retrouvé, c'est l'essentiel.

« Notre Wurtembergeois ne tarissait pas un moment. J'ai compris à ses gestes qu'il leur disait l'histoire du manteau et des cosaques parce qu'alors tous regardaient de mon côté en riant. Le vieux aussi souriait en me répétant : « Schweizer ». Je croyais qu'il me demandait mon nom et je lui ai dit que je m'appelais Rochat. Mais malgré ça tout le soir il a continué à me dire « Schweizer », les autres aussi. Après tout cela leur faisait plaisir et moi, cela ne me gênait en rien.

« Je disais de temps à autre ja...ja...so...so, ce qui les amusait. Comme on mangeait et que, ma foi, l'appétit et la bonne humeur m'étaient revenus avec la chaleur et toute cette cordialité, je leur ai dit les seuls mots d'allemand que j'aie appris avec nos deux Bernois de Polotzk : « noch ein Stück » ! Ça les a fait rire aux éclats ! Je leur ai laissé « Cosaque ». La bonne bête finira ses jours dans la maison où elle nous a conduits. Après tout elle l'a bien mérité, mais vous savez, cela me fendait le cœur de la quitter.

« Ce matin le Wurtembergeois est parti de son côté pour rentrer dans son pays et ces braves gens, désirant voir un peu ce qui se passait en ville, m'ont amené ici dans leur traîneau. On m'a dit que ce qui restait de nos régiments était au château, et me voilà. »

Noël, c'était Noël ! C'était cela surtout que j'entendais du récit de Rochat. Comment y aurions-nous même pensé alors que tous les jours se ressemblaient dans la même souffrance et voici que, brusquement, surgissait

à mon esprit les Noël's de mon enfance, mon aïeule affairée dès la veille à préparer de bonnes choses qui remplissaient la maison d'une odeur de pâte sucrée, Adèle, qui, sur le petit poêle de la chambre, faisait fondre du plomb dans une poche. Lorsque le métal était devenu comme une nappe d'argent, elle le jetait brusquement dans un pot d'eau froide où il tombait en sifflant et prenait des formes singulières à travers lesquelles ma grand'mère reconnaissait des choses étonnantes.

« Voyez-vous, ma fille » disait-elle, « il y a quelqu'un qui pense à vous, puis, montrant une goutte boursouflée... il rapporte une fortune... il songe à un mariage... »

Adèle, rose de plaisir, souriait en m'embrassant.

Et voici que me réveillant comme d'un songe, j'entendais ici, le sourd pilonnement des béquilles sur les dalles, je voyais dans la salle aux ogives basses où le gros falot, suspendu à la voûte, faisait des trous d'ombre, aller et venir de pauvres mutilés encore maladroits dans leurs gestes, le bras en écharpe ou la manche vide, épinglée à la tunique. J'entendais les gémissements des blessés et des malades dont rien ne peut calmer la soif et la souffrance.

Rochat, assis sur mon grabat, ne comprenait rien à l'émotion qui m'avait saisi. Il me disait : « Mais, qu'avez-vous, sergent ? Nous voici de nouveau ensemble et vous êtes bientôt hors d'affaire, on ne peut désirer davantage. »

En même temps il prenait un paquet qu'il avait posé sur le sol en entrant et l'ouvrait soigneusement. Il contenait un gros pain et deux boucles de saucisse.

« Voilà ce que j'ai acheté en ville cet après-midi. Ce n'est pas l'argent qui me manque depuis la fameuse distribution du trésor après Vilna ! »

A la vue de ces provisions étalées sur le lit, les têtes de mes voisins s'étaient tournées vers nous. Leurs yeux luisaient d'envie et ils serraient les dents, n'osant rien demander. A côté du maigre bouillon et du morceau de cheval que nous recevions matin et soir, ce pain frais et ces saucisses semblaient un festin inouï.

Rochat cependant coupait de gros morceaux. « Oh, il y en a pour les camarades » reprit-il en distribuant ses provisions aux voisins. Le pauvre manchot à côté de moi se servait maladroitement de son bras valide et mangeait sans dire un mot. D'autres faisaient comme lui.

La nuit était venue et sous les arcades de la vaste chapelle l'obscurité tombait, noyant d'ombre la retombée des voûtes et des colonnes au pied desquelles on devinait à peine les corps étendus, quelques-uns rigides déjà, tandis que le refrain de chaque soir recommençait... de l'eau... à boire !

Quel jour de Noël.

RETOUR AU PAYS

Quelques jours après, c'était au commencement de janvier, j'ai pu me lever. Entre temps j'avais retrouvé pas mal de camarades à Marienbourg. Peu à peu des éclopés, des isolés que souvent on croyait perdus ou restés là-bas dans les neiges, rejoignaient, si bien que nous avons fini par être quelques centaines. Malgré nos pertes énormes sur le champ de bataille, nous avons supporté le froid mieux que d'autres corps de troupe. Cependant nous ne pouvions demeurer plus longtemps ici. La Prusse se soulevait derrière nous. Il fallait repasser la Vistule puis l'Oder... Le froid était toujours intense, mais on en souffrait moins, équipés comme nous l'étions et marchant à petites journées. Presque partout, sachant que nous étions Suisses et parce que nos régiments avaient observé une discipline exemplaire lors de notre passage, nous étions bien reçus d'autant plus que beaucoup d'entre nos camarades parlaient l'allemand et pouvaient ainsi se faire comprendre. Ma blessure se cicatrisait lentement, toutefois le bras restait faible et je ne pouvais pas m'en servir. Aussi, après être resté quelques jours encore à Berlin, je reçus mon exemption et ma

feuille de route pour le retour définitif en Suisse en même temps que l'arriéré de ma solde. C'est alors que je me séparai de mes camarades, de mon fidèle Rochat entr'autres.

Je retournais au pays, j'allais revoir le village, celle que j'aimais, je devais donc être joyeux de partir, après ce que nous venions d'endurer. Et bien, malgré le bon repas arrosé d'une bouteille de vin vieux que nous avons partagée en nous quittant, j'étais si troublé en serrant la main des camarades avec lesquels j'avais vécu cette terrible campagne, qu'il me fallut faire effort pour ne pas le laisser voir. Alors que nous nous séparions devant la petite brasserie où nous étions réunis pour la dernière fois, Rochat me dit d'un air tout drôle :

« Alors, sergent, cette fois on va se quitter?... Vous « les » saluerez bien là-bas. »

Puis, aussi ému que moi, il me serra brusquement dans ses bras. Je sentis qu'il pleurait et nous nous embrassâmes comme deux frères.

Pauvre Rochat, toujours infatigable et dévoué, toujours de bonne humeur dans les moments les plus difficiles. Il est tombé en défendant la petite ville de Küstrin quelques mois plus tard. Je ne l'ai jamais oublié et bien souvent, en montant à la Vallée, j'ai été trouver, dans leur petit domaine du côté des Charbonnières, ses parents, âgés déjà et supportant leur malheur avec un courage admirable. Que de fois nous avons passé la soirée, assis sur le banc, devant le lac gris dominé par les rochers de la Dent. Les pauvres vieux ne se lassaient pas d'entendre les péripéties de la campagne et surtout ce

que je leur racontais de leur fils, de notre baraque de Polotzk, de la gaieté de notre camarade, puis de la retraite, de la bataille de la Bérézina, de notre retour à Marienbourg, de notre séparation à Berlin et comme il avait eu alors une pensée pour eux.

J'ai dû m'arrêter encore près de deux mois à Magdebourg pour achever ma convalescence. On sentait l'Allemagne frémissante autour de nous. Des troupes sillonnaient le pays en tout sens, des conscrits pour la plupart. A voir cette activité on devinait bien que l'Empereur était à Paris et que cette impulsion venait de lui. Moi, songeant à tout ce que nous avions souffert, à ceux que nous avions laissé là-bas lors de notre marche, à Polotzk, dans les plaines glacées de la Russie, à la Bérézina, puis de là à Vilna et à Kowno, je ne pouvais m'empêcher de penser combien d'existences allaient bientôt être sacrifiées sur les champs de bataille, combien peu de ces jeunes gens rentraient au foyer où tant de pères et de mères attendraient en vain.

Enfin, guéri ou à peu près, j'ai pu partir et quitter l'Allemagne.

Et maintenant me voici seul sur la route qui me ramène chez nous... Chez nous!... Jamais je n'aurais cru que cela me causerait une pareille émotion. Les prés sont déjà verts dans ce joli mois d'avril. Partout les arbres sont couverts de fleurs prêtes à éclater. Comme tout est paisible ici, comme tout respire le bonheur. Comme je suis loin à présent de ces plaines blanches à l'infini, avec leurs tristes forêts de maigres bouleaux et de sapins, où les cosaques nous harcelaient comme des loups, avec les

pauvres villages déserts et à moitié démolis, avec cette hostilité des choses, des gens, du climat, qui nous poursuivait sans relâche !

Je passe maintenant à côté de grosses fermes cossues que le vaste avant-toit en berceau semble protéger. Devant l'une d'elle, je viens de croiser une jeune femme avec son corsage noir aux chaînettes d'argent, tenant dans ses bras un joli enfant à la tête bouclée. Lorsque j'ai passé, elle a levé le bébé à bout de bras vers moi afin qu'il voie mon uniforme rouge, puis elle a couvert l'enfant de baisers en lui disant des mots d'amour dans son dialecte bernois, le serrant, comme si elle voulait le garder jalousement près d'elle, l'empêcher de devenir ce que j'étais, un pauvre blessé, heureux encore de rentrer alors que tant d'autres sont partis qui ne reviendront jamais.

Et alors, une fois de plus, ma pensée va chercher celle à laquelle je n'ai pas cessé de rêver, ni sur les champs de bataille, ni au cours des pires moments de la retraite. Mon Dieu, la retrouverai-je ? m'a-t-elle attendu comme elle me l'a promis ? Encore deux jours et je reverrai mon vallon. Alors je saurai...

Il me semble que je marche dans un rêve et que je n'arriverai jamais.

Voici la longue ligne du Jura qui borde l'horizon et maintenant on parle français dans les villages que je traverse. Parfois on se retourne pour me voir passer et je surprends comme une expression de pitié sur les figures de ceux qui me regardent... Ai-je donc tellement changé ? Pourtant je marche sans fatigue depuis que je

respire l'air du pays. C'est à peine si je sens la douleur de mon bras, bien qu'il soit encore faible. Mais cela passera. Je pourrai bientôt reprendre mon métier, respirer l'odeur âcre de la forge, faire jaillir les étincelles sous le lourd marteau... Je travaillerai doublement puisque nous serons deux... Comme la route est longue encore ! Me voici sur les pentes qui descendent vers la plaine et c'est à mes pieds comme un immense verger avec de petits villages aux toits rouges se cachant dans les arbres au pied de leur église. Devant moi, c'est Yverdon, avec les tours de son château, puis le lac de Neuchâtel d'un bleu si doux. Plus haut, le Jura est si rapproché maintenant que mon œil en suit chaque replis et soudain mon cœur bat plus vite... Je ne me trompe pas. Ce petit ressaut dans la ligne monotone, c'est elle, c'est la Dent ! Cette coupure bleue, c'est celle que fait la rivière. Là-bas, c'est mon vallon... Dans quelques heures j'y serai, je reverrai celle que je n'ai jamais oubliée.

Pauvre chère Alice. Elle m'avait toujours attendu et n'avait jamais désespéré, même après avoir lu comme tant d'autres, reproduit dans la *Gazette*, ce fameux 29^e bulletin de la Grande Armée, qui déchira le cœur de tant de parents et de femmes, chez nous comme en France. Vaillante et confiante comme elle l'était, elle n'avait pas laissé le doute effleurer son cœur pendant ces deux années de séparation et maintenant, dans cette chaude journée d'avril, toute baignée de lumière, je sentais autour de mon cou ses bras noués qui m'étreignaient et ne voulaient plus me lâcher.

J'entendais sa voix me dire, tandis que des larmes,

mais de joie cette fois, roulaient sur mon pauvre uniforme usé et déteint :

« C'est toi Abram... Mon Dieu, mon Dieu, c'est toi... Enfin. »

Et toutes les horreurs que j'avais endurées, les marches interminables qui nous avaient transportés si loin, et les champs de neige sous l'horizon lugubre, et la route bordée de cadavres, et les camarades restés là-bas, et les bivouacs sans feu alors que le vent glacial nous coupait la figure et les cosaques qui nous suivaient comme une bande de loups, tout cela s'effaçait maintenant comme on se réveille pour chasser un cauchemar.

Dehors par la fenêtre ouverte, j'entendais le murmure de la rivière se brisant sur la digue près de notre forge... Des oiseaux chantaient... Le cœur me sautait dans la poitrine. Alice, les yeux tout embués, essayait de me sourire à travers ses larmes...

Je lui ai dû les quelques années de bonheur que j'ai vécues. Elle m'a été retirée trop tôt. Vivre sans elle dans ce foyer désert et vide était au-dessus de mes forces. J'ai vendu la forge, je suis venu habiter ici, seul avec mes souvenirs et plus j'avance, plus ils viennent peupler ma solitude, tellement que parfois, la nuit, je crois errer encore là-bas entre les sapins givrés, avec les camarades marchant sans bruit dans la neige en un long cortège de spectres qui ne s'arrête jamais. Je me réveille alors. Le soleil luit déjà sur la Dent. J'entends en bas le murmure de la rivière et tout près, le battement du marteau sur la faux qu'on aiguise.

Ici tout est paix et lumière.

Qu'ajouter encore à ces cahiers où je raconte des événements qui ont marqué ma vie d'une trace que rien ne peut effacer.

Durant l'hiver 1814, j'ai vu avec une douloureuse humiliation les Autrichiens traverser la contrée pour envahir la France par le Jura et se diriger sur Lyon. J'étais jeune marié alors. Lorsque, sortant de la forge et malgré les détours que je faisais pour les éviter, j'avais dû croiser ces uniformes blancs dans la rue, je ressentais une telle amertume qu'il fallait longtemps à ma chère femme pour la dissiper. Il me semblait que cette présence chez nous, de ces armées étrangères était une honte pour notre pays qui les avait laissé pénétrer sans essayer de les arrêter.

Mais cette amertume, cette humiliation même, m'ont fait en quelque sorte mieux comprendre quel était notre devoir. Etre plus unis entre Confédérés, être assez forts pour nous faire estimer et respecter. Nous ne devons certes pas désirer la guerre ; elle est affreuse par tout ce qu'elle entraîne après elle de violences, de sang versé, de vies brisées ou mutilées, mais nous devons savoir la

regarder en face si jamais elle menaçait notre pays et placer notre honneur au-dessus de tout. C'est encore le meilleur moyen pour éviter à notre patrie le retour des sombres années qui ont suivi 1798 alors que pillée, rançonnée et foulée aux pieds, elle servait de champ de bataille aux armées des pays voisins.

Il en est qui se font de la religion une sorte de bouclier pour réprouver le service militaire. Je puis leur dire que, tout vieux soldat que je suis, je lis ma Bible comme eux et que nulle part je n'y ai trouvé, pas plus que devant ma conscience, une condamnation du service dû à son pays. Le Christ est venu apporter une loi d'amour, c'est vrai et nous devons nous efforcer de Le suivre sur ce chemin. Mais jamais Il n'a érigé en vertu la lâcheté et c'en est une d'être sa vie durant, au bénéfice de tout ce que le pays offre d'avantages pour se refuser à le défendre lorsqu'il est menacé. Considérer le service militaire tel qu'il existe chez nous comme une sorte de péché parce qu'il nous apprend à se servir des armes, est aussi absurde que si l'on prétendait abolir le vol en supprimant les gendarmes.

En 1815, les échos de Waterloo ont retenti douloureusement jusqu'ici en ravivant le souvenir de tant de braves frères d'arme morts là-bas pour une cause perdue d'avance.

Puis Napoléon a été relégué à Sainte Hélène où il est mort après six années d'exil. Je crois que cette prodigieuse existence est trop près de nous, que trop d'éléments nous manquent pour essayer de le juger avec quelque chance d'impartialité ! Nous avons vu à quels revers

son génie déchaîné l'a conduit et les malheurs qui en ont résulté pour son pays; mais encore y aurait-il de l'ingratitude de notre part, nous qui avons servi sous ses drapeaux, à lui jeter la pierre parce qu'il a été malheureux. Il a appris à nous connaître. Il nous a estimé assez pour respecter notre indépendance et son même génie a su trouver la forme de gouvernement qui nous convenait alors que les querelles intestines nous déchiraient.

Nous, les soldats, avons payé cela de notre sang. Nous sommes quittes. Mais une chose m'a fait plaisir comme elle aura touché mes anciens compagnons d'arme, c'est qu'il se soit trouvé un bon Vaudois parmi les fidèles qui ont accompagné l'Empereur, pour l'assister jusqu'à la fin et lui fermer les yeux. Ce que Noverraz a fait, c'était en notre nom à tous. Les vieux soldats que nous sommes l'ont senti.

Les cendres de l'Empereur sont revenues de Sainte Hélène. Beaucoup de vétérans de l'ancienne armée impériale ont accompagné la dépouille de leur chef aux Invalides. Nous n'avons pu nous joindre à eux mais, malgré les années qui ont passé, nous gardons de lui ce qui ne s'éteindra qu'avec la vie, l'impérissable souvenir.

Et maintenant, je vieillis seul ici et n'en ai plus pour longtemps avant de rejoindre ma chère Alice et mon aïeule, et les camarades qui m'ont précédé. Lorsqu'on a fait son devoir on peut partir tranquille. Dieu est miséricordieux.

VIVE L'EMPEREUR

Ce matin de février, Monsieur le Pasteur de L., de suite après le déjeuner, s'est mis en route pour la ferme de la Sapinière tout en haut de la côte. On lui a fait dire que le vieil Abram, celui qu'au village on appelle d'habitude, le « Grenadier », n'en a plus pour longtemps et qu'il faudrait monter. Les sapins sont blancs de givre. Le soleil, qui se lève justement au-dessus de la plaine, pique des étincelles sur la neige et le ciel est d'un bleu profond, sans un nuage.

Le digne pasteur voit bien toute cette splendeur de la nature, mais il pense aussi aux deux heures qu'il faudra pour arriver à la ferme, qu'il est parfois bien fatigué et que décidément, il commence à se faire vieux.

Voici bientôt vingt ans qu'il dessert la paroisse de L. et d'avoir maintenant comme catéchumènes les fils et les filles de ceux auxquels il a donné la première communion lorsque, jeune desservant plein de zèle, il est arrivé là-haut, le rend parfois mélancolique, Oui, le temps passe vite ; les générations se succèdent, les jeunes se font leur place au soleil et les vieux descendent la côte. Cette fuite inéluctable des gens et des choses le rend un peu son-

geur et tout en brassant la neige, toujours plus haute à mesure qu'il monte, il considère la brièveté de la vie et qu'on arrive vite au bout.

A-t-il seulement rempli sa tâche dans le tout petit rayon qui est le sien ? Il pense au grand David qu'on appelle le « Rodzet » à cause de son nez bourgeonné et qui, nonobstant son nom glorieux, succombe si souvent au démon de l'ivrognerie, passant son dimanche, surtout en hiver, bien plus à la « Croix Fédérale » qu'à l'église ! Le vieux Isaac dit « Bellousson » lui tient compagnie et lorsque les deux sont ensemble, même avec les fenêtres fermées, on entend jusqu'à la cure, des refrains... qui n'ont rien d'édifiant.

C'est comme la Julie, la femme d'Auguste Jacot, venue habiter ici après une rixe où son mari avait été à moitié assommé. Il est mort après avoir dissipé le plus gros de ses biens en ribotes copieusement arrosées, mais ceci n'empêche pas la veuve d'avoir des intempérances de langue bien fâcheuses. Quand derrière sa courtine, armée de son balai, elle querelle sa fille Céline, tout le village entend des choses... des choses... qui font rougir le digne ministre du Saint Evangile.

Même les jeunes qui préfèrent la danse aux plaisirs plus sérieux. N'a-t-on pas vu l'autre jour toute une bande de garçons et de filles descendre jusqu'à la ville pour prendre part à un bal organisé par une société locale et remonter seulement au petit jour, juste à temps pour « gouverner » le bétail ! Le brave homme devait s'avouer, non sans tristesse, que personne ne se serait probablement dérangé pour assister à une assemblée d'édi-

fication !... Jusqu'aux « dissidents » qui privent l'église d'excellents éléments en les faisant trop souvent tomber dans le péché d'orgueil !

Tout en marchant Monsieur le Ministre faisait ainsi, non sans contrition, son examen de conscience, car la promenade solitaire incite tout naturellement à rentrer en soi-même et à faire le bilan, par doit et avoir, de ses propres actions comme si ce tableau de la vie intérieure qu'on oublie trop facilement à travers les occupations journalières se précisait soudain avec une netteté redoutable. Pourtant le pasteur de L. avait cultivé en toute conscience le champ qui avait été le sien, extirpant les mauvaises herbes avec vigueur, luttant sans faiblesse contre le mal, encourageant les volontés chancelantes, cherchant à animer toute la paroisse de ce zèle qui était en lui. Avait-il toujours réussi et surtout, avait-il toujours su employer les moyens judicieux pour arriver à de bons résultats ? Avait-il été assez humble avec les petits, assez ferme avec les coupables ? S'était-il assez donné à ses ouailles, en suivant la voie tracée par le Divin Maître ? Il n'osait, dans sa modestie, répondre par un oui, pensant à tout ce qui restait à faire et au peu qu'il avait accompli.

Il songeait qu'à la cure aussi, tout n'était pas facile, avec sa femme à laquelle le climat âpre du Jura ne convenait pas et qui, vaillante quand même, s'usait à le secourir de toutes ses forces sans jamais se plaindre. Il songeait aux enfants qui grandissaient, aux études coûteuses qu'il faudrait payer pour l'aîné. Malgré sa simplicité de vie, presque monacale, voici longtemps déjà

que le digne pasteur avait renoncé à sa tasse de café de l'après-dîner. Mais ce qui lui avait paru plus dur c'est qu'il avait fallu renoncer en même temps au moment de causerie intime dans le cabinet de travail encombré de livres et de paperasses où sa chère femme, s'échappant un moment aux soins du ménage, venait le rejoindre. Maintenant il ne s'accordait plus ce luxe que le dimanche ou lorsque la cure, restée hospitalière malgré tout, était honorée d'une visite.

Lui, autrefois fumeur passionné, il se contentait d'un pauvre cigare journalier pour consacrer cette modeste économie de plus aux œuvres de la paroisse. Il voyait ses habits noirs, encore propres certes, grâce aux soins de son épouse, toujours diligente, mais limés aux coudes et aux genoux si bien qu'il en éprouvait une sorte de gêne vis-à-vis de ses collègues de la plaine rencontrés aux séances du Synode, anciens camarades d'études ayant la vie plus facile et dont la simplicité ecclésiastique s'accommodait pourtant d'une certaine élégance.

Brassant la neige de ses pieds guêtrés jusqu'à mi-jambes il en était là de ses pensées un peu grises qui parfois vous assaillent et vous empêchent de voir avec le ciel bleu, tout ce que la vie vous apporte de richesses et de beauté, lorsque tout à coup il se trouva nez à nez, si on peut dire, avec un lièvre sortant du bois pour traverser le chemin. Un pasteur qui marche, cela fait peu de bruit. Maître Jeannot, plongé de son côté dans un monde d'idées probablement très différent, ne l'avait pas entendu monter et maintenant ils étaient là, face à face, à

quelques pas de distance. Celui qui se remit le premier fut, bien entendu le lièvre. Ces animaux éprouvent en effet de père en fils, je devrais dire de mère en fille plutôt, car les pères lièvres pratiquent sans vergogne ce qu'on appelle l'abandon de famille, une crainte justifiée de l'homme quel qu'il soit et, pour eux, un pasteur ne vaut pas plus qu'un autre.

Donc le lièvre, après avoir agité deux ou trois fois, pour se remettre les idées, son oreille droite qu'il tenait dressée, tourna brusquement sur lui-même et se mit à fuir avec une ardeur merveilleuse. Mais la neige était profonde et poussiéreuse à côté du chemin battu et Messire Jeannot n'avancait guère encore qu'il ne fût pas lourd. Aussi reprit-il le sentier pensant dans sa petite jugeotte que cet homme noir n'était après tout pas très dangereux et qu'au surplus l'autre n'avait, lui, que deux pattes.

Mais avez-vous remarqué combien, dans nos promenades solitaires, le moindre incident vient changer le cours de nos idées et leur imprimer subitement une direction imprévue ? Le digne pasteur à la vision de ce petit animal sentit tout à coup se réveiller en lui un être très différent. Tel un guerrier antique poursuivant l'ennemi il brandissait sa canne et faisait des enjambées incroyables, se piquant au jeu en constatant que la distance entre lui et la minuscule boule brune surmontée de son insolente petite queue, diminuait et que bientôt il allait la rejoindre, et qui sait, rapporter peut-être à la Cure, de quoi réjouir toute la maisonnée. Oui, voilà où Mon-

sieur le Ministre, succombant au péché de gourmandise en était arrivé! Mais « l'orgueil va au devant de l'écrasement », a dit l'Ecclésiaste et Maître Jeannot, qui devait être un malin parmi ses congénères, avait plus d'un tour dans son sac. Lors donc qu'il sentit les grandes jambes noires tout près de lui, le lièvre boula dans un éclaboussement de flocons blancs et fit une culbute magnifique.

Ce fut si beau et si imprévu que le pasteur, n'apercevant pas une racine traîtresse qui traversait le chemin, buta à son tour, fit lui aussi une culbute, mais avec infiniment moins de grâce et en s'étalant de tout son long. Maître Jeannot en profita pour détalier et on ne vit bientôt plus de lui, qu'une oreille pointant au-dessus de son train d'arrière d'un brun léger et duveté, comme pour narguer ce chasseur d'occasion qui se relevait péniblement en secouant la neige dont il était couvert.

Mais l'incident avait déridé l'homme et chassé les papillons noirs de tout à l'heure. Monsieur le Ministre se sentait de nouveau plus jeune et riait seul de son aventure qu'il raconterait à la Cure en rentrant.

Bientôt d'ailleurs ses pensées reprirent leur cours normal. Il songea au vieil Abram qu'il allait visiter, aux consolations qu'il pouvait apporter à l'ancien soldat, si ferme dans sa croyance, même si, ces dernières années, il n'était plus guère descendu à l'église à cause de la distance. Le pasteur connaissait assez la vie de cet homme pour savoir que lui aussi avait eu ses misères, qu'un mouvement irréfléchi de colère l'avait amené à s'enga-

ger et lui avait meurtri le cœur mais aussi que les grandes scènes dont il avait été, à son rang, un des humbles acteurs, lui avaient appris à considérer les choses et les gens à leur juste valeur sans modifier sa foi sereine et forte.

La forêt cessait justement et, entre les derniers sapins, le toit de la ferme découpait sur la neige son triangle d'ombre bleue. Dans le grand silence on entendait « Cosaque » le chien du vieil Abram, tirer sur sa chaîne en aboyant et cet aboiement qui se terminait par une longue plainte avait quelque chose de lugubre dans la grande paix de cette radieuse matinée.

Sur le seuil, devant la maison, le fermier et sa femme attendaient le pasteur qu'ils avaient vu de loin, monter à travers les champs couverts de neige. A une question sur l'état du vieillard, la femme répondit d'une voix assourdie :

« Il dort. Depuis hier il n'a pas ouvert les yeux. Il est si paisible que nous n'osons pas le réveiller... Entrez tout de même. Peut-être vous reconnaîtra-t-il ?... Vous entendez « Cosaque » ? Depuis que son maître s'est endormi il n'a cessé d'aboyer. On dirait qu'il sent le malheur... Pauvre bête. Elle n'a pas même touché à son écuelle. Mais entrez donc, Monsieur le Ministre. Je vais préparer un peu d'eau chaude. Vous prendrez bien quelque chose après cette montée. »

Le pasteur était entré. Peu à peu ses yeux éblouis par l'éclatante réverbération de la neige, s'habituèrent à la pénombre de la chambre et il put en remarquer l'ordre

méticuleux lorsque la fermière eut ouvert largement les volets.

Aux parois quelques lithographies, l'une représentant Napoléon à Sainte Hélène, debout sur un rocher, coiffé du petit chapeau, la main passée dans l'ouverture de son gilet, l'épée au côté. Plus loin le petit Roi de Rome avec sa tête bouclée et sa jolie figure pleine, éclairée d'un gracieux sourire. Au-dessus une tapisserie naïve encadrée de bois, comme on les faisait autrefois, indiquant un nom brodé en caractères de l'époque et une date, 1782, en gros chiffres. Ce devait être un souvenir de confirmation de sa mère.

Sur la table, recouverte d'un tapis crocheté, une énorme Bible reliée en cuir fauve était ouverte et de grosses lunettes d'acier étaient posées à côté de leur étui de bois.

« Il a lu tous les jours, dit la femme à voix basse. C'était sa seule distraction avec ces quelques livres. » A côté de la Bible un des volumes était resté ouvert. C'était le Mémorial de Sainte Hélène.

Enfin au-dessus du lit, suspendu par son mouchet d'un rouge fané, le gros bonnet de police de grenadier à côté de ses chevrons de sergent désargentés et éteints. Sur le lit à rideaux verts, dans l'angle de la pièce, le pasteur distingua alors la forme rigide du vieux soldat, osseuse et décharnée. La tête blanche barrée de grosses moustaches était tournée contre la paroi. Pas un mouvement dans ce corps qui paraissait si petit, comme ra-

tatiné sous les couvertures qui en dessinaient la forme en traits d'ombre.

« Il est comme cela depuis hier, reprit la fermière. Il n'entend pas lorsqu'on l'appelle. Il dort sans un mouvement. Même « Cosaque » que j'ai détaché un moment hier, et qui est venu vers son maître en essayant de le lécher, ne l'a pas réveillé. Pauvre « Cosaque » cela fait pitié de l'entendre. Toute la nuit il a ainsi pleuré. »

Le pasteur s'était penché sur le moribond. Il entendait le souffle régulier avec un léger râle. Posant la main sur le front il l'avait trouvé presque froid. Habitué par ses fonctions à ces départs, il murmura : « C'est la fin qui approche. Il est si paisible... Prions Dieu ensemble et que dans Sa bonté, Il nous donne à tous de partir ainsi sans secousse et sans lutte. »

Et dans la petite chambre, la prière monta. Le pasteur trouvait dans son cœur les mots qui convenaient en face de cette mort survenant après une vie toute droite. Il évoquait le souvenir du soldat fidèle à son devoir dans les petites choses, qui avait gardé sa foi et qui aurait bientôt terminé le combat ici-bas pour aller à l'éternité.

Le fermier et sa femme écoutaient les mains jointes, et ce culte dans cette chambre modeste, pauvre, mais propre et nette comme pour une inspection, en face de ce mourant qui s'en allait si tranquille, avait par sa simplicité même, quelque chose de profondément émouvant.

Le vieux soldat n'avait pas fait un mouvement. Que se passait-il dans son esprit ? Nul ne le saura jamais. Mais au moment où le pasteur debout sur le seuil de la porte, allait prendre congé, le moribond se dressa tout à coup sur son lit et d'une voix singulière, si étrangement lointaine qu'elle semblait répondre à des choses invisibles pour d'autres que lui, il cria :

...Vive... l'Empereur...!

Puis retomba inerte et son corps prit la rigidité de la mort.

Le vieux grenadier de la Bérézina était allé rejoindre ses camarades de la Grande Armée.

Dehors, sous le soleil éclatant, « Cosaque » hurlait sa longue plainte qui ne voulait pas cesser.

OUVRAGES CONSULTÉS :

H. de Schaller : *Souvenirs d'un officier fribourgeois.* — **Rösselet :** *Souvenirs.* — **Bégos :** *Souvenirs.* — **Rilliet :** *Soldats suisses au service étranger.* — **Maag :** *Schicksale der schweizer Regimenter.* — **Hellmuller :** *Die roten Schweizer 1812.* — **A. Roulier :** *Notes de Jean-Marc Bussy.* — **Colonel Lecomte :** *Le Général Jomini.* — **Thiers :** *Histoire du Consulat et de l'Empire.* — **Général Rossetti :** *La campagne de Russie, journal inédit.* — **Général Comte Ségur :** *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée 1812.* — **Général de Marbot :** *Mémoires.* — **Maréchal Gouvion Saint-Cyr :** *Mémoires.*